

http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Neuvaine au Saint Esprit et d'après l'Encyclique "Divinum illus munus" de N.S.P. Le Pape Léon XIII

Auteur :Maréchaux, Bernard, 1849-1927

Date :1898

Cote : SJ A 402/553

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103795949

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence





Dom B.-M. MARÉCHAUX

NEUVAINE

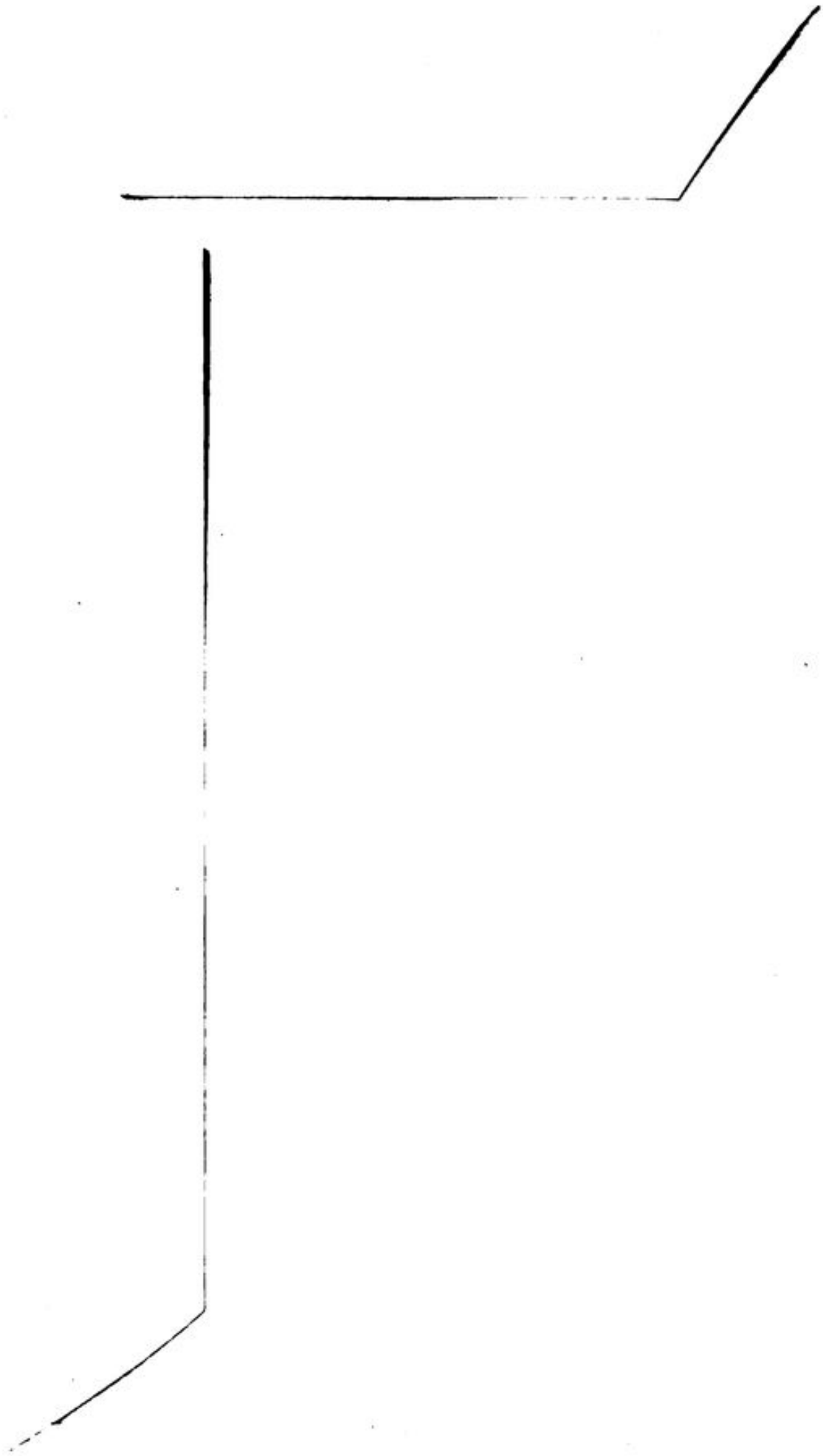
AU

Saint Esprit

D'APRÈS

L'Encyclique Divinum illud munus

PARIS
X. RONDELET ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3
1898



A 402/553

†
BIBLIOTHÈQUE
de
L'ADORATION RÉPARATRICE
36, rue d'Ulm
PARIS

BIBLIOTHÈQUE
"*Les Fontaines*"
S J
60 – CHANTILLY

4

NEUVAINE

AU

Saint-Esprit

APPROBATION

Nous Soussignés, délégués par le Révérendissime Père Abbé Général de la Congrégation Olivétaine pour examiner l'ouvrage intitulé : *Neuvaine au Saint-Esprit*, par le R. P. D. Bernard-Marie Maréchaux, déclarons, après l'avoir lu, n'y avoir rien trouvé qui s'oppose à sa publication.

15 Décembre 1897.

D. Emmanuel-Marie André, Abbé.

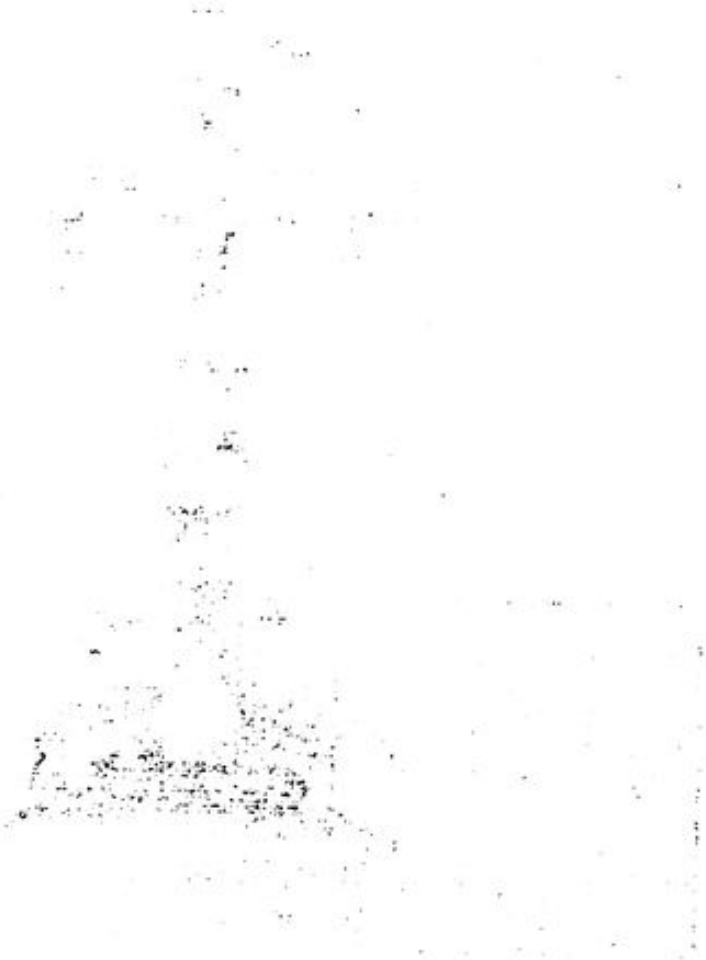
D. Étienne-Marie Darley, Prieur.

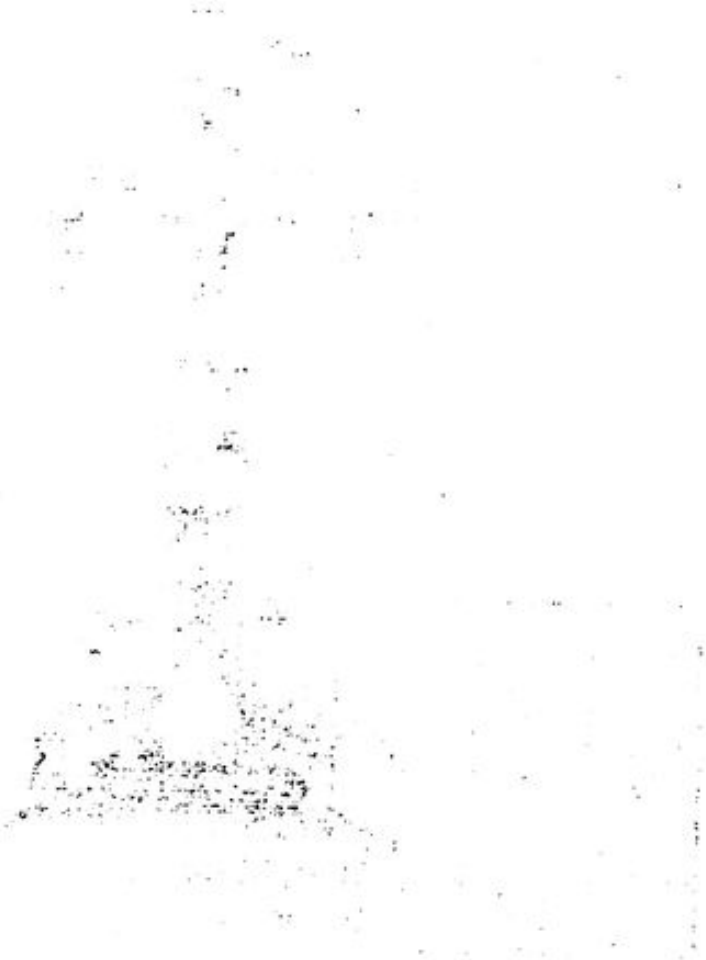
240-98. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

LES SEPT DONS DU SAINT ESPRIT



Anc^ne Maison CH. LETAILLE _ PL. 393 BOUMARD et FILS Editeurs Pontificaux Paris





NEUVAINE

AU

Saint-Esprit

D'APRÈS

L'Encyclique Divinum illud munus

DE

N. S. P. LE PAPE LÉON XIII

PAR

LE R. P. DOM BERNARD-MARIE MARÉCHAUX

De la Congrégation Olivétaine
De l'Ordre de Saint-Benoît

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS

Anc Mon GAUME ET Cie

X. RONDELET ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1898

Tous droits réservés.

A LA LOUANGE

de la Bienheureuse Vierge Marie

ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT

MÈRE DE DIEU

Honorée à Mesnil-Saint-Loup (Aube)

Sous le titre de :

NOTRE-DAME DE LA SAINTE-ESPÉRANCE!

Notre-Dame de la Sainte-Espérance,
Convertissez-nous!

(Invocation de la prière perpétuelle
à N.-D. de la Sainte-Espérance.)

LETTRE D'APPROBATION

L'auteur, qui a sa résidence au monastère de Soulac (Gironde), ayant soumis son ouvrage à l'approbation de Son Éminence Mgr le Cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, a reçu de Mgr Tourreau, protonotaire apostolique, vicaire général, la lettre ci-contre :

ARCHEVÊCHÉ
DE BORDEAUX

Bordeaux, le 15 mars 1898.

Mon Révérend Père,

Chargé par Monseigneur le Cardinal d'examiner votre livre, je l'ai lu avec le plus vif intérêt.

Dans l'Introduction, vous rappelez avec beaucoup d'à-propos la magnifique Encyclique de Léon XIII sur le Saint-Esprit. Cet acte du vicaire de Jésus-Christ répond à un besoin des temps où nous vivons.

Aux négations du naturalisme contemporain le souverain Pontife oppose l'affirmation autorisée du surnaturel ; il rappelle l'action nécessaire de l'Esprit Saint dans l'âme chrétienne.

Le livre que vous publiez est comme un commentaire de la parole pontificale. Votre savant exposé du dogme

fondamental de la Trinité est rendu accessible par la clarté du style et un ordre méthodique.

On doit louer également les chapitres qui suivent, et notamment le chapitre septième intitulé : *le Saint-Esprit et le Chrétien*.

Non seulement vous éclairez les intelligences par une doctrine puisée aux sources les plus pures, mais encore vous touchez les cœurs par l'onction de votre piété.

Votre livre est excellemment ce que devrait être toute œuvre d'esprit, une bonne œuvre.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et bien dévoués.

P. Tourreau

Prot. apost., vicaire général.

INTRODUCTION

Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.
(*Rom.*, VIII, 9.)

I

La raison d'être de cette *Neuvaine* est la récente Encyclique pontificale sur le Saint-Esprit, dont elle se propose de vulgariser les enseignements.

Le 5 mai 1895, Léon XIII élevait déjà la voix pour convier tous les fidèles à une neuvaine au Saint-Esprit avant les fêtes de la Pentecôte. Deux grandes sollicitudes assiégeaient l'âme de l'auguste Pontife : établir la concorde parmi les chrétiens, ramener au bercail de l'unité les Églises séparées et spécialement les Églises d'Orient. Il sentit le besoin de s'adresser au Saint-

Esprit, âme vivifiante de l'Église catholique ; au Saint-Esprit, qui seul peut faire l'unité des cœurs par la charité, après avoir fait l'unité des intelligences dans la vérité.

Le 9 mai 1897, le grand Pontife publiait une Encyclique, véritable monument doctrinal sur la personne divine, la mission temporelle et l'inhabitation dans les âmes du Saint-Esprit. Le monde a tressailli aux accents de cette voix, toujours si calme dans ses affirmations lumineuses, et cette fois remplie des effusions d'une piété communicative. Il a compris qu'il était d'un immense et très actuel intérêt pour les âmes, de s'appliquer à mieux connaître le divin Paraclet, qui a mission de les mettre en possession de toute vérité, et de les diriger efficacement dans l'acquisition des biens célestes.

Il faudrait être sourd aux avertissements de notre Saint-Père le Pape,

pour méconnaître la gravité de la situation actuelle.

« Peut-être aujourd'hui encore, dit Léon XIII, y a-t-il des chrétiens qui, interrogés comme ceux auxquels jadis l'apôtre saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, répondraient comme eux : *Mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y avait un Esprit-Saint.* S'il n'en est pas ainsi, du moins beaucoup de chrétiens ne connaissent pas cet Esprit. Ils font souvent appel à son nom dans l'accomplissement des actes religieux, mais leur foi est enveloppée de ténèbres. »

Il est à propos de remarquer que ceux qui faisaient à l'apôtre saint Paul la réponse susdite n'étaient pas des chrétiens : ils avaient reçu, nous disent les Actes, le baptême de Jean-Baptiste, et non celui de Jésus-Christ (Act. XIX, 2-5). Ils étaient excusables dans leur ignorance. Mais aujourd'hui, déclare avec douleur Léon XIII, ce

sont des chrétiens qui seraient portés à tenir ce langage ; ou s'ils ne le tiennent pas, ils ne sont pas beaucoup plus instruits pour cela ; ils ne connaissent le Saint-Esprit que de nom, tant leur foi est enveloppée de ténèbres ! Et cet état si triste d'ignorance est-il un cas exceptionnel ? Non, dit le Saint-Père, beaucoup d'âmes ont ainsi perdu les notions les plus essentielles de la doctrine catholique.

Voilà pour les chrétiens : chez beaucoup d'entre eux, affaiblissement lamentable et même obscurcissement complet de la foi ; par suite, manque de conviction, effacement des caractères, déplorables compromissions avec le monde, honteuses capitulations de conscience.

Du côté des incroyants, le tableau est chargé de couleurs plus sombres encore. Le Saint-Père constate qu'il n'est pas rare de rencontrer cet état d'opposition malicieuse à la vérité, cette

opiniâtre résistance aux lumières et aux inspirations de la grâce qu'on appelle le péché contre le Saint-Esprit, lequel, arrivé à un certain degré, est déclaré par Notre-Seigneur irrémissible (Mat., XII, 32).

« Ce vice, dit-il, a pris de notre temps des développements tels, qu'elle semble arrivée cette époque perverse prédite par l'apôtre saint Paul, où les hommes, aveuglés par un très juste jugement de Dieu, regarderont ce qui est faux comme la vérité, et croiront comme s'il était le maître du vrai au *prince de ce monde* qui est menteur et le père du mensonge. Dieu leur enverra des artisans d'erreur, afin qu'ils croient au mensonge (II, Th. II, 10)... En des temps prochains, certains s'éloigneront de la foi, s'attachant à l'esprit d'erreur et aux doctrines des démons. » (I, Timoth. IV, I).

Nous ne savons si jamais le Saint-Père a fait entendre des avertisse-

ments plus graves. Tandis que beaucoup de chrétiens sont débilités et annihilés par l'obscurcissement de leur foi, les impies en viennent à s'insurger audacieusement contre Dieu, à nier effrontément la vérité, à adhérer à Satan, le père du mensonge, à appeler en un mot ténèbres la lumière et lumière les ténèbres (Is., V, 20). Et les doctrines perverses qui ont cours aujourd'hui ne peuvent être qualifiées autrement que par ce mot apostolique, *les doctrines des démons*.

Le diable a dressé subtilement ses batteries. Il a nié l'ordre surnaturel et déchaîné le fléau du naturalisme. Ce dernier s'est subdivisé : en matérialisme, pour les hommes grossiers, livrés aux désordres des sens ; en rationalisme, pour les esprits plus cultivés, pour ceux qu'on est convenu de nommer les intellectuels. Enfin, comme malgré tout il y a des phénomènes qui dépassent les sens et décon-

certent la raison, comme il reste au fond de l'âme humaine une faim de l'au-delà et du mystère qui répugne au matérialisme et que le rationalisme n'assouvit pas, le diable a inventé tout récemment le faux spiritualisme, il a mis en vogue les sciences occultes, le spiritisme, le magnétisme et l'hypnotisme. De la sorte, l'homme est infecté tout entier par le venin de l'erreur, et il ne reste en lui partie qui ne soit pas contaminée.

A cette séduction formidable le Saint-Père oppose un remède, un remède héroïque et souverain. Il veut remettre en lumière le Saint-Esprit, sa personne divine et son action sanctifiante. Il nous crie : Invoquez le Saint-Esprit, et lui qui autrefois a enlevé de dessus la terre l'esprit immonde (Zach., XII, 2), dissipera encore aujourd'hui l'illusion terrible que Satan fait peser sur les nations chrétiennes.

Avant tout il refera, il recréera des chrétiens, à convictions inébranlables, invincibles dans leur douceur et leur patience, ardents ouvriers du règne de Dieu, ayant au cœur la foi intègre qui ne capitule, ni ne transige, et sur les lèvres cette confession de la foi que l'Apôtre déclare nécessaire au salut (Rom., X, 10), et qui nous rend victorieux du monde (1 Joan., V. 4).

Répandant ses divines lumières, il fera fuir les monstres des erreurs. On verra clairement jusqu'à quel point le matérialisme est abject et dégradant, le rationalisme faux et trompeur, le naturalisme impuissant et corrupteur, le faux spiritualisme inepte et bestial. La société chrétienne, se ressaisissant elle-même dans les grandeurs de son baptême, dans les énergies divines de la confirmation, dans les sublimités et suavités de l'eucharistie, s'étonnera qu'elle ait pu un seul instant se laisser séduire par le hideux et cruel

ennemi de Dieu et des hommes. Le monde comprendra qu'en Jésus, et en Jésus seul, toutes choses sont réhabilitées et restaurées (Eph., 1, 10) : la nature, qu'il guérit et redresse, en l'élevant à l'état surnaturel ; la raison, qu'il affermit et qu'il met en possession de toute vérité, en l'éclairant des vives splendeurs de la foi ; la matière elle-même, qui a fourni les éléments du corps de l'Homme-Dieu, et qui sert d'instrument pour les actes sacramentels.

Sans doute cette restauration de toutes choses dans le Christ ne se fera pas sans des luttes prolongées qui supposent, chez les chrétiens, un courage et une patience à toute épreuve. Mais dès maintenant n'entrevoyons-nous pas, parmi les tristesses de l'heure présente, quelques lueurs d'un avenir réparateur ? La sainte Église compte aujourd'hui dans son sein des dévouements et des héroïsmes dignes

des premiers siècles ; elle fait germer de tous côtés d'innombrables œuvres ; le clergé fait corps avec les évêques, et présente à l'ennemi un front de bataille qu'il ne peut entamer ; jamais les vocations religieuses n'ont été plus spontanées et plus nombreuses ; la France en particulier est encore le grand foyer de l'apostolat dans tout l'univers. Ce sont là autant d'indices, et très consolants, de la permanente action du Saint-Esprit dans l'Église : que cette action, par une plus grande fidélité des chrétiens, augmente d'intensité, et la victoire viendra sous nos drapeaux.

De plus, les partisans mêmes de la Révolution sont contraints d'avouer qu'elle a failli à toutes ses promesses. Elle voulait, par le fruit de la science, faire de l'homme un dieu. Et voilà qu'une voix retentissante, sortie du camp de la libre-pensée, proclamait naguère la banqueroute de la science.

Et voilà que le pauvre dieu, sous le clinquant d'un bien-être dérisoire, commence à sentir l'étreinte de la gêne et de la misère. La redoutable transformation économique et sociale qui s'opère menace de broyer un grand nombre d'existences humaines, et jette les esprits dans la plus douloureuse incertitude sur ce que sera le lendemain. De là vient que, parmi l'inconsistance des pouvoirs et dans la complexité des situations, plusieurs reviennent à l'Église comme on revient à une mère ; plusieurs comprennent qu'elle seule possède la solution des problèmes qui pèsent sur l'avenir des sociétés humaines ; qu'elle seule a des réserves de lumière et de dévouement pour parer aux éventualités des crises terribles que l'homme, s'agitant hors de Dieu, a imprudemment provoquées.

A tant d'esprits qui, désillusionnés des promesses de la science, cherchent

la vérité ; à tant d'âmes qui souffrent, qui sont inquiètes, découragées, et qui regrettent leur place perdue au grand foyer de la famille chrétienne : il faut un inspirateur, un guide ; il faut une ombre rafraîchissante pendant le jour, une colonne de lumière durant la nuit ; il faut un soutien, une force intérieure, une impulsion victorieuse des préjugés et des temporisations : il faut, en un mot, le Saint-Esprit. *Votre bon Esprit, Seigneur, me conduira dans la terre des âmes droites* (Ps. 142), me ramènera à votre Église.

Comment ne pas ajouter à ces considérations qu'aujourd'hui toutes les barrières tombent, tous les chemins s'ouvrent, que les peuples de la vieille Europe s'élancent à la conquête des mystérieux et impénétrables continents ; qu'une grande unité se prépare malgré les dissemblances des mœurs et les antipathies des races ? N'est-il

pas urgent d'invoquer l'Esprit de Dieu, pour qu'il prenne la direction de ces grands mouvements, pour qu'il opère ce rapprochement et cette fusion des peuples dans la vérité catholique qui seule peut les empêcher de se heurter et de se broyer ; pour qu'il forme des apôtres, prêts à embrasser le monde dans un prosélytisme de feu qui ne connaît ni obstacles ni limites ; pour que Jésus-Christ recueille enfin cet héritage de toutes les nations que son Père lui a solennellement données (Ps. 2), et que l'Église, son Épouse, est chargée de lui conquérir ?

Nous en avons dit assez, non point pour justifier l'invitation pontificale à prier le Saint-Esprit, elle n'a pas besoin de justification ; mais pour donner le sens complet de la *Neuvaine* que nous proposons aux âmes chrétiennes en harmonie avec cette auguste parole.

II

Un acte pontifical n'est jamais un acte isolé : encore qu'il implique une puissante et lumineuse initiative, on peut dire qu'il est une résultante des aspirations plus ou moins nettement formulées de toute l'Église.

Il est rare qu'il n'ait pas été précédé de quelques appels adressés par des voix autorisées au peuple chrétien.

Ce n'est pas d'hier que date le besoin d'un renouvellement des âmes par le Saint-Esprit. Plusieurs prélats et prêtres distingués avaient depuis longtemps discerné ce besoin, et essayé, chacun dans sa sphère, d'y subvenir, en instruisant les fidèles sur ce point si important et trop oublié de la doctrine catholique, le Saint-Esprit et ses divines opérations.

En 1864, Mgr Gaume, cette âme d'une si grande foi, ce hardi semeur

d'idées, ce vulgarisateur inépuisablement fécond, publia un volumineux traité du Saint-Esprit (1). En tête de ces deux tomes in-8° de 568 et 700 pages, il inscrivit cette significative épigraphe : *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Il déploie dans cet ouvrage une prodigieuse érudition, qui rehausse et fait valoir les données d'une exacte théologie. C'est un arsenal. On peut dire que le sujet a été épuisé. Nous y renvoyons les lecteurs de cette *Neuvaine*, s'ils veulent d'amples développements sur les considérations que nous leur offrons en raccourci ; et nous estimerons avoir retiré un très

(1). Voici le titre complet de l'ouvrage : *Traité du Saint-Esprit,* comprenant l'histoire générale des deux Esprits qui se disputent l'empire du monde, et des deux cités qu'ils ont formées, avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie, etc. Paris, Gaume et Cie, éditeurs, 3, rue de l'Abbaye, Paris.

utile fruit de notre travail, s'il inspire le désir de faire connaissance avec le traité de Mgr Gaume.

Vers le même temps Mgr Manning, archevêque de Westminster, depuis cardinal, publia un livre intitulé : *La mission temporelle du Saint-Esprit ou Raison et Révélation* (1). Ce traité porte bien les caractères du talent du célèbre prélat, qui était un ascète et un mystique. Il contient des vues pénétrantes sur le rôle du Saint-Esprit dans l'Église. Et l'on peut dire que c'est la pleine intelligence de ce rôle mystérieux qui a conduit l'ancien archidiacre anglican dans le sein de la véritable Église. Autant le livre de Mgr Gaume est utile pour l'instruction et l'édification des fidèles, autant celui du cardinal Manning a de poids pour la conversion des dissidents.

(1) Traduit de l'anglais, sur la seconde édition, avec approbation de l'auteur, par Jules Gondon. Paris, Watelier, 1867.

Il n'est pas superflu d'ajouter aux noms de ces deux athlètes des luttes contemporaines celui du Père Hecker, dont la *Vie* naguère publiée a fait sensation jusque dans notre vieille Europe (1). Le Père Hecker rappelle continuellement l'âme chrétienne à la pensée du Saint-Esprit ; il veut qu'elle se mette plus entièrement sous la direction de cet Esprit de vérité, amour substantiel du Père et du Fils. Le Saint-Esprit étant mieux connu, sa direction mieux acceptée, il voit un refleurissement de la vie intérieure se produire dans l'Église, lequel amènera une puissante expansion de zèle et d'apostolat.

Ainsi ont parlé, sur divers points de l'Église, sans s'être donné le mot, des âmes d'apôtres, des sentinelles

(1) *Le Père Hecker*, fondateur des Paulistes américains (1819-1888), par le P. Elliott, de la même compagnie, traduit et adapté de l'anglais, avec autorisation de l'auteur. Paris, Lecoffre, 1897.

d'Israël. Au moment venu l'auguste chef de l'Église, le veilleur immense, résumant les vœux secrets, accentuant les appels publics, a fait entendre sa grande voix, et a dit aux âmes chrétiennes : Priez, invoquez le Saint-Esprit.

Demandez-lui qu'il remplisse chacune d'entre vous de ses consolations divines, de ses ardeurs célestes!

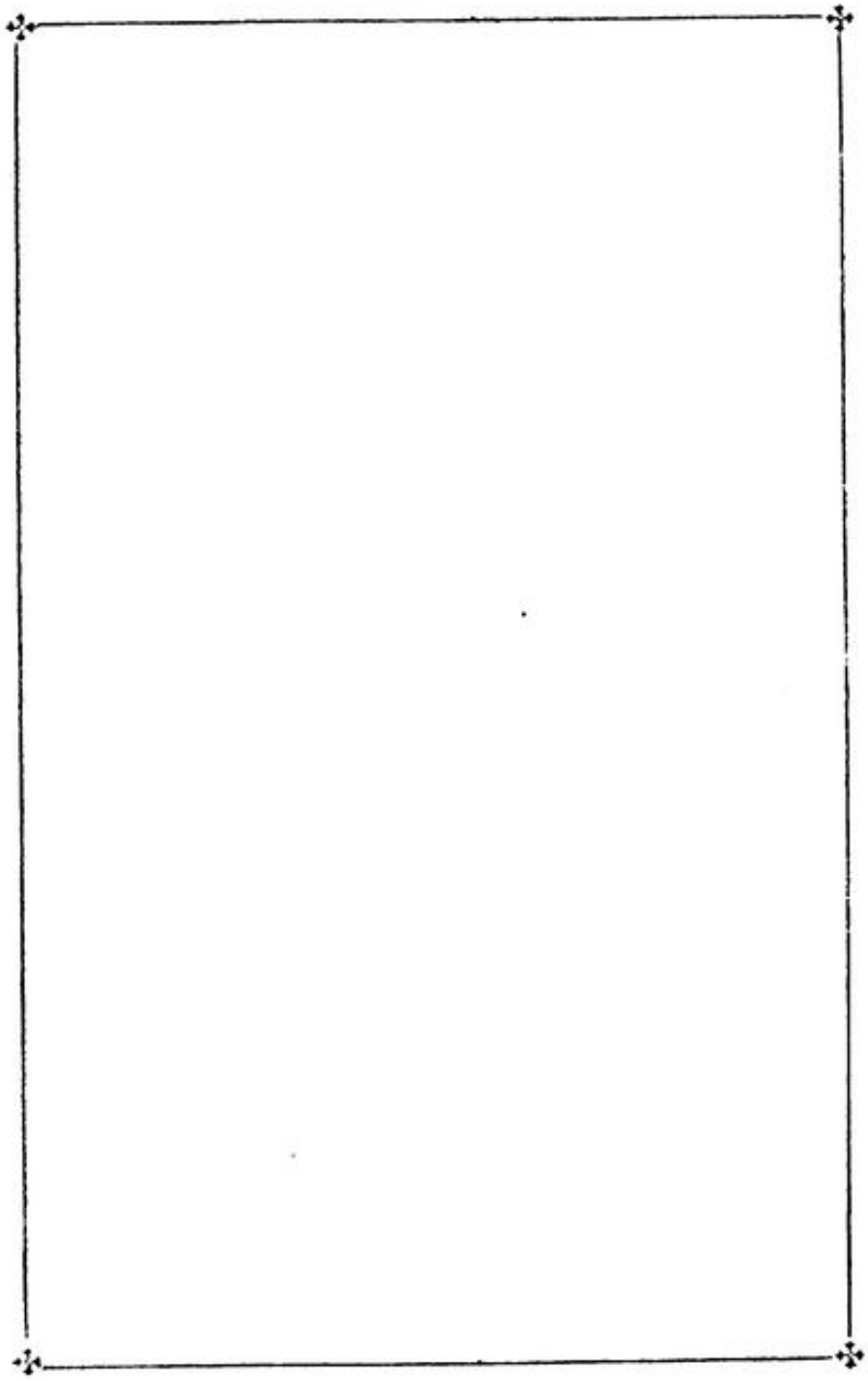
Demandez-lui qu'il daigne assister de ses lumières et revêtir de sa force les pasteurs de l'Église, pour le bien et l'accroissement du troupeau du Christ!

Demandez-lui qu'il fasse converger vers l'Église ces mouvements d'unification qui agitent les peuples!

Demandez-lui qu'il fasse d'abord dans l'Église la grande unité des cœurs et des âmes, *cor unum* et *anima una!* afin que cette unité rayonne dans le monde avec un éclat vainqueur, et attire à elle toutes les nations schis-

matiques, hérétiques et idolâtres!

O Saint-Esprit, les difficultés n'existent pas pour vous! Vous paraissez et une création nouvelle surgit: en un trait de lumière, en un jet de flamme, vous renouvelez la face de la terre (Ps. 102). Que par vous s'accomplissent, et dans les âmes, et dans l'Église, et dans le monde entier par l'Église, les grands désirs du vicaire de Jésus-Christ, du Pasteur universel!



CHAPITRE PREMIER

PREMIER JOUR DE LA NEUVAINE

Le Saint-Esprit dans la Trinité.

I

Il convient de remarquer avant tout l'insistance avec laquelle notre Saint-Père le Pape met en lumière le dogme de la très sainte Trinité.

Le symbole catholique comprend plusieurs ordres de vérités ; mais toutes sont reliées comme à leur centre au dogme de la très sainte Trinité, qui est le mystère fondamental de notre sainte religion, et l'objet primordial et essentiel de notre foi.

Pour que la foi s'exerce, il est nécessaire que son objet soit bien nettement défini dans l'intelligence qu'elle éclaire de sa lumière. Si l'objet de la

foi se perd dans le vague, comment voulez-vous qu'elle produise son acte? Or une habitude, qui ne produit plus son acte, est une habitude qui s'éteint; une vertu, qui ne peut produire le sien dans les conditions normales, est une vertu qui languit.

Léon XIII nous disait que l'intelligence de bien des chrétiens était enveloppée de ténèbres. Il nous a été donné de constater, non sans un véritable effroi, que des chrétiens, même pratiquants, n'ont pas une conception adéquate et nette du mystère de la sainte Trinité. Ils savent que c'est un mystère et croient aveuglément : mais quels sont les éléments constitutifs du mystère? Ils l'ignorent, et facilement ils glisseraient dans une sorte de sabellianisme, regardant les trois Personnes divines comme trois aspects différents de la divinité.

Il importe donc avant tout d'établir lucidement les termes du mystère.

Il n'y a qu'un seul Dieu. La nature divine est essentiellement une et indivisible. Elle n'est susceptible ni d'augmentation, ni de diminution, ni de partage. Elle ne saurait se fractionner ou se multiplier en plusieurs dieux différents les uns des autres. Ce qu'elle est, elle l'est de toute éternité, elle l'est tout à la fois, elle l'est à tout jamais. Actualité pure, elle possède à l'infini toutes les perfections ramenées à une mystérieuse unité. L'être divin est à ce point transcendant, que tout l'être créé est comme un néant auprès de lui. Dieu trouve en lui-même son repos et sa fin, sa souveraine et absolue béatitude.

La foi nous enseigne, et c'est là le mystère, que cette nature divine, essentiellement unique, subsiste en trois Personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Mais elle n'est pour cela ni divisée, ni multipliée. Elle n'est pas divisée : la divinité est tout

entière, avec l'infinité de ses perfections adorables, en chacune des trois Personnes, tout entière dans le Père, tout entière dans le Fils, tout entière dans le Saint-Esprit. Elle n'est pas non plus multipliée : le Père est Dieu, le Fils est Dieu le Saint-Esprit est Dieu, et ils ne sont tous trois qu'un seul et même Dieu. Car, ainsi que l'observe très profondément saint Anselme, ajouter Dieu à Dieu, ne fait jamais qu'un Dieu, comme ajouter l'éternité à l'éternité ne fait jamais qu'une éternité, comme superposer surface à surface ne fait jamais qu'une surface (1).

Voilà pour l'unité de la nature divine; mais il ne faut pas, sous prétexte de la sauvegarder, méconnaître la distinction des Personnes.

Le Père n'est pas le même que le Fils, quoiqu'il soit la même chose;

(1) ANS., *De Processione Sp. S. contra Graecos epis.*, circa finem.

le Saint-Esprit n'est pas le même que le Père et le Fils, quoiqu'il ait identiquement même nature. Pourquoi? c'est que le Père n'a pas de principe, le Fils a pour principe le Père, le Saint-Esprit a pour principe le Père et le Fils. Le Père ne procède de personne, le Fils est engendré par le Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ces relations d'origine établissent de l'un à l'autre une distinction personnelle irréductible, et déterminent invariablement l'ordre d'après lequel nous les nommons tous les trois.

Ces relations n'impliquent aucune supériorité ou infériorité d'une Personne vis-à-vis d'une autre. Le Fils est absolument l'égal du Père qui l'engendre; le Saint-Esprit, l'égal du Père et du Fils desquels il procède. Ici-bas la chose produite dépend de son principe comme l'effet de sa cause. « En Dieu, dit saint Anselme, il n'y a ni cause, ni effet; il n'y a que la nature

divine, ici engendrant, là engendrée, là procédant, égale à elle-même en chacune des trois Personnes. Voici de l'eau qui sort d'une source, qui coule dans un ruisseau, qui est recueillie dans un bassin : ce n'est jamais que la même eau, en quelque lieu qu'on la considère (1). »

Il n'y a donc aucune inégalité résultant de la distinction des Personnes. Celle-ci ressortira plus clairement encore, si nous contemplons ce qu'on nomme *les actes immanents de la vie divine.*

II

Dieu est le grand vivant, l'éternel vivant, la vie par essence, le père des vivants. La vie est essentiellement active ; toute vie emporte avec elle

(1) Ans., *De Processione Sp. S. contra Graecos epis.* circa medium. — Nous rapportons le sens et non strictement les paroles du saint docteur.

une fécondité. Comment la vie divine serait-elle inactive et inféconde ? Agir au dehors, produire les créatures, n'est pas un but en rapport avec sa vertu infinie. Il faut qu'elle ait une activité immanente, une fécondité intrinsèque.

Conformément à ce *postulatum* de la raison, la foi nous apprend qu'il y a dans la vie divine une double activité immanente, qui se termine à la génération du Fils ou Verbe, et à la procession du Saint-Esprit.

« Moi qui fais engendrer les autres, dit le Seigneur dans Isaïe, n'engendrerai-je pas moi-même. » (Is., LXVI, 9.) Et Dieu est Père, il engendre en son éternité un Fils éternel comme lui. Cette génération ineffable est un acte qui ne passe pas, qui n'a ni commencement ni fin: et quoique toujours actuel, il est absolument parfait. Il se termine à un Fils qui est Dieu, Dieu tout entier et infini comme le Père duquel il émane.

Éloignons de cette génération toute idée grossière. Elle est une émanation très pure de l'intelligence divine ; car la vie de Dieu est intelligence. Dieu se connaît lui-même ; son intelligence infinie compénètre son être qui est infini ; de cette compénétration naît une image intellectuelle, un Verbe qui est un autre lui-même, substantiellement identique à lui-même, et toutefois personnellement distinct du Père qui l'engendre. L'idée qui éclôt dans nos faibles esprits, le verbe mental qui nous représente intellectuellement les choses, est une lointaine figure de ce Verbe éternel dans lequel le Père se retrouve tout entier avec sa nature de lumière et de gloire.

La vie divine n'est pas épuisée par cette génération du Verbe ; ou plutôt elle est épuisée, en tant qu'elle comporte une vertu génératrice. Le Père engendre de sa substance un Fils qui l'exprime tout entier, et adéquatement,

dans l'infinité de ses perfections adorables ; il ne saurait engendrer un autre Fils, lequel ne pourrait que se fondre dans le premier. Le Fils est nécessairement unique, *Unigenitus*. Il n'y a qu'un Fils, dit excellemment Bossuet, comme il n'y a qu'un Dieu.

Mais il est une autre émanation que celle du Verbe ; une émanation qui n'est plus une génération, mais une procession ; une émanation qui se termine à une troisième subsistance ou personnalité divine, à savoir au Saint-Esprit. Émanation de tout point mystérieuse, elle n'a aucune analogie dans la nature créée ; elle est la caractéristique de la vie divine, dont elle relève d'une façon transcendante la suressentielle fécondité.

Bien que cette émanation n'ait rien qui corresponde à elle, même de très loin, dans les êtres inférieurs, il n'est pas impossible, à la suite des saints docteurs, de s'en faire une conception

quelconque, pareille à une ombre ténue et légère.

Dieu est volonté comme il est intelligence. Il est amour comme il est lumière. Se connaissant lui-même, il engendre une image consubstantielle qui est son Verbe ; s'aimant lui-même, il s'épanche pour ainsi dire en un élan d'amour qui est le Saint-Esprit. Dieu, dans son intelligence, a toute la vertu compréhensive requise pour se compénétrer tout entier lui-même : aussi le Verbe, le Fils est-il l'égal du Père. Il n'a pas moins, dans sa volonté, la puissance de s'aimer lui-même autant qu'il est aimable, c'est-à-dire à l'infini ; et c'est pourquoi le Saint-Esprit est l'égal des deux premières Personnes. Si le Saint-Esprit, amour consubstantiel de l'une et de l'autre, était inférieur à l'une et à l'autre, il s'ensuivrait que Dieu ne s'aime pas suivant son amabilité infinie ; ce qui serait un désordre, incompatible

avec la perfection de la nature divine.

Cette troisième Personne divine, le Saint-Esprit, procède nécessairement du Père et du Fils. Le Père aime son Fils, le Fils aime son Père. Le Père se complaît en son image ; l'image se rapporte à son type. De cet amour réciproque, de cette complaisance mutuelle, émane le Saint-Esprit, qui est ainsi comme le lien des deux premières Personnes, le don qu'elles se font l'une à l'autre, et, comme ne craint pas de le dire saint Bernard, l'ineffable baiser qu'elles se donnent l'une à l'autre (1). De la conjonction de ces deux lumières jaillit ce feu brûlant, qui est l'éternelle joie, la paix inénarrable, la béatitude subsistante du Père et du Fils.

Hâtons-nous de remarquer que le Saint-Esprit ne procède pas du Père et du Fils comme de deux principes

(1) Bern., In *Cant.*, ser. VIII.

séparés, mais comme d'un seul et unique principe. Et ce seul et unique principe est la nature divine, en tant qu'elle subsiste tout à la fois dans le Père et le Fils. C'est par leur unité que ces deux Personnes sont le principe de la troisième, qui est comme le sceau final et définitif de cette unité, puisqu'elle termine la série des processions divines.

« Tout est parfait, s'exclame Bossuet, tout est accompli, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très simple et très parfaite unité. Tout y retourne au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable : l'unité féconde se multipliant en dualité pour se terminer en trinité. De telle sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

« C'est la doctrine des saints, c'est la tradition constante de l'Église. C'est la matière de notre foi; nous le croyons. C'est le sujet de notre espérance; nous le verrons. C'est l'objet de notre amour : car aimer Dieu, c'est aimer en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit, aimer leur égalité et leur ordre, aimer et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications, leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un en les faisant trois : parce que le Père, qui est un et principe immuable d'unité, se répand, se communique, sans se diviser. Et cette union nous est donnée comme modèle de la nôtre : O Père, qu'ils soient un en nous, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient un en nous (1). » (Joan. XVII, 22.)

(1) BOSSUET, *Méd. sur l'Évang.*, la Cène, IIe partie, 25e jour.

III

Nous avons parlé inséparablement des trois Personnes divines : elles ne sont connaissables que l'une par l'autre, et l'une dans l'autre. Traitant spécialement du Saint-Esprit, nous relèverons ce qu'il est vis-à-vis des deux autres Personnes et dans la suressentielle Trinité.

Il est une Personne qui n'est d'aucune autre, et c'est le Père ; il est une Personne qui est d'une autre Personne, et c'est le Fils ; il est une Personne qui est des deux autres Personnes, et c'est le Saint-Esprit. Telle est sa caractéristique. Il est l'Esprit du Père, il est l'Esprit du Fils ; il est l'Esprit commun de tous les deux. Il apparaît comme une force unissante qui rapproche et ramène en un les deux premières Personnes.

Il procède par voie non d'intelli-

gence, mais d'amour. L'amour est bien cette force unissante dont nous parlons. L'amour donne et se donne : le Saint-Esprit est essentiellement un don. L'amour rapproche et unit ; il est un lien. L'amour qui jouit de son objet est le terme où tout s'arrête : il est un repos et une fin.

La série des émanations divines se termine dans le Saint-Esprit comme dans le terme bienheureux, qui consomme tout.

Si nous réfléchissons à cette propriété du Saint-Esprit, nous comprendrons que la très sainte Trinité ne peut être connue, aimée, adorée comme il convient, qu'en cet Esprit dans lequel elle revient à l'unité d'où elle sort.

La cause pour laquelle est obscurcie la notion de ce mystère ineffable est sans contredit le manque d'attention religieuse dont les chrétiens se rendent coupables vis-à-vis de la troi-

sième Personne divine. Et par suite la faire connaître, c'est relever du même coup, par une splendeur éblouissante, le dogme de la sainte Trinité dans les esprits.

« C'est dans le Saint-Esprit, déclare expressément saint Bernard, que nous sont révélés le Père et le Fils. La vie éternelle, dit Notre-Seigneur en sa sublime prière, consiste à vous connaître, vous, le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (Joan., XVII, 3). Et le Saint-Esprit, reprend le saint docteur, n'est-ce pas aussi la vie éternelle de le connaître? Sans doute ; mais il est impossible de connaître adéquatement le Père et le Fils, si l'on ignore la bonté de l'un et de l'autre qui est l'Esprit-Saint. Car il est l'amour, il est la bonté de l'un et de l'autre (1). »

Retenons cette parole de saint Ber-

(1) BERN., In *Cant.*, ser. VIII.

nard : Il est impossible de connaître le Père et le Fils si l'on ignore le Saint-Esprit qui est le lien et le sceau de leur unité.

Que ce soit donc le premier fruit de cette neuvaine, ô divin Esprit : obtenir de vous un rétablissement de la vraie foi, de la foi intégrale, en nos âmes baptisées. Vous connaissant, nous connaissons la Trinité, nous comprenons l'Incarnation et la Rédemption, nous avons en nous le goût de la vie éternelle.

Ah ! nous vous répétons la prière de l'Église :

Par vous, de grâce, apprenons le Père,
Par vous, connaissons le Fils,
A vous, Esprit de l'un et de l'autre,
Attachons-nous par une foi invariable.

La connaissance qui vient de vous et par vous, ô Esprit, ô amour consubstantiel, est une connaissance qui change et transforme les cœurs ; elle descend sous forme d'onction qui

enseigne toutes choses, et en même temps qui fait aimer la vérité connue.

Donnez-nous, donnez-nous cette connaissance. Faites-nous dire, faites-nous chanter, avec intelligence et de tout cœur, ces mots qui résument toute la louange du chrétien : ô bienheureuse Trinité, *ô beata Trinitas* !

CHAPITRE II

DEUXIÈME JOUR DE LA NEUVAINE

Le Saint-Esprit, la Création et les Anges.

I

Les théories matérialistes sur l'origine du monde sont bien lourdes à porter. Ce chaos rempli d'éléments confus, où s'agitent des forces aveugles, où l'on n'entrevoit aucune lumière, qui ne vibre sous aucune impulsion supérieure, pèse sur l'intelligence comme un cauchemar.

Les anciens avaient une tout autre conception de la genèse des choses et de l'état de l'univers. « Dès le commencement, dit Virgile, un esprit vivifie intérieurement le ciel, et les plaines liquides, et les astres titaniens, et le globe éclatant de la lune ; répan-

due à travers toutes les parties du monde, une intelligence met en mouvement la matière et se mêle à tout ce grand corps (1). »

Cette théorie est séduisante, surtout chantée en si beaux vers; elle est spiritualiste, elle a un sens très légitime, mais à la condition de ne pas tomber dans l'erreur qu'elle côtoie, et qui consisterait à faire de Dieu, esprit transcendant, l'âme du monde. C'était là, on le sait, la conception panthéiste des plus grands philosophes de l'antiquité et notamment de Platon.

La doctrine chrétienne nous fait éviter l'abîme, en donnant du premier coup l'exacte notion du Créateur et de la créature. Dieu est intérieur à tout, comme communiquant à toutes choses l'être, la vie et le mouvement; et il reste supérieur à tout, par la transcen-

(1) VIRG., *Énéide*, lib. VI, 724-728.

dance de sa nature incréée. Entre l'incréé et le créé, entre l'infini et le fini, il n'y a pas de mixture possible ; l'Incarnation elle-même est bien une union d'une nature créée avec la nature divine, mais non un mélange qui impliquerait confusion des deux termes. Il y a incompatibilité à ce que Dieu, à quelque degré que ce soit, fasse corps avec l'univers, qui est l'œuvre de sa volonté toute-puissante et souverainement libre.

Moïse, en traitant de la genèse des choses, nous montre très nettement Dieu en dehors et au-dessus de tous les êtres qu'il a tirés du néant. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était sans consistance ni solidité ; et les ténèbres étaient à la surface de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut. Et il vit que la lumière était bonne, et il divisa la lumière

d'avec les ténèbres, etc. » (Gen., I, 1-37.)

Tel est dans sa simplicité l'acte de la création. Il émane de Dieu, c'est son œuvre *ad extra*. Il émane inséparablement des trois Personnes divines, lesquelles, n'ayant qu'une même nature, n'ont qu'une même et indivisible opération en tout ce qui concerne la créature.

Toutefois, dans cet acte indivis, les saints docteurs nous ont montré les trois Personnes agissant, chacune avec ses propriétés, quoique inséparablement l'une de l'autre.

Écoutons à ce sujet Léon XIII commentant magnifiquement saint Thomas d'Aquin.

« Le Père, qui est le *principe de toute la divinité*, est en même temps la cause effective de l'ensemble des êtres, de l'incarnation du Verbe et de la sanctification des âmes. *De lui sont toutes choses*. *De lui*, à cause du Père. Le Fils de son côté, Verbe, image de

Dieu, est en même temps la cause exemplaire d'où tous les êtres tirent leur forme, leur beauté, leur ordre, leur harmonie. *Par lui sont toutes choses. Par lui*, à cause du Fils. Quant au Saint-Esprit, il est la cause finale de tous les êtres, parce que, si la volonté et généralement tout être se repose dans l'accomplissement de sa fin, c'est l'Esprit-Saint, en tant qu'il est la bonté divine et l'amour mutuel du Père et du Fils, qui, opérant les actes mystérieux desquels résulte le salut éternel de l'homme, les termine et les achève par une impulsion forte et douce. ***En lui sont toutes choses. En lui***, à cause du Saint-Esprit (1). »

Appliquons cette belle théorie à l'œuvre des six jours.

Le Père est cause efficiente: à lui est attribuée l'œuvre de la création

(1) Encyclique *Divinum illud munus.* — Voy. S. Paul, Rom., xi, 36.

proprement dite, qui consiste à tirer du néant tous les êtres par un acte de toute-puissance.

Le Fils est cause exemplaire : à lui, sagesse éternelle, est attribuée l'œuvre de distinction, qui comprend la division de la lumière d'avec les ténèbres, la séparation des eaux supérieures et inférieures, la formation des continents, le classement harmonieux des êtres divers d'après les genres et les espèces.

Le Saint-Esprit est cause finale : c'est lui qui communique à chaque être une inclination vers une fin proportionnée à sa nature, qui rapporte les parties au tout, qui compose et consolide l'univers par la cohésion mutuelle des éléments et leur tendance graduée vers un centre commun : en sorte que, si chaque partie est bonne, grâce à la bonté suressentielle du Saint-Esprit, l'ensemble est très bon. *Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et*

elles étaient très bonnes (Gen., 1, 31).

En résumé, et pour commenter avec les Pères de l'Église une autre expression scripturaire, le Père crée les éléments du monde suivant une *mesure* prédéterminée; le Fils y met le *nombre* intime et secret qui fait la distinction et la beauté des êtres; le Saint-Esprit ajoute à chacun le *poids* qui l'entraîne vers sa fin. *Vous avez tout disposé*, Seigneur, *avec mesure, avec nombre et avec poids* (Sap., XI, 21).

Dans les êtres inférieurs, ce poids est une impulsion inconsciente qui les porte chacun à leur place; dans les créatures intelligentes, c'est une inclination volontaire et libre, c'est l'amour. « Mon amour c'est là mon poids, s'écrie saint Augustin : où que je sois emporté, c'est lui qui m'emporte (1). »

Le Saint-Esprit, dans la création,

(1) Amor meus, pondus meum ; eo feror quocumque feror. — *Conf.*, lib. XIII, c. IX.

doit donc être regardé comme la cause intime qui incline efficacement et suavement chaque être vers la fin qui lui est appropriée ; et par suite qui met dans l'univers le mouvement et la vie. Cette conception vaut mieux que la théorie de la pesanteur, qu'elle n'exclut pas, mais qu'elle explique en la spiritualisant.

Après cet aperçu général, il convient de considérer spécialement l'action du Saint-Esprit dans les créatures intelligentes, là s'ouvrent pour nous de magnifiques et très instructifs développements.

II

Dieu tira du néant deux sortes de créatures profondément distinctes : les spirituelles ou invisibles, les matérielles ou visibles.

Les créatures spirituelles furent du premier coup lumineuses et parfaites. Quel spectacle ! A la voix du Tout-

Puissant jaillirent du néant des myriades d'êtres angéliques, harmonieusement distribués en chœurs et en hiérarchies, rangés comme une armée innombrable et gravitant autour du point trois fois mystérieux qui porte et maintient tout l'univers (1); et ces enfants de Dieu se mirent à jubiler, et ces astres du matin entonnèrent un hymne à la louange de leur Créateur (Job., XXXVIII, 7).

Au-dessous d'eux flottait la masse ténébreuse de la création matérielle, où tous les éléments étaient mêlés.

L'Esprit de Dieu était porté sur ces eaux primitives, sur ces éléments confondus. Il était porté au-dessus, dit saint Augustin, non pas comme l'huile se répand à la surface de l'eau, comme l'air et la lumière enveloppent la terre, mais comme l'esprit de l'ouvrier plane sur son œuvre, comme l'oiseau couve

(1) DANTE, *Paradis*, chant XXVIII.

son nid et hâte l'éclosion de ses petits (1).

Si l'Esprit-Saint prenait un soin quasi maternel de la création inférieure, de quelle sollicitude ne couvrait-il pas, ne réchauffait-il pas la création supérieure, à savoir ces esprits angéliques formés à son image, miroirs vivants des attributs divins, pures lumières entourant le trône de Dieu, pierreries embrasées d'un feu de charité ardente? (Ézech., xxviii, 14, 16).

En ces anges Dieu du même coup avait créé la nature et répandu la grâce. Il les avait tirés du néant pour une fin, non pas naturelle, mais surnaturelle. Il les avait mis en voie d'y parvenir ; mais encore leur fallait-il un effort vigoureux, un élan décisif pour y arriver; et cet effort ne leur était possible que par la grâce, cet

(1) Aug., *De Genesi ad litteram imp. lib.*, cap. iv, 16. — *De Genesi ad litteram*, lib. I, cap. xviii.

élan ne pouvait provenir en eux que du mouvement du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est bien pour quelque chose dans l'inclination naturelle qui porte chaque être vers la fin proportionnée à sa nature; mais il y est comme auteur et moteur de la nature qui, en définitive, agit par ses propres forces.

Quand il s'agit de conduire un être à une fin surnaturelle, son opération est tout autre. La nature étant radicalement incapable d'y atteindre, il faut qu'il mette en elle un principe d'action nouveau qui est la grâce habituelle; et ce principe d'action, il faut qu'il l'actualise par une motion spéciale, qui est la grâce actuelle. La nature doit se soumettre à cette opération gratuite et sanctifiante, et recevoir, en reconnaissant humblement son impuissance, l'impulsion surnaturelle que le Saint-Esprit lui imprime.

Les anges n'étaient pas exempts de cette nécessité qui est inhérente à toute créature. Pour arriver à la fin surnaturelle à laquelle Dieu les avait destinés par pure bonté, ils avaient indispensablement besoin du secours de la grâce et de la motion du Saint-Esprit.

C'est ici qu'une formidable scission se produisit dans leurs rangs.

Enflé de complaisance en sa propre beauté, l'un des premiers d'entre les anges, peut-être le premier de tous, Lucifer, s'écria : *Je serai semblable au Très-Haut* (Is., XIV, 14). Cette pensée orgueilleuse se communiqua comme l'éclair aux esprits angéliques ; les uns l'accueillirent ; les autres, sous la conduite de saint Michel, la repoussèrent avec horreur, en répétant le cri de ce saint archange : *Qui est comme Dieu ?*

En un clin d'œil ce fut fini. Dieu précipita Lucifer et ses satellites dans les abîmes de l'enfer ; saint Michel et

les bons anges passèrent, du ciel inférieur où ils avaient été créés, au ciel supérieur où l'on jouit de la claire vision de Dieu.

Arrêtons-nous ici : en quoi consista précisément le péché des anges, ce péché qui attira irrémissiblement la foudre du Très-Haut? Écoutons la puissante analyse qu'en fait saint Thomas d'Aquin.

« Il ne faut pas croire, dit l'angélique docteur, que le diable ait eu la folie de vouloir supplanter Dieu et devenir proprement un dieu. Il convoitait simplement la ressemblance divine, mais il la convoitait comme s'il eût pu y parvenir par ses propres forces. Il prétendit *contre toute justice* être semblable à Dieu, parce qu'il plaça sa fin dernière dans une béatitude toute naturelle, détournant ainsi sa volonté de la béatitude surnaturelle qui provient de la grâce de Dieu. Ou bien s'il plaça sa fin dernière en cette

ressemblance de Dieu qui provient de la grâce, il prétendit l'acquérir par la vertu de sa nature, et non par un secours surnaturel comme Dieu en avait disposé. C'est ce que veut dire saint Anselme par ces mots : Le diable ambitionnait un but auquel il aurait pu parvenir s'il était demeuré fidèle (1). »

Ainsi le péché du diable consista à se détourner de la béatitude surnaturelle qui provient de la grâce de Dieu, pour essayer de se créer une béatitude naturelle, ou tout au moins à affecter une ressemblance avec Dieu, en faisant mépris de la grâce qui seule peut la donner telle qu'il l'ambitionnait.

En d'autres termes cet esprit orgueilleux se déroba violemment à la conduite et à la direction du Saint-Esprit, et commit contre cet Esprit de vérité le péché que Notre-Seigneur proclame irrémissible. Il fit mépris

(1) *Summa theol.*, prima pars, q. LXIII, art. 3. — ANS., *De casu diaboli*, c. IV.

de la grâce avec une superbe impudence. Et la grâce l'abandonnant, le Saint-Esprit le délaissant, il tomba du premier coup dans un aveuglement et un endurcissement qui provoquèrent son éternelle damnation.

Les saints anges, au contraire, se pliant amoureusement à la suave direction du Saint-Esprit, soumettant les énergies de leur merveilleuse nature à la puissante action de la grâce, entrant de tout leur élan dans l'ordre de la volonté divine qui les destinait à une béatitude surnaturelle, y furent conduits par le Saint-Esprit dans un seul acte d'obéissance et d'amour.

III

Que de graves enseignements sont enfermés dans la doctrine de saint Thomas sur la chute des anges!

Se détourner de la béatitude surnaturelle que Dieu leur assignait comme

but suprême de leur existence, pour tenter de se constituer une béatitude naturelle ; faire mépris de la grâce qui seule pouvait les conduire à la ressemblance divine, et affecter d'y tendre par les seules forces de la nature : ce fut le péché des mauvais anges, et n'est-ce pas le péché des hommes de nos jours ?

On se souvient de la polémique de l'illustre évêque de Poitiers avec un journaliste libre-penseur, qui lui disait : « Gardez pour vous, Monseigneur, votre fin surnaturelle et vos vertus théologales ; nous nous contentons, nous, d'une béatitude naturelle et de vertus laïques. » Le célèbre prélat démontra à son adversaire qu'il n'appartient pas à l'homme de se dérober à une fin surnaturelle, dès lors que Dieu la lui marque comme devant être le terme de son existence terrestre (1).

(1) Les *Instructions synodales* de Mgr Pie, notamment la troisième, sont un lumineux commentaire de cette réponse.

Ainsi pensent trop communément nos contemporains, que la Révolution a infectés de son esprit satanique : Nous nous contentons de la nature, nous nous créons notre béatitude, nous n'avons pas besoin de la grâce, pas besoin du Saint-Esprit pour nous conduire à notre fin.

Ils ne réfléchissent pas, hélas ! qu'entre la fin surnaturelle à laquelle Dieu nous convie, et qui est la jouissance de lui-même dans le ciel; entre cette fin, et l'enfer et la damnation, il n'y a pas de milieu.

Nous, chrétiens, soyons mieux inspirés. Au lieu de suivre les mauvais anges dans leur péché, imitons les bons anges, et livrons-nous sans réserve à la conduite du Saint-Esprit qui inclinera suavement notre âme vers Dieu, connu surnaturellement par la foi, surnaturellement aimé par la charité.

S'emparant de notre âme, mettant en œuvre les saintes énergies dont le

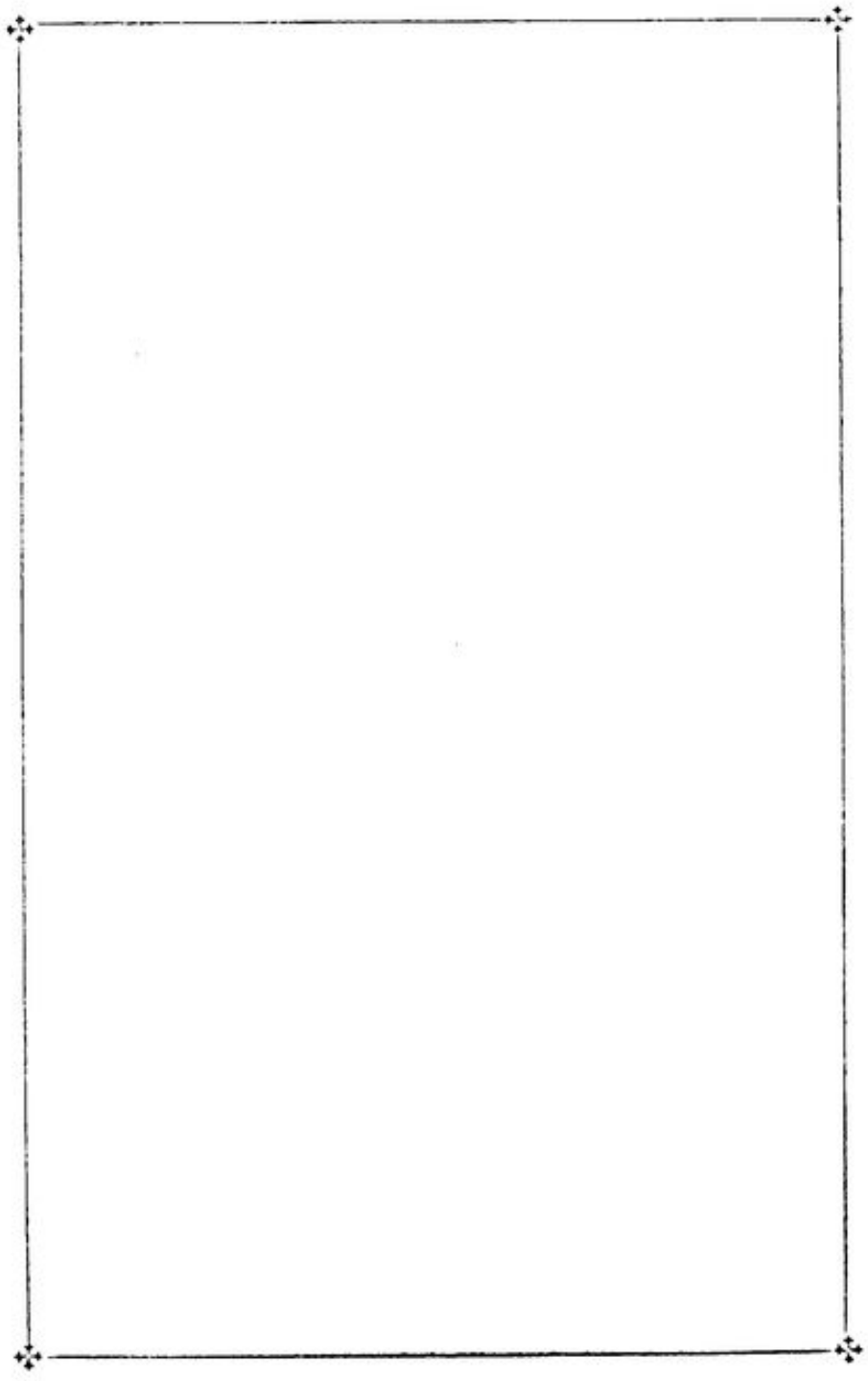
baptême a déposé le germe en nous, transformant et dirigeant vers Dieu notre tendance innée vers le bonheur, il nous fera entrer, comme par un souffle vivifiant, dans l'éternelle béatitude pour laquelle nous sommes faits.

Venez, ô Esprit Saint, possédez notre cœur, ne permettez pas qu'il essaie jamais de se soustraire, par une fausse et funeste indépendance, à vos influences salutaires.

Attachez à notre âme un poids qui l'entraîne vers Dieu, son unique fin ; ou plutôt attachez-lui des ailes qui la fassent monter plus haut, toujours plus haut. Ces ailes sont les commandements divins eux-mêmes observés par amour : fardeau pour ceux qui n'aiment pas, ils deviennent, dit saint Bernard, des ailes puissantes à ceux qui aiment.

Les heureux fidèles que vous conduisez, ô Esprit-Saint, le Prophète les

a décrits en termes magnifiques : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur transformeront leur force, ils prendront des ailes comme les aigles, ils courront et ne se fatigueront pas, ils avanceront et ne défailliront pas. » (Is., XL, 31.)



CHAPITRE III

TROISIÈME JOUR DE LA NEUVAINE

Le Saint-Esprit
et l'humanité avant Notre-Seigneur.

I

Dieu a voulu mettre un grand contraste entre la création de l'homme et celle des anges.

Ceux-ci ont été évoqués tous ensemble à l'existence par un appel magnifique du Créateur. Il lui a plu au contraire de tirer tous les hommes d'un seul, voulant mettre ainsi en relief le double mystère de l'unité et de la fécondité.

Étrange phénomène que ce premier homme, racine de toute l'humanité ; cet homme, en qui tous les hommes se trouvaient par avance comme dans le principe de leur nature, dont la volonté

contenait en quelque manière toutes nos volontés (1); cet homme, sur la tête duquel reposait un capital de grâce destiné à enrichir toute sa descendance; cet homme type, dont la faute a passé en nous tous, qui sommes les exemplaires tirés sur lui et d'après lui!

En lui, comme dans les anges, Dieu au commencement avait créé la nature et versé la grâce. Il était dans un état de parfaite rectitude. Il ne devait pas mourir. Le Saint-Esprit, qui habitait en cette âme droite et en ce corps immaculé, l'eût fait passer à un moment donné du paradis terrestre au paradis céleste.

Adam, le premier homme, pécha, se soustrayant à la direction du Saint-Esprit, pour se mettre sous l'empire de l'esprit du mal qui devint son tyran.

Son péché fut une imitation du péché des anges. Le chef maudit des

(1) Prima. Sec., q. LXXXI, art. 1.

mauvais anges s'était écrié : *Je serai semblable au Très-Haut.* Le démon dit à Ève : *Vous serez comme des dieux* (Gen., III, 5). Toujours la ressemblance divine que la créature prétend usurper par violence et emporter comme d'assaut; toujours le mépris de la grâce, et le rejet outrageux du Saint-Esprit; toujours le délaissement du surnaturel pour le naturel!

Ce péché ne fut pas irrémissible dans l'homme, parce qu'il le commit par séduction plutôt que par une malice obstinée.

Néanmoins c'en était fait, l'esprit du bien sembla se retirer, et l'esprit du mal plana sur l'humanité, il étendit sur elle ses ailes sombres comme un vautour sur sa proie. Suivant l'énergique expression de saint Augustin, l'homme pécheur fut donné au diable en pâture (1).

(1) *De Agone christiano,* liber unus, II.

Le petit enfant qui vient au monde n'échappe pas à sa puissance, car il y vient souillé d'un péché héréditaire. Le diable se loge en ce petit corps, et il faut l'en chasser à coups d'exorcismes; il règne en cette âme par le péché et la concupiscence, et il faut une nouvelle naissance pour l'en faire sortir.

Tombée sous l'empire d'un tel maître, l'histoire de l'humanité fut lugubre.

Au commencement, le crépuscule, qui allait s'éteignant tous les jours, de la révélation primitive faite à Adam, maintint dans le monde assez de lumière pour y conserver la connaissance de Dieu créateur; mais le démon fit tomber d'abord les fils de Caïn, puis les fils de Seth eux-mêmes, dans tous les dérèglements de la chair. L'humanité était jeune, la nature exubérante, la vie longue; les attraits inférieurs emportèrent violemment le cœur mal assuré de l'homme déchu.

Dieu, voyant que la pensée de l'homme était tournée au mal en tout temps, que toute chair avait corrompu sa voie (Gen., VI, 5-12), déchaîna le cataclysme du déluge : formidable événement, sur lequel glosent les savants comme s'il ne renfermait pas un élément surnaturel qui échappe à l'analyse, dont on ne peut saisir exactement les proportions d'après les données physiques, et qui amena l'anéantissement de la race humaine à la réserve de Noé et de ses enfants.

Le premier acte public de l'humanité reconstituée après le déluge fut un acte de sacrilège démence, l'entreprise de la tour de Babel. Ici Dieu abandonna les hommes à l'esprit de confusion et de division.

Les lueurs de vérité baissèrent de plus en plus parmi les descendants de Noë; et le hideux phénomène de l'idolâtrie se produisit dans l'univers.

A ce moment le diable prit ouverte-

ment le sceptre et s'érigea insolemment en dieu. Car l'idolâtrie n'est pas autre chose que le culte public de Satan. *Tous les dieux des nations sont des démons*, dit le Psalmiste (11, 95). Satan eut ses prêtres, ses temples, ses autels, sa liturgie, ses sacrifices parmi lesquels alternaient d'infâmes turpitudes avec l'effusion du sang et même du sang humain. Sous l'éclatante parure des civilisations de Rome et d'Athènes se cachaient toutes les horreurs qu'on retrouve aujourd'hui chez les nations les plus sauvages (1).

Le diable tenait l'homme en esclavage par la crainte; l'homme lui obéissait en tremblant comme l'esclave obéit sous le fouet. Les généraux eux-mêmes consultaient les aruspices, et cherchaient, avant d'engager une ba-

(1) Mgr Gaume entre dans de longs développements sur le culte de Satan dans les nations païennes. Voy., dans le premier volume de son *Traité du Saint-Esprit*, le parallèle si intéressant de la Cité du bien et de la Cité du mal.

taille, à lire dans les entrailles des victimes. Les philosophes, qui étaient arrivés à connaître Dieu, sacrifiaient avec le peuple dans les temples; ils détenaient ainsi, comme saint Paul le leur reproche, la vérité dans l'injustice (Rom., I, 18), et par là méritèrent d'être livrés, eux aussi, aux vices les plus ignominieux.

Ce tableau de l'humanité avant Notre-Seigneur n'est pas exagéré. Satan y régnait officiellement. Tertullien nous le représente, gourmand d'adorations, qui se repaît voluptueusement de la fumée et du sang des sacrifices; saint Augustin nous le fait voir qui s'interpose arrogamment entre l'homme et Dieu, et qui détourne et confisque à son profit les hommages rendus à la divinité (1).

Le Seigneur s'était-il donc retiré de l'homme? L'Esprit-Saint avait-il en-

(1) Tertul., *Ad Scapulam*. — Aug., *De Trinit.*, lib. IV, 14, 15.

tièrement abandonné le monde à l'esprit mauvais?

II

Il ne faudrait pas le croire. Dieu ne saurait se désintéresser de son œuvre. Il permet le déchaînement du mal ; mais il l'endigue en des limites que sa sagesse a tracées. Bien plus il ne laisserait jamais le mal se produire, s'il n'était assez puissant et assez bon pour en tirer le bien.

Bien avant Notre-Seigneur, le sage proclamait très haut que, si parfois la nuit supplante la lumière visible, la malice des hommes ne saurait prévaloir contre la sagesse de Dieu (Sap., VII, 20).

Dieu paraissait laisser les peuples aller dans leurs voies (Act., XIV, 15); il entrait dans ses desseins que l'homme fît jusqu'au bout l'expérience de sa faiblesse; au fond il gouvernait l'humanité par sa providence.

Il suffit de lire la Sainte Écriture, et spécialement le Livre de la Sagesse, pour être saisi de la patience et de la douceur des conduites de Dieu même sur les peuples les plus corrompus. Ainsi il tarde à frapper les Chananéens, jusqu'à ce qu'ils aient rempli la mesure de leurs crimes; il les châtie à demi, par manière d'avertissement, avant que d'appesantir sur eux la lourdeur de son bras (Sap., XII, 2-10). Faut-il rappeler la pénitence prêchée aux Ninivites par Jonas dans des conditions si touchantes? Faut-il évoquer ces deux figures grandioses de la gentilité, Melchisédech, le type mystérieux du sacerdoce de la nouvelle alliance, Job, cette âme prodigieusement éclairée, cette ébauche du Christ souffrant?

Comment ne pas reconnaître, d'après ces faits scripturaires, une action secrète du Saint-Esprit qui se fait sentir dans les temps les plus reculés et pré-

pare les hommes à la rédemption future?

Cette action se manifeste extérieurement par l'esprit de prophétie. Car, ainsi que le déclare le symbole d'après saint Pierre, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes (I, Pet., 1, 10. — II, Pet., 1, 21).

L'esprit de prophétie fut inoculé au monde aussitôt après la chute. Tout était perdu, mais tout devait être réparé. Une femme a consenti à la suggestion du serpent, une femme écrasera la tête du serpent. Entre elle et lui, entre leurs deux races, l'inimitié sera continuelle, irrémissible (Gen., 11, 15).

Cette prophétie primordiale se transmet d'âge en âge. Noé, le nouveau père du genre humain, la communique à sa descendance. On en retrouve des fragments plus ou moins défigurés, mais reconnaissables, chez tous les peuples du monde : une vague attente

les tourne vers l'avenir ; un esprit de vaticination les agite; ils ont leurs prophètes, faux prophètes bien souvent, mais chez lesquels de temps à autre court un éclair de vérité, témoin Balaam.

En la personne d'Abraham, le père des croyants, la prophétie devient une promesse : le Messie, l'envoyé de Dieu, naîtra de sa race, en laquelle seront bénies toutes les nations de la terre.

Cette promesse est déposée dans le sein du peuple juif issu d'Abraham; elle le constitue à l'état de prophétie vivante. Toutes choses, nous dit saint Paul, lui arrivaient en figure (I, Cor., x, 11). C'est ainsi que le Nouveau-Testament est caché dans l'Ancien; que la loi de Moïse, quoique adaptée à un peuple charnel, est grosse du Rédempteur à venir.

Or, cet esprit prophétique, inoculé au monde dès le commencement, cou-

rant dans les veines de l'humanité, formant et animant le peuple juif, est une émanation du Saint-Esprit; c'est une communication partielle de cet Esprit de vérité, en tant que le comportait la condition de ces temps antiques. Grâce à lui les anciens justes, suivant la belle image de saint Paul, contemplaient du fond des âges et saluaient par avance l'accomplissement des promesses et l'avènement du Sauveur (Hebr., xi, 13), pareils à des veilleurs placés sur une montagne qui découvrent un vaste horizon, et que viennent éclairer les premières lueurs du jour.

En même temps qu'il entretenait et alimentait le flambeau prophétique, l'Esprit de Dieu touchait certaines âmes, leur ôtait de la rudesse de ces âges primitifs, et les façonnait d'après un type nouveau. Il leur inspirait une modération, une longanimité, une pureté, une douceur, une patience, une

componction de cœur inouïes dans ces époques de violence et de passions brutales. Ainsi la modération d'Abraham, l'endurance de Jacob, la chasteté de Joseph, la mansuétude de Môïse, la patience de Job, l'humble repentir de David, sont de vrais phénomènes de vertu dus aux secrètes opérations de l'Esprit-Saint. Tous ces grands personnages appartenaient par avance à la loi de grâce ; le divin Esprit, qui les éclairait de ses lumières, leur communiquait quelque chose de sa pureté et de sa douceur infinie.

Mais surtout il alimentait en eux une foi vive, avec une ferme espérance; saint Paul nous les représente, dans une énumération magnifique, accomplissant par la foi tous les prodiges (Hebr., xi). Ils devenaient ainsi les guides providentiels de l'humanité vers ses destinées futures, les vivantes images de celui qui devait racheter le monde par ses humiliations.

Au moment où l'état des Hébreux décline, la prophétie redouble d'intensité. Ce n'est plus un jet isolé, c'est un fleuve coulant à larges flots, que l'œuvre des Isaïe, des Jérémie, des Ézéchiel et des Daniel. Ce n'est plus un météore qui passe ; c'est une aurore boréale éclatant parmi les nuits froides, et plongeant de tous côtés ses projections lumineuses. Il s'agit d'une restauration ; elle aura lieu. Mais celle qui suit la captivité ne saurait remplir le cadre tracé par les grands prophètes. La grande et vraie restauration est celle dont le Christ est l'ouvrier, et qui remplace l'Israël charnel par un Israël spirituel, la synagogue par l'Église, la Terre promise par les biens éternels.

C'est ainsi que le Saint-Esprit, multipliant les effusions prophétiques, préparait la venue prochaine du Sauveur, et ménageait d'avance à la vraie religion une preuve décisive de sa di-

vine origine. Israël, malgré son commencement de dispersion, gardait le dépôt des prophéties; et par lui l'humanité tout entière était tenue en suspens.

Hélas! ces temps anciens avaient pour caractère la crainte et non l'amour. L'humanité sentait impérieusement le besoin de Dieu; et elle avait peur de Dieu, elle craignait qu'il ne parût en vengeur pour consommer sa perte. Elle clamait vers lui : *Montrez-nous votre face et nous serons sauvés* (Ps. LXXIX). Et elle redoutait de le voir; elle tremblait de mourir, s'il venait à se dévoiler.

L'Esprit-Saint n'avait pas encore répandu dans le monde l'esprit d'adoption, qui chasse la crainte et qui produit l'amour. Il y préparait les hommes par une discipline nécessaire, sous le voile des symboles et des figures prophétiques.

III

Transportons-nous en ces temps, que saint Grégoire le Grand appelle les longues nuits de l'infidélité, les longues nuits de l'attente et du désir, où la nation juive brillait comme l'astre lunaire, où les prophètes scintillaient comme les étoiles.

Malgré ces flambeaux, le monde païen était livré, publiquement, officiellement, à l'esprit du mal, qui se faisait dresser des autels et offrir des sacrifices.

L'humanité avait voulu constituer sa béatitude en elle-même. Et Dieu lui avait dit : Essaie, fais l'expérience de ce que tu peux par toi-même.

L'expérience se fit, et fut lamentable. L'humanité consuma peu à peu les biens naturels qui lui restaient de sa faillite surnaturelle; elle tomba progressivement dans la plus affreuse

indigence, indigence de vérité, indigence d'amour, indigence de vertu. Elle qui se flattait d'être libre vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de la justice, elle qui ne voulait pas reconnaître qu'elle était devenue l'esclave de Satan, fut assujettie à toutes les servitudes les plus dégradantes dans l'ordre social et domestique. La femme en particulier, par laquelle le péché s'était introduit dans le monde, perdit sa dignité d'épouse et de mère, et ne fut plus considérée par l'homme que comme un être inférieur qui ne peut faire valoir aucun droit et qui ne mérite aucun respect. Quant à l'enfant, il ne comptait pas, le père avait sur lui un droit absolu de vie et de mort.

Est-il possible que des chrétiens fassent un retour sur l'état épouvantable du monde païen, sans rendre à Dieu de profondes actions de grâces pour l'inestimable bienfait de la Rédemption? Ah! qu'ils comprennent

donc que tout a été renouvelé par Jésus-Christ, qu'ils doivent tout à sa grâce, à l'Esprit de vérité qui a dissipé l'ombre de mort du paganisme ! Mais s'ils renient Jésus-Christ, s'ils blasphèment l'Esprit-Saint, ils retomberont fatalement dans tous les esclavages que nous avons décrits, aggravés par une hypocrisie plus raffinée.

Mère prudente et attentive, l'Église nous rappelle chaque année à ces sentiments de reconnaissance durant le saint temps de l'Avent. Elle nous fait revivre les temps antérieurs à la venue sur la terre du *Désiré des nations* ; elle nous replace dans l'état d'âme des patriarches et des prophètes ; elle met sur nos lèvres leurs cris suppliants, leurs aspirations brûlantes.

Rompez cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Écartez les voiles du monde,
Et montrez-vous, Dieu juste et bon (1).

(1) C'est ainsi qu'Alfred de Musset traduit Isaïe.

Ah! qu'il est salutaire à nos âmes de reprendre en elles ces saints désirs, afin d'étendre leur capacité pour contenir les divines réalités de l'Incarnation et de la Rédemption. Ici-bas le désir doit coexister avec la possession; car celle-ci n'est pas encore la plénitude. L'âme chrétienne doit être une âme de désirs, de désirs immenses, pour elle-même, pour l'Église, pour l'extension du règne de Dieu dans l'univers.

Mais qui donc excitera ces désirs, si ce n'est vous, ô Esprit-Saint, qui avez embrasé d'un feu inextinguible les âmes prophétiques des saints de l'ancienne loi; vous qui proférez en nous des gémissements inénarrables (Rom. VIII, 26), en lesquels sont formulées des demandes incessantes; vous qui excitez la soif et qui donnez l'eau vive; vous qui êtes cette eau vive elle-même jaillissant jusqu'à la vie éternelle (Joan. IV, 14; VII, 38)?

Venez, oh ! venez. Car sans vous la terre se dessèche, et devient si aride qu'elle repousse la pluie du ciel. Venez, ô divine rosée, venez, pluie fécondante : désaltérez la terre qui par vous se couvrira de fleurs célestes et de fruits saints.

CHAPITRE IV

QUATRIÈME JOUR DE LA NEUVAINE

Le Saint-Esprit et la très sainte Vierge.

I

Combien n'est-il pas doux et savoureux de considérer cette création, ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, la très sainte Vierge Marie, mère de Jésus, Sauveur des hommes !

La sainte Vierge, la femme élue et bénie entre toutes, est la figure qui se détache de la grande prophétie primordiale. Elle occupe et attire, avant tout autre être, l'attention amoureuse du Saint-Esprit. Elle est vraiment, dans la pensée divine, la première-née avant toute créature, le commencement des voies de Dieu ; car l'ordre de la grâce prime, dans l'intention du

Créateur, l'ordre de la nature; et c'est elle l'initiatrice du salut, c'est elle la mère du Sauveur.

De même que vers elle se dirige et s'arrête tout d'abord l'attention du Saint-Esprit, vers elle, dit saint Bernard, se porte tout l'effort des siècles antérieurs. Elle est le grand bien qu'ils méditent de produire, elle est le centre où tout converge, elle est la cause des choses, elle est la clef des œuvres de Dieu (1).

La prophétie primordiale, qui nous présente la femme écrasant la tête du serpent, entr'ouvre peu à peu ses arcanes, et nous dévoile les caractères de cette créature mystérieuse. Elle est la Vierge qui conçoit et met au monde un fils (Is. VII, 14). Vierge par excellence, elle est mère en même temps par un sublime privilège ; mais le fils qu'enfante cette Vierge ne peut être et n'est que le propre Fils de Dieu.

(1) BERN., In *Festo Pent.*, sermo II, 4.

« La Vierge-mère, dit saint Bernard, ne peut avoir pour fils que le Fils de Dieu; le Fils de Dieu ne peut avoir que la Vierge pour mère (1).»

Non seulement les prophéties l'annoncent, mais des figures vivantes en sont l'ébauche : Sara, Rébecca, Rachel, Noémi, ces mères de l'ancienne loi; Marie, sœur de Moïse, qui guide le chœur des vierges d'Israël; la mère des Machabées, jusqu'à cette Respha qui s'attache opiniâtrément à la croix où ses fils sont morts; et surtout ces femmes qui sont le salut du peuple d'Israël, Debborah la prophétesse, Judith la victorieuse, Esther la libératrice de son peuple. Mais chacune ne présente qu'un côté fragmentaire, un reflet affaibli de la créature qui résume en elle toutes les beautés et toutes les grandeurs.

Que dire des figures de l'Ancien

(1) Bern., In *Festo Assompt.*, sermo IV, 5.

Testament? Elles se rapportent toutes à Marie, c'est elle la divine réalité contenue sous tous ces voiles. Buisson ardent, verge d'Aaron, arche d'alliance, toison de Gédéon, temple de Salomon, Terre promise, tous ces grands symboles, qui marquent de diverses manières la présence de Dieu parmi les hommes, n'ont leur vrai sens qu'en Marie et par Marie.

Le Saint-Esprit, avec une souplesse merveilleuse et un art infini, étant épris de cette Vierge qui devait être son épouse, en mettait l'image partout, en gravait partout le chiffre, et agençait les siècles comme les strophes d'un cantique en son honneur.

II

Cependant les temps sont arrivés, où l'Esprit du Seigneur fera sortir d'un monde vieilli un ordre de choses tout nouveau.

Le premier élément, l'élément générateur de cette nouveauté, c'est la Vierge annoncée et promise. Il faut évidemment qu'elle n'ait rien de l'antique vétusté, que tout entière elle soit nouveauté, intégrité, incorruption.

Le monde est tombé dans l'esclavage de Satan; bien des âmes y échappent par la foi au Rédempteur, par l'action libératrice du Saint-Esprit; mais encore ne sont-elles que des affranchies. Tant qu'elles vivent ici-bas, l'affranchissement n'est jamais absolu, le stigmate de l'esclavage n'est pas entièrement aboli.

La créature, destinée à être l'initiatrice d'un monde nouveau, ne saurait être simplement une affranchie, il faut qu'elle soit une *ingénue* (1). Elle doit être libre dès toujours et à toujours, libre du premier moment de

(1) Les anciens appelaient *ingénus*, par opposition aux *affranchis*, ceux qui étaient de naissance libre.

son existence, libre d'une surnaturelle et absolue liberté. Eh ! quoi, on pourrait reconnaître en elle le stigmate de l'esclavage, non jamais ! Eh ! quoi, il y aurait eu un moment, un seul moment, où le fils de Dieu aurait laissé sa mère, où le Saint-Esprit aurait laissé son épouse, sous l'étreinte du démon, non jamais !

Marie devait être, et elle fut conçue sans péché. Marie sortit de la pensée divine libre comme l'Esprit du Seigneur. Elle apparut au monde comme la pureté sans tache, comme la splendeur de la sainteté de Dieu, comme l'éblouissante clarté du Très-Haut. En elle s'épanouit toute la puissance d'une Rédemption préservatrice et non pas seulement régénératrice. Elle est, elle-même l'a dit, l'Immaculée-Conception, tellement ce privilège lui est propre, tellement il est le caractère de sa personne, l'élément constitutif de son être.

O Marie, ô création du Saint-Esprit ! avec quel amour cet artisan délicat, ce doigt subtil de la droite du Père, a composé votre être, et orné votre âme ! Parler de l'architecte qui se construit une demeure, et qui l'élève sur sept colonnes ; du peintre qui compose, avec un art consommé et des couleurs très fines, un tableau de prix ; du musicien qui tire d'un instrument de choix des notes faisant courir un frisson d'extase : qu'est-ce, sinon balbutier ce que le Saint-Esprit a mis en vous, ce qu'il a fait en vous, ce qu'il a fait pour vous, ce qu'il a fait de vous, ô temple du Très-Haut, ô image des perfections divines, ô mélodie exquise par laquelle Dieu se glorifie lui-même d'une gloire qu'aucune autre créature ne peut lui donner !

Nous ne savons comment parler de vous, ô Marie. Et pourtant il faut que nous en disions un mot qui aide la dévotion de nos frères. Découvrez-

nous quelques traits de votre physionomie céleste, faites-nous entendre quelques harmonies de votre âme toute sainte; et puis inspirez-nous des paroles qui traduisent l'impression de votre ineffable beauté, non pas vue, mais entrevue, mais soupçonnée. Daignez faire que nous puissions vous louer, Vierge sacrée!

En vous le Saint-Esprit a réuni des contrastes, allié des incompatibilités. Vous êtes la femme forte que Salomon a dépeinte. Vous réunissez toutes les délicatesses et toutes les énergies. Vous êtes l'arme d'une trempe très fine qui ne rompt jamais. Vous avez l'éclat de la fleur et la résistance de l'ivoire. Vous êtes ce cœur de mère doux comme le miel et fort comme le diamant. Vous êtes tendre et vous êtes héroïque. Vous vous tiendrez debout au pied de la croix.

Mais voici une merveille plus grande encore. Vous êtes la plus élevée et la

plus humble des créatures. Votre nom même veut dire *exaltation* (1); et en effet vous êtes la cité sainte, dont les fondements ont été posés sur les montagnes; du premier coup, dit saint Grégoire, vous avez dépassé les mérites et les sublimités des esprits angéliques (2). Exaltée au-dessus d'eux dès le premier moment de votre existence, combien surexaltée n'étiez-vous pas à la fin? Et c'est vous, l'exaltée par la main de Dieu, c'est vous qui vous faites la plus petite aux yeux de tous. D'où vous vient cette humilité et une telle humilité, ô bienheureuse, s'écrie saint Bernard? Et quel est ce miracle (3)?

Peut-être n'aviez-vous pas connaissance de vos insignes privilèges! Comment le dire, alors que nous vous

(1) D'après l'hébreu, Marie veut dire *exaltée*, du radical *rôum*.

(2) Greg., *in I Regum*, 1. — Voy. *Officium B. Mariæ in sabbato*.

(3) Bern., *De assumptione Mariæ*, sermo IV.

entendons glorifier le Seigneur de ce qu'il a fait en vous de grandes choses, lui le Tout-Puissant? L'humilité ne résulte pas d'un manque de lumière, mais d'une plénitude de lumière, jointe à la rectitude du cœur. Vous saviez que vous étiez sans péché, vous saviez que vous étiez pleine de grâce; mais loin de vous complaire en vous-même, vous rapportiez toute la gloire à Dieu, et à Dieu seul. Rendre à Dieu toute la gloire de ce qu'il a fait, c'est être humble; et vous l'étiez, ô Marie, comme nulle autre créature ne l'a jamais été à un degré aussi parfait.

Vous restiez humblement dans la dépendance amoureuse du Saint-Esprit votre époux; il vous conduisait suavement, et toutes les puissances de votre âme résonnaient en hymne de louange et d'action de grâces sous les touches de ce maître divin.

C'est lui qui vous inspira la volonté

d'être vierge, chose inouïe dans les siècles antérieurs. Être vierge, c'est être spirituel et angélique jusque dans son corps. Étant ce que Dieu vous avait faite, ô Marie, vous deviez rester vierge. Il est impossible de vous concevoir autrement. La virginité était votre état ; vous en fites le vœu, afin d'en être pénétrée jusqu'au plus intime de votre être, et d'y trouver une consécration définitive au Seigneur.

Et pourtant il était nécessaire, pour le secret des mystères divins, que vous fussiez mariée. Ne craignez rien, ô Marie. Votre présence ne peut amener que de purs et angéliques désirs. Et d'ailleurs le Saint-Esprit vous a préparé un époux, Joseph, digne de vous par sa justice. Aussitôt mis en rapport avec vous, ils sent l'arome de la virginité l'envahir, et il se constitue le gardien virginal de votre virginale intégrité. Heureuse et féconde union de deux virginités, de laquelle doit

sortir, par l'opération du Saint-Esprit, le Sauveur du monde (1).

Car toutes ces préparations du Saint-Esprit ont pour objet de faire de vous la mère de Dieu. Tous les contrastes qu'il se plaît à réunir en vous aboutissent à ce sublime contraste qui résume tout votre être : vierge et mère; et, comme dit saint Augustin, vierge du Christ et mère du Christ (2).

III

Un chrétien ne saurait douter que Marie ait été créée par l'Esprit-Saint en vue de Jésus et pour Jésus.

Quand nous la nommons, d'après

(1) Aug., *De Concordia Matthæi et Lucæ*, sermo LI, 30. — Spiritus Sanctus, in amborum justitia requiescens, ambobus filium dedit. Sed in eo sexu quem parere decebat, operatus est hoc, quod etiam marito nasceretur.

(2) Aug., *De Sancta virginitate*, liber unus, VI.

saint Bernard, le centre du monde, la raison d'être des choses, le grand effort des siècles, nous entendons qu'elle est le dernier terme des préparations terrestres à la venue du Sauveur, et que son apparition est inséparablement conjointe dans les desseins de Dieu à l'apparition de Jésus.

Cette dernière, d'après les prophéties, devait résulter du concours d'un élément terrestre avec un élément céleste. « O cieux, s'écrie Isaïe, versez votre rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur. » (Is., xxv, 8.) Il doit tout ensemble et descendre du ciel et germer de la terre.

L'élément céleste dont nous parlons est le saint-Esprit ; l'élément terrestre, la sainte Vierge : de leur jonction mystérieuse naît le Sauveur promis.

La terre est appelée à le produire, mais une terre vierge, exempte de toute corruption. « Le premier Adam,

dit saint Épiphane, a été formé d'une terre vierge : vierge doit être la terre bénie de laquelle sortira le second Adam (1). »

Saint Bernard commente le rapport qui existe entre le Fils de Dieu fait homme, et la Vierge sa mère, en des termes si précis qu'il est impossible de mieux dire ou même de dire autrement.

« Le Créateur des hommes, pour se faire homme lui-même et naître d'une naissance humaine, dut se choisir ou plutôt se former une mère, telle qu'elle convînt à sa dignité et qu'elle ne pût que lui plaire. Il la voulut vierge, de laquelle immaculée il sortit immaculé lui-même, lui qui devait effacer les taches de tous nos péchés. Il la voulut humble, afin d'en sortir doux et humble, lui qui devait donner à tous le nécessaire et très

(1) Texte souvent cité comme témoignage de l'Immaculée-Conception.

salutaire exemple de ces vertus. Il donna à cette vierge d'enfanter, lui qui auparavant lui avait inspiré le vœu de virginité et conféré le mérite de l'humilité. Afin donc qu'elle fût, devant concevoir et mettre au monde le Saint des saints, sainte de corps, elle fut ornée du don de la virginité; sainte d'esprit, elle reçut le don de l'humilité (1). »

Ces paroles demandent à être méditées; il s'en exhale un parfum très suave. Il est certain que Marie, dans son être de grâce, dépend absolument de Jésus; que Jésus, pour toutes les vertus surnaturelles et infuses qui ornaient sa très sainte âme, n'a aucune dépendance vis-à-vis de Marie. Mais il a voulu tenir d'elle sa nature humaine, et une nature intacte et vierge. Or cette nature comprend son corps et jusqu'à un certain point son âme,

(1) Bern., *Hom. super* missus est, II, *in principio.*

laquelle, tout en ayant été créée de Dieu et sanctifiée par l'union hypostatique, entra en union intime et substantielle avec son corps. Tout comme il en arrive pour les autres hommes, l'âme de Jésus prit de son corps certaines prédispositions et qualités qui constituaient une ressemblance entre lui et sa mère; en sorte que si les traits du visage de Jésus reproduisaient en les virilisant les traits de Marie, sa physionomie d'âme reproduisait en la divinisant la physionomie d'âme de Marie. Autrement, comment dire que Jésus était vraiment la fleur éclose sur cette tige?

En un mot il y a eu un influx de Marie sur l'âme de Jésus : grâce, vertus, dons célestes, descendaient directement d'en haut dans cette âme ; mais ces influences supérieures, émanées du Verbe, s'ajustaient à certaines dispositions physiques et sensitives qui provenaient de Marie; et de ce con-

cours (les dispositions dont nous parlons étant purement passives vis-à-vis de l'action d'en haut) résulta la physionomie de corps et d'âme de Jésus, dans laquelle se retrouvait, comme la mère se retrouve dans le fils, et surtout une mère unique dans un fils unique, la physionomie de Marie.

La conséquence de cette doctrine, que nous croyons très assurée, est que Marie, comme on l'a dit, fut un Jésus commencé, un Jésus moins la divinité. Elle était un Jésus, comme le moule dans lequel on doit couler une statue est déjà cette statue elle-même.

Cette comparaison rend très bien notre pensée, en ce qui concerne l'âme du Sauveur. Unie à un corps issu de Marie, elle en prit comme les contours, et s'harmonisa de goûts et de tendances avec l'auguste Vierge, de manière que, le corps de Jésus portant l'empreinte de Marie, son âme avait, divinisées, la mansuétude et la mo-

destie de cette mère très humble.

Est-ce que cette doctrine ne transpire pas dans les si touchantes adjurations adressées par l'Église à Jésus : ô doux Jésus! ô compatissant Jésus! ô Jésus, fils de Marie!

IV

Marie, femme prophétique ; Marie, conçue sans péché; Marie, toujours Vierge; Marie, Jésus par anticipation ; Marie, Mère du Sauveur, est l'être surnaturel par excellence, l'être céleste qui est placé dès le premier moment, et qui demeure invariablement sous la conduite du Saint-Esprit. Grâce à sa docilité parfaite, il n'y a en elle ni défaillance, ni arrêt possible. Elle a commencé sa carrière merveilleuse, elle ira jusqu'au bout. Elle sera Vierge et Mère, elle sera Mère de Dieu. « Tout ce qui a été prédit par le Seigneur à votre sujet s'accomplira intégralement en vous. » (Luc, 1, 45.)

Marie est l'antipode de Lucifer, l'antagoniste déclarée du vieux serpent. Lui, a laissé le surnaturel pour le naturel. Marie ne sort jamais un seul instant de l'élément surnaturel, qui est son lieu d'origine; elle y grandit, elle s'y développe, elle y atteint une perfection inouïe pour une simple créature. Elle monte par son humilité jusqu'au sommet de la grâce et de la gloire, tandis que Satan est précipité du ciel pour son orgueil.

Nous, chrétiens, nous avons été élevés à la sphère surnaturelle : demeurons-y avec Marie, et ne commettons pas le crime de Satan.

Le dogme de l'Immaculée-Conception, défini de nos jours, a dévoilé à nos regards, dans tout le secret de sa beauté, Marie le chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Quelle lumière il projette sur notre siècle naturaliste !

Cette nature qu'on vante, qu'on exalte, dans laquelle on se complaît

superbement, est une nature tombée, malade, blessée, en qui la raison est vacillante, et le cœur troublé par la concupiscence. L'Immaculée-Conception nous convainc de cette vérité.

Si quelqu'un prétend que la nature n'est pas blessée, l'Église lui répond, dans la *post-communion* de la fête de Marie Immaculée, en demandant à Dieu de réparer en nous, par les divins sacrements, les blessures provenant de la faute originelle de laquelle la sainte Vierge a été préservée par un privilège unique.

En nous indiquant le mal, l'Immaculée-Conception nous présente le remède. En Marie et par Marie, origine d'un ordre nouveau des choses, nous serons renouvelés : Marie, nous servant de médiatrice vis-à-vis de Jésus, rétablira peu à peu en nous l'intégrité première qui est essentiellement l'œuvre de la grâce.

Nous devenons par le baptême la

race de Marie, la race de la colombe, radicalement opposée à la race de Satan, à la race du serpent. Restons avec Marie, pour participer à ses privilèges, à ses victoires.

En elle nous trouvons le Saint-Esprit, rénovateur des âmes.

O divin Esprit, vous vous êtes complu en Marie, elle est vôtre tout entière dès le premier moment de son existence : vous faites paraître éminemment en elle et la puissance de votre amour et la suavité de vos divines opérations.

Ce que vous avez fait en elle, vous demandez à le faire en nous, quoique sur un autre mode et dans des proportions moins amples.

Elle a été préservée du péché, vous nous en retirez.

Elle a été créée dans la grâce, vous nous recréez dans la grâce.

Elle a été préparée par vous pour être la Mère de Jésus ; vous nous donnez d'être ses membres, ses cohéritiers.

Elle a été comme une aurore grandissante, montant toujours de clarté en clarté, de vertu en vertu : puissions-nous, sous votre direction douce et efficace, ne nous arrêter jamais et sans cesse progresser vers Dieu !

Pour Marie, c'était un simple progrès ; pour nous c'est une conversion continuelle, quelque chose doit mourir en nous chaque jour pour que notre être intérieur se renouvelle.

O Saint-Esprit, par Marie, opérez en nous cette conversion vivifiante, cette délivrance progressive du mal qui est le péché et la concupiscence, cette guérison de notre langueur maladive, cette rénovation de notre âme, ce rajeunissement de toutes nos puissances dans le Christ homme parfait.

CHAPITRE V

CINQUIÈME JOUR DE LA NEUVAINE.

Le Saint-Esprit
et l'Homme-Dieu Jésus-Christ.

I

En Marie nous trouvons Jésus. Il est là-haut le Fils Unique qui repose dans le sein du Père. Il est ici-bas le fils unique qui repose entre les bras de sa mère. Le Père céleste commence par le donner à Marie, qui avec lui nous le donne à son tour. Marie est la virginité sans tache qui épanche sur le monde la lumière éternelle.

Marie est une création du Saint-Esprit ; Jésus est une autre création de ce divin Esprit en Marie et par Marie. Il se forme une coopératrice, il se choisit une épouse ; et de cette épouse, il fait

naître ce fruit béni, Jésus. Et néanmoins il n'est pas père vis-à-vis de celui-ci, parce que c'est Marie seule qui communique à Jésus la nature humaine dont il se revêt.

Un homme et une femme nous ont perdus; un homme et une femme nous ont sauvés. Jésus est le nouvel Adam, Marie la nouvelle Ève. La première Ève est sortie d'Adam; la nouvelle Ève a donné naissance au nouvel Adam. Il semble que les rôles soient intervertis; mais il fallait que la réparation répondit à la chute. Ève avait été l'initiatrice de la perte qui fut consommée en Adam; Marie fut l'initiatrice du salut qui fut opéré par Jésus (1).

Admirable conseil de Dieu! Marie

(1) Aug., Sermo *de Concordia Matthei et Lucæ*, 3. Decipiendo homini propinatum est venenum per fœminam; reparando homini propinetur salus per fœminam. Compensat fœmina decepti per se hominis peccatum, generando Christum.

dépendait nécessairement de Jésus pour son être de grâce; Jésus voulut dépendre d'elle pour son être de nature. Ainsi leur union fut plus étroite, et l'entrelacement de leurs vies plus complet.

Et voyez jusqu'où s'étend cette mutuelle dépendance. Marie est la seule créature que Jésus ait possédée, par sa grâce prévenante, dès sa conception; et elle est la seule créature qui ait possédé Jésus dès sa conception. Il fallait une parité entre les deux choses. La maternité divine de Marie réclame son Immaculée-Conception. Si Marie n'avait pas été conçue sans péché, elle aurait plus possédé Jésus qu'elle n'aurait été possédée par lui ; ce qui répugne absolument. Une créature ne peut être en avance sur son Dieu, en l'aimant plus qu'il ne l'aime, en le possédant plus qu'il ne la possède. Tout ce qu'elle peut dire à son Dieu, c'est la parole du Cantique : Mon Bien-aimé est

à moi, et moi je suis à lui (Cant., II, 16). Tout entier à moi, comme moi tout entière à lui ; à moi dès le premier moment, comme moi à lui dès le premier moment. Telle fut Marie vis-à-vis de Jésus, et tel fut Jésus vis-à-vis de Marie. Possession parfaite de part et d'autre, compénétration mutuelle et absolue de deux vies l'une par l'autre.

Ainsi, dans la très sainte et adorable Trinité, le Père possède le Fils, et le Fils possède son Père ; tout ce qui est au Père est au Fils, et tout ce qui est au Fils est au Père (Joan., VII, 10). Il y a corrélation adéquate et absolue.

Le lien d'unité entre le Père et le Fils, c'est, nous l'avons montré, le Saint-Esprit. Le lien d'unité entre Marie et Jésus, c'est également le Saint-Esprit.

Examinons en lui-même le mystère de la divine Incarnation.

II

L'Incarnation de Notre-Seigneur est incontestablement l'œuvre de la Trinité tout entière. Le Père étend sa vertu génératrice sur l'auguste Vierge, et lui donne de devenir la Mère de son propre Fils ; le Fils prend en unité de personne la nature humaine dont Marie fournit les éléments matériels; le Saint-Esprit descend sur elle, et scelle par son opération intime l'union des deux natures divine et humaine. Cette intervention des trois Personnes divines ressort manifestement des termes mêmes du saint Évangile (Luc, 1, 35).

Et toutefois l'œuvre de l'Incarnation est plus spécialement attribuée au Saint-Esprit : « Elle fut trouvée, ayant conçu du Saint-Esprit..., ce qui est né en elle est du Saint-Esprit », dit l'ange à saint Joseph (Mat., 1, 18-20).

D'après cette attribution formelle, l'Église chante et nous fait chanter : Je crois en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.

Est-il difficile de se rendre compte du motif qui fait rapporter au Saint-Esprit l'œuvre de l'Incarnation ? Nous ne le pensons pas.

Rappelons-nous ce qu'est le Saint-Esprit dans la Trinité, lien d'amour, puissance unissante entre le Père et le Fils.

Or l'Incarnation nous présente le rapprochement merveilleux et l'indissoluble union de deux termes infiniment distants l'un de l'autre : la nature divine, et la nature humaine : la première infinie, immense, éternelle ; la seconde essentiellement bornée, assujettie au temps et à l'espace. Seul l'Esprit de Dieu pouvait mettre en un ces deux termes, et les sceller par une soudure infrangible, laquelle n'est autre

que la seconde Personne divine, la Personne du Verbe. Cette soudure est telle, que le corps et l'âme du Verbe incarné pourront être séparés l'un de l'autre ; mais ni ce corps ni cette âme, même momentanément désassociés par la mort, ne pourront être un seul instant désunis de la divinité, arrachés à la personnalité divine qui les revêt et qui les fait siens.

O Saint-Esprit, ô vertu unissante, qui fondez en un tout les êtres composant la création : déjà dans l'homme vous aviez réuni en une même nature l'être spirituel et l'être corporel, vous aviez fait une mixture sublime d'esprit et de boue ; vous l'aviez constitué la synthèse des choses, l'anneau qui rattache l'un à l'autre les deux mondes, visible et invisible, le point où se rencontre la double création supérieure et inférieure. Et voici que maintenant, cette nature humaine si complexe, vous l'unissez à la nature divine dans

la personnalité du Fils de Dieu. Le Verbe qui s'est approprié notre nature, prend place par là même au centre des choses, Lui par qui toutes choses ont été faites ; et de ce centre mystérieux, où il réside comme en son lieu propre, il rayonne puissamment sur tous les êtres, sur les spirituels et sur les corporels ; et toute la création gravite autour de Lui, premier-né de toute créature, ayant en tout la primauté (Col., 1, 15-18).

Telle est votre œuvre par excellence, ô Esprit-Saint, œuvre sublime que l'esprit de l'homme est impuissant à embrasser.

Cette œuvre est bien vôtre, car elle est essentiellement une œuvre d'amour et de grâce, comme le démontre lumineusement Léon XIII.

« Cette œuvre de l'Incarnation, dit le Saint-Père, est attribuée à bon droit à celui qui est l'amour du Père et du Fils. En effet « ce grand mys-

tère de tendresse » (I Tim., III, 16) provient de la grande dilection de Dieu pour les hommes, comme nous en avertit saint Jean : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils Unique.* Ajoutons que par là la nature humaine a été élevée au point d'être unie personnellement au Verbe : dignité qui ne lui était aucunement accordée à cause de ses mérites, mais uniquement par un effet de la grâce, et comme par un bienfait spontané du Saint-Esprit. Saint Augustin commente ainsi ce mystère : la manière dont le Christ s'est incarné par la vertu de l'Esprit-Saint nous donne à entendre ce qu'est la grâce de Dieu, en ce que la nature humaine, sans aucun mérite de sa part, dès l'instant où elle a commencé d'exister, s'est trouvée unie au Verbe de Dieu en une telle unité de personne, que le Fils de Dieu devint le même que le fils de l'homme, et le fils de l'homme

le même que le Fils de Dieu (1). »

Que ces considérations sont belles et touchantes ! L'Incarnation, une œuvre d'amour ! La Bonté, nous dit saint Denys, est diffusive d'elle-même : tout ce qui est bon rayonne, tend à se répandre. Dieu bonté infinie, Dieu qui aime ses créatures, se communique à elles. Mais comment ? Qu'il les fasse participer à quelqu'une de ses perfections, ce serait déjà beaucoup. Il fait infiniment plus, il se communique lui-même, il unit sa propre nature à une nature créée en la Personne du Verbe. Et à qui donne-t-il ainsi sa nature ? A la race pécheresse d'Adam. Et pourquoi ? Pour la sauver, par l'immolation sanglante du Verbe incarné. Ah ! comme c'est bien vraiment le grand mystère de la tendresse divine ! l'œuvre d'un amour excessif, l'œuvre par excellence du Saint-Esprit !

(1) Encyclique *Divinum illud munus*. — Aug., *Ench*, xl.

Cet amour est essentiellement gratuit et prévenant. Dans la divine Incarnation on voit éclater le caractère propre de la grâce qui est de ne pouvoir tomber sous le mérite. La nature humaine du Sauveur n'a pu en aucune façon mériter son union avec le Verbe, puisqu'elle s'est trouvée unie à lui dès le premier moment de son existence ; de même une créature, quelle qu'elle soit, ne peut mériter la première grâce ; à plus forte raison une créature souillée par le péché ! Cette incapacité d'entrer par ses forces naturelles dans l'ordre de la grâce est radicale : pénétrer dans ce domaine, ce serait en quelque sorte forcer le concert de la Trinité trois fois sainte ; or Dieu, dit l'Apôtre, habite une lumière inaccessible.

Combien cette vérité capitale n'a-t-elle pas besoin d'être rappelée ! Il semblerait, d'après certaines théories, qu'il n'y a qu'à se baisser pour ra-

masser la grâce. Et en réalité c'est un bien tellement haut et transcendant, qu'elle est une dépendance, une imitation, et comme un prolongement en nous de l'Incarnation du Verbe. Puissions-nous l'apprécier à sa valeur, et nous humilier jusque dans notre néant pour la recevoir et la garder !

III

L'action de l'Esprit-Saint ne s'est pas bornée à opérer l'Incarnation du Verbe. « Par sa vertu, nous dit le Saint-Père, a été consommée la sanctification de l'âme du Christ ; ce que les livres saints appellent *onction* (Act., x, 38). Il suit de là, dit saint Basile, que le Christ n'agissait jamais que sous l'influence du Saint-Esprit. Et principalement, quand il s'est offert à Dieu en sacrifice, il s'est offert, victime immaculée, par l'Esprit-Saint (1). » (Heb., IX, 14.)

(1) Encyclique *Divinum illud munus.*

Auteur de la sainte Incarnation, le Saint-Esprit s'établit comme en son lieu propre dans l'Humanité du Verbe; Jésus est par excellence le Christ. « Vous avez été oint, chante le Psalmiste, d'une huile de joie par-dessus tous vos compagnons. » (Ps. 44.) Ces compagnons sont les rois, les pontifes, les prophètes de l'ancienne loi; ce sont des christs, mais leur onction est restreinte, c'est une communication partielle du Saint-Esprit pour un ministère donné. Jésus a reçu le Saint-Esprit en personne, toute la fontaine du Saint-Esprit, comme dit un vieux texte d'après saint Jérôme (1). Il est proprement le Christ. Comment le Saint-Esprit ne serait-il pas tout entier en son Humanité, alors qu'il procède de lui, en tant que Jésus est le Verbe de Dieu ?

Afin de s'épanouir dans l'âme de

(1) HIER., In *Isaiam*, lib. IV.

Jésus, et de la diriger avec une aisance souveraine, le Saint-Esprit y versa toute la grâce qu'une créature est susceptible de recevoir; il y répandit les vertus infuses et le septénaire sacré des dons surnaturels. Il se diversifia lui-même en pénétrant les puissances de cette âme sainte, et devint en elle tour à tour esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété; et comme esprit de crainte il la remplit tout entière, et spécialement les puissances plus voisines de la chair (Is., XI, 2, 3).

Une sublime efflorescence de charité couronnait cet ensemble royal de dons magnifiques; elle faisait la dominante d'un concert tout divin, dont l'humilité était la note fondamentale.

La foi et l'espérance n'avaient pas lieu d'exister en Jésus. Il était à la fois voyageur et compréhenseur. Par la partie inférieure de son être, il cheminait dans les voies terrestres; par

la partie supérieure, il se trouvait au terme. Il était susceptible de pâtir en ses facultés sensitives, et cette souffrance pouvait pénétrer jusqu'à l'essence de son âme liée à un corps passible; et cependant, par la cime de son intelligence, il voyait Dieu, il jouissait de la claire vision de l'essence divine, il nageait dans la béatitude et dans la gloire.

Merveilleuse union des incompatibles, en laquelle une fois de plus nous reconnaissons le Saint-Esprit qui se joue dans les contrastes et qui se plaît à allier les extrêmes !

Quel spectacle que celui de ce divin Esprit animant, gouvernant et dirigeant en tout l'Humanité du Christ ! Il n'est pas un battement du cœur de Jésus, pas un mouvement de Jésus, pas une parole de Jésus, qui ne provienne de ses inspirations, qui ne procède de ses impulsions, qui n'émane de ses influences.

Au rebours de Lucifer, à l'opposé du premier Adam, Notre-Seigneur met toute son étude, toute son application, toute sa gloire à dépendre absolument du Saint-Esprit. Le Christ, dit saint Paul, ne s'est jamais recherché lui-même (Rom., xv, 3). Il n'a jamais donné carrière à un mouvement de la nature. Il a obéi, il s'est humilié, il a été d'une docilité sans exemple au souffle du Saint-Esprit.

A son entrée dans le monde, il s'offre à Dieu pour accomplir ses volontés par le Saint-Esprit; dans la crèche, il se livre pour souffrir à cet Esprit d'amour: à Nazareth, il se cache à son ombre dans un travail obscur qui est une lente immolation. S'il se produit dans la vie publique, c'est le Saint-Esprit qui le tire de son obscurité volontaire et qui le manifeste. Descendant sur lui en forme de colombe, il fait ressortir la mansuétude comme étant son propre caractère.

Il le conduit ensuite au désert ; il l'envoie annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; c'est là sa mission propre, celle que le Saint-Esprit, le père des pauvres, lui confie. Il le dirige vers les brebis d'Israël ; il le détourne momentanément de la Gentilité. Il le mène et le gouverne comme celui qui n'a pas de volonté propre et qui vient uniquement ici-bas pour accomplir les volontés de son Père céleste. Jésus est tellement dépendant, qu'il reçoit ses élus de la main de son Père, et qu'il n'entend pas intervenir dans la distribution des places de son royaume (1).

Enfin le Saint-Esprit, après l'avoir momentanément glorifié sur le Thabor en présence de trois témoins, le conduit au temps marqué à la consommation de son sacrifice ; il affermit son courage pour marcher vers Jérusalem ;

(1) Il nous serait facile de justifier chacune de ces propositions par un texte du saint Évangile.

il mène cet agneau de Dieu, qui doit être sans défense et sans voix, à travers les effroyables étapes de sa passion douloureuse, jusque sur l'autel du Calvaire.

En cette tragédie horrible, il veille, lui l'inspirateur des prophètes, à ce que les prophéties soient accomplies jusqu'au dernier trait. Il fait pousser à Jésus le *consummatum est.*

Nous lisons à plusieurs reprises, dans l'Ancien Testament, que le feu du ciel descend sur l'autel pour consommer le sacrifice en consumant la victime. Jésus est sur le bois de la croix; la victime est clouée et dressée vers le ciel : le Saint-Esprit, feu divin, l'enveloppe de ses ardeurs, et hâte sa consomption qui se fait dans un acte suprême d'amour et d'abandon.

En cette victime il avait uni la plus haute intensité de la douleur avec la joie béatifique ; il avait rendu possible, dans l'Humanité du Fils de Dieu insé-

parablement conjointe à sa Divinité, le mystère d'un délaissement si accablant, si déchirant, qu'il passe toute conception humaine.

Il avait voulu que le caractère du pécheur fut imprimé sur le Fils de Dieu par la circoncision; il fit pénétrer en lui la responsabilité de nos crimes jusqu'à une insondable profondeur. En un mot, il posa les termes du mystère de la Rédemption : Un Dieu qui prend la place des pécheurs, un Dieu qui satisfait à un Dieu, un Dieu dont la sainteté substantielle consume et anéantit l'accumulation des péchés du monde; un Dieu qui meurt, pour rendre la vie aux pécheurs par sa mort et préparer leur résurrection.

Le péché, trouvant Jésus responsable pour nous, avait pu détruire partiellement en lui l'œuvre du Saint-Esprit, par la rupture du lien unissant son corps à son âme. Mais ce

divin Esprit, qui ne saurait être vaincu par le mal, reconstitue son œuvre au grand jour de la résurrection, et cette fois il lui imprime le caractère définitif de la gloire et de l'immortalité.

IV

O Jésus, à la lumière de ces grandes vérités, nous comprenons la parole de votre apôtre : Lui qui avait la nature divine, et pouvait sans usurpation se dire l'égal de Dieu, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (Philip., II, 6, 8).

Vous n'êtes venu ici-bas que pour vous humilier et obéir, et réparer ainsi le triste rébellion d'Adam, fruit de l'orgueil.

Aussi n'avez-vous eu d'autre occupation que de vous soumettre en tout et pour tout aux ordres de votre Père, et à la direction du Saint-Esprit. Cette

soumission amoureuse de tous les instants a été l'emploi de votre liberté.

Car vous étiez libre en cet assujettissement volontaire. « Il s'est offert parce qu'il l'a voulu. » (Is., LIII.) Rien de forcé en vous, rien de contraint, rien qui sente la nécessité, parce que tout était charité, et par conséquent liberté. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (II Cor., III, 17.)

O merveille! Emmailloté dans la crèche, vous étiez libre; obéissant à Marie et à Joseph, vous étiez libre; livré aux juifs par votre Père, vous étiez libre. Que disons-nous? Cloué sur la croix, poussé à bout par l'excès de vos douleurs et l'amertume inouïe de votre déréliction, vous étiez libre; vous conserviez la puissance de déposer votre âme et de la reprendre (Joan, x, 18). Le grand cri que vous avez poussé en expirant témoigne de votre liberté jusque dans la mort.

Vous étiez libre, ô Jésus, quoique soustrait à la possibilité du mal, quoique dans l'impuissance morale d'agir en dehors de la volonté de votre Père qui vous était clairement connue, quoiqu'ayant le Verbe divin comme suppôt des opérations de votre nature humaine.

Faites-nous comprendre en quoi consiste cette liberté dont l'homme est si jaloux. La puissance du mal n'y entre pour rien; ce n'est pas une condition, mais une imperfection de la liberté. La loi morale, bien loin de la gêner, l'éclaire et la soutient. L'impulsion de la grâce, bien loin de la diminuer, la fortifie et la perfectionne. Quant à la nécessité physique, elle met en relief la sainte liberté de l'âme qui surmonte les douleurs les plus atroces.

La vraie liberté, c'est d'être affranchi du péché qui rend esclave quiconque le commet, qui tend à nous

priver de la liberté du bien; c'est d'être au-dessus de ces trois choses, par lesquelles le monde tente de nous enchaîner, les erreurs, les viles amours, les craintes dégradantes (1).

Cette liberté, ô Jésus, vous nous l'avez conquise par vos assujettissements volontaires, par votre croix, par votre mort; vous nous l'avez conférée en nous donnant votre Esprit. Esprit de vérité, Esprit de charité, Esprit de force, il nous délivre du mensonge, il nous soustrait aux séductions, il nous fait surmonter les épouvantes.

Ah! gardez-nous intacte cette liberté précieuse; préservez-nous d'affecter cette fausse indépendance qui est dans les âmes la marque de l'esclavage de Satan. Qu'à votre exemple l'emploi de notre liberté soit de nous soumettre à Dieu, de nous plier à la di-

(1) *Errores, amores, terrores*, dit saint Augustin.

rection amoureuse de votre Saint-Esprit.

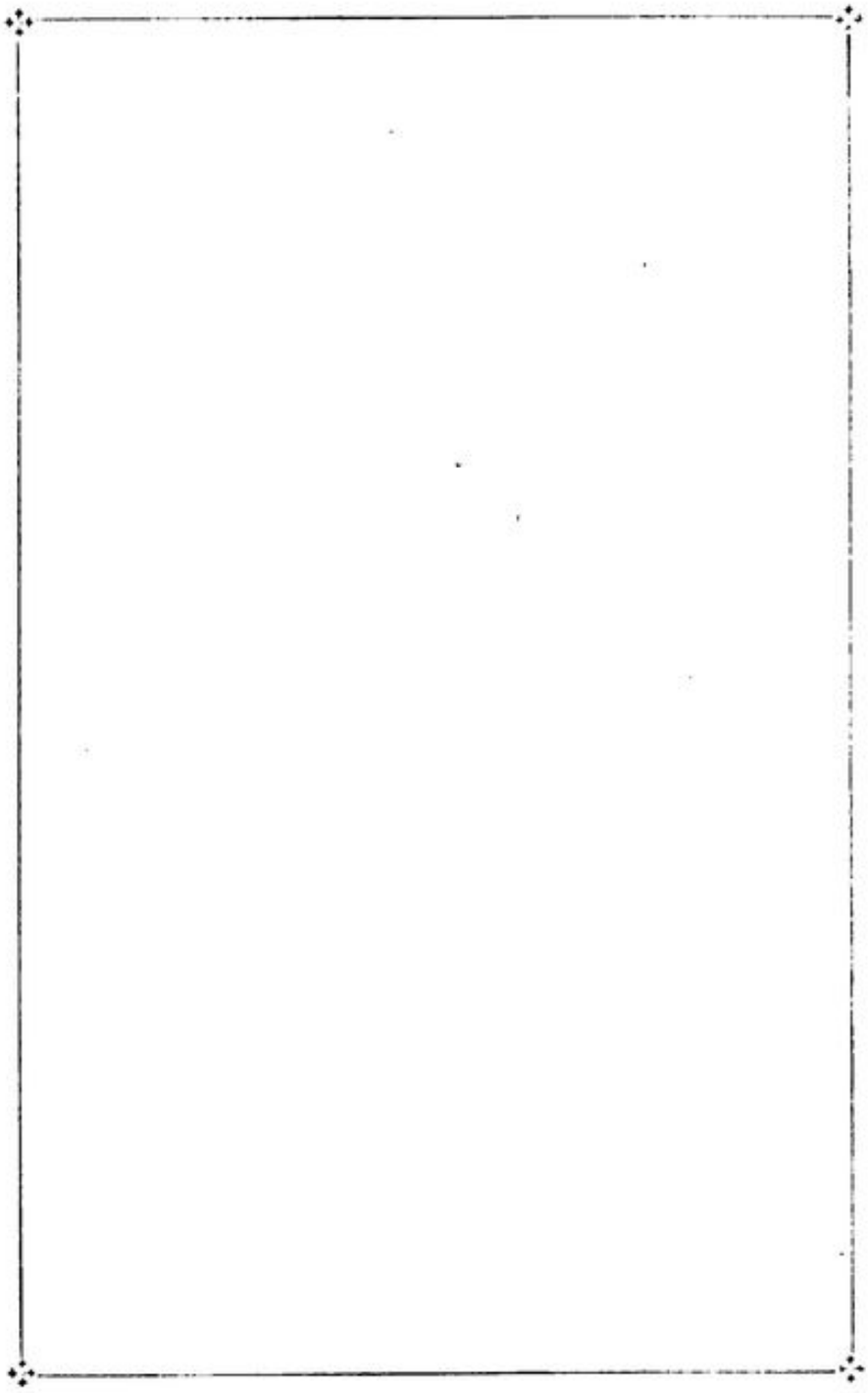
Si vous, ô Jésus, qui étiez la sainteté par essence, avez voulu demeurer dans une dépendance de tous les instants vis-à-vis du Saint-Esprit, qu'en doit-il être de nous, créatures éphémères, pétries de concupiscence, attirées en bas par des instincts violents que l'Apôtre appelle la loi du péché et de la mort? (Rom. VIII, 2).

Que deviendrons-nous si le Saint-Esprit nous abandonne parce que nous l'aurons abandonné? Nous tomberons, comme le plomb tombe dans une eau profonde, dans l'abîme de l'irrémédiable perdition.

Ah! qu'il n'en soit pas ainsi! Pauvres esclaves du péché, étrangers à la vie de Dieu, le Saint-Esprit nous transforme, par les mérites et à la ressemblance de Jésus, en enfants d'adoption. Ne perdons pas ce titre qui est le gage du salut ; et pour le conserver,

soyons fidèles aux suaves impulsions de l'Esprit d'amour.

Jésus est l'unique de son Père, l'unique de sa mère ; et il est en même temps le premier-né parmi beaucoup de frères (Rom., VIII, 29). Ces frères, c'est le Saint-Esprit qui les lui crée, et c'est nous-mêmes. Restons par lui les frères de Jésus.



CHAPITRE VI

SIXIÈME JOUR DE LA NEUVAINE.

Le Saint-Esprit et l'Église.

I

L'Église est la troisième création du Saint-Esprit. Marie est un Jésus commencé ; l'Église est Jésus continué. Elle est le corps dont il est la tête ; elle ne fait qu'un avec lui, comme l'épouse avec l'époux. Et ce qui fait l'unité du corps et de la tête, ce qui fait l'unité de l'Époux et de l'Épouse, c'est incontestablement le Saint-Esprit, puissance unissante et artisan souverain d'unité.

Tant que Jésus vivait sur la terre, le Saint-Esprit était en lui comme en son lieu propre, comme en celui du-

quel la miséricorde ne devait se retirer jamais.

Une fois qu'il est monté au ciel, le Saint-Esprit prend résidence ici-bas dans l'Église, corps de Jésus-Christ, qui devient son temple et le foyer de ses divines opérations; et cette Sion nouvelle ne sera jamais répudiée, elle gardera toujours l'hôte divin qui lui est conjoint par un lien indissoluble.

Notre-Seigneur ne cessait de préparer ses apôtres à ce mystère de l'inhabitation du Saint-Esprit en eux et au milieu d'eux. Sa propre mission terminée, par son ascension triomphante, la troisième Personne de la très sainte Trinité devait être envoyée à son tour. Ainsi le voulait l'économie des mystères divins.

C'était quelque temps avant sa passion, en un jour des grandes solennités juives : Jésus criait à haute voix dans le temple : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui

croit en moi, comme dit l'Écriture, il coulera de son cœur des fleuves d'eau vive. — Or, ajoute saint Jean, Jésus disait ceci de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui. — Et cet Esprit, conclut-il, n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était pas glorifié. » (Joan, VII, 37-40.)

Dans son discours d'adieu après la Cène, Jésus multiplie les promesses les plus précises et les plus formelles de la venue du Saint-Esprit.

« Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il reste avec vous à tout jamais; l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera près de vous et sera en vous. (Joan., XIV, 17.)

« L'Esprit consolateur, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous suggé-

rera tout ce que je vous ai dit. (*Ibid.*, XIV, 26.)

« Lorsque viendra le Consolateur, que je vous enverrai de mon Père, lui l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi... et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. (*Ibid.*, XV, 26-27.)

« Il est expédient que je m'en aille ; si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas; si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde, touchant le péché, et touchant la justice, et touchant le jugement. (*Ibid.*, XVI, 7-8.)

« J'ai encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. Quand viendra cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra, et il vous annoncera les choses futures. — Il me glorifiera, parce qu'il prendra

de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. » (*Ibid.*, XII, 15.)

Après la résurrection, au moment de son ascension, le Sauveur est tout entier à annoncer la descente désormais toute prochaine du Saint-Esprit. Écoutons les Actes des Apôtres.

« Et mangeant avec eux, il leur commanda de ne pas se séparer de Jérusalem, mais d'attendre l'effet de la promesse du Père, que vous avez, dit-il, apprise de ma bouche : à savoir que Jean a baptisé avec l'eau, et vous, vous serez baptisés du Saint-Esprit avant beaucoup de jours... Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui viendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux confins de la terre. » (Act., I, 4, 5, 8.)

Nous avons voulu rapporter en leur intégrité ces divines paroles, qui contiennent la splendide théologie des relations du Saint-Esprit avec l'Église.

Il faudrait un volume de commentaires pour les expliquer, et bien insuffisamment. Nous essaierons, en ces courtes pages, d'en dégager les grandes lignes, et d'en déduire les principales conséquences.

II

« Le Saint-Esprit n'était pas donné, parce que Jésus n'était pas glorifié. — Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas; si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Au jour de sa résurrection, Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres, en soufflant sur eux : *Recevez le Saint-Esprit* (Joan., xx, 22). Mais c'était une communication partielle de cet Esprit divin pour une fin déterminée; c'était la puissance de remettre les péchés par le Saint-Esprit, dont le Sauveur revêtait les siens.

Dans les promesses rappelées plus

haut, il s'agit de bien autre chose : elles emportent une effusion plénière et illimitée, un don total et définitif de cet Esprit; elles marquent un envoi, une mission temporelle de la troisième Personne divine qui désormais fixera sa demeure parmi les apôtres, au sein de l'Église naissante.

Pour cette effusion, pour ce don, pour cette mission, il fallait que Jésus-Christ remontât à la droite de son Père; et que là, agissant non plus comme homme, mais comme Dieu, réuni à son Père en unité de principe, lui de qui le Saint-Esprit procède éternellement ainsi que du Père, il l'envoyât sur la terre, afin de compléter et de perfectionner son œuvre en lui conférant une indéfectible stabilité.

La mission temporelle, ainsi que l'expliquent les théologiens, implique la procession éternelle, mais avec un terme et comme un point d'appui

qu'elle prend dans le temps et dans l'espace.

Procédant de toute éternité du Père et du Fils, le Saint-Esprit devait être envoyé par le Père et le Fils agissant en unité de principe. Cette mission supposait Jésus-Christ remonté à la droite de son Père, et agissant comme Dieu : elle n'emporte d'ailleurs aucune infériorité du côté du Saint-Esprit, mais uniquement la relation d'origine qui lui est propre.

Les grecs, qui ne veulent pas reconnaître que le Saint-Esprit procède du Fils au même titre qu'il procède du Père, en lisant dans l'Évangile qu'il est envoyé par l'un et l'autre, devraient conclure qu'il procède des deux comme d'un commun principe. Car la mission temporelle répond adéquatement à la procession éternelle.

Oh ! qu'il est magnifique et touchant le spectacle de Jésus remonté à la

droite de son Père, et de concert avec lui, envoyant le Saint-Esprit sur sa petite famille, sur les apôtres ses frères, sur le petit troupeau des premiers-nés de son Église !

Il est certaines fonctions sacerdotales qu'on ne remplit qu'entouré de toute la splendeur des vêtements sacrés. Au jour où le grand-prêtre Jésus pénétra dans le sanctuaire de son immortalité bienheureuse, au jour où il prit le vêtement de gloire d'un sacerdoce éternel, où son Père l'eut fait asseoir à sa droite en lui disant : *Je t'ai engendré de mon sein avant l'étoile matinale* (Ps. 109) ; en ce jour, investi d'une plénitude de puissance, il put couvrir ses apôtres de ses mains consacrées, et faire descendre sur leurs fronts cette onction substantielle qui fait les christs de la nouvelle alliance.

Le Saint-Esprit qu'il donne ainsi, il le qualifie d'un double nom très

admirabie : le Consolateur ou Paraclet, l'Esprit de vérité.

Le Consolateur, un autre Consolateur! Le départ de Jésus laissait les apôtres comme orphelins : à ces pauvres, à ces humbles, il envoie un Consolateur ayant pour eux de paternelles tendresses, des suavités inexprimables. Ce divin Esprit remplit leur cœur; il leur rend la présence spirituelle de Jésus, en échange de sa présence corporelle; il les rattache à lui par la foi, les initiant à une vie d'union incomparablement plus haute et plus intime. O Esprit, ô Paraclet, l'âme qui ne vous possède pas est vide et désolée; celle en qui vous habitez est comblée d'allégresse intime et de félicité radieuse.

Vous êtes, ô Consolateur, vous êtes l'Esprit de vérité. « Que désire l'âme plus fortement que la vérité (1) », s'ex-

(1) Quid enim fortius desiderat anima, quam

clame saint Augustin? Ayant la vérité, elle a tout, car Dieu est l'éternelle Vérité; elle est unie par le fond d'elle-même à Jésus, qui est la Vérité.

Cette vérité, vous la donnez non partielle, mais totale, non pour un temps, mais pour toujours. Par vous l'Église, fondée par les apôtres, restera, jusqu'à la fin des siècles, en possession de toute vérité. Et la vérité que vous répandez est savoureuse; elle provient tout à la fois des illuminations de l'intelligence et des intuitions du cœur. On peut connaître sans aimer; pour bien connaître, il faut aimer; pour connaître à fond Dieu et les choses divines, il faut aimer d'un amour de charité. Vous êtes l'amour substantiel, et à cause de cela, ô Esprit-Saint, vous êtes l'Esprit de vérité; car l'amour seul pénètre et dévoile la

veritatem? — Aug., In *Joan.*, Tract. XXVI, post. init.

profondeur des mystères. (I, Cor., II, 10.)

Vous êtes encore, pour nous chrétiens, l'Esprit de vérité, parce que vous nous rendez vrais, c'est-à-dire conformes à notre type et modèle qui est Jésus. Oh! être vrai non seulement en ses paroles qui doivent être *oui* ou *non*, mais dans ses intentions, dans ses actes, en toute sa vie, en tout son être; n'entrer jamais en dissonance avec la vérité de l'Évangile, la reproduire en soi sincèrement et intégralement : quelle perfection! Et c'est vous seul, ô Esprit de vérité, qui la conférez et l'établissez en nous.

Vous n'ajoutez rien substantiellement à la révélation faite par Jésus; vous dites ce que vous entendez, vous prenez ce qui est de Jésus et vous l'annoncez. Jésus n'a rien laissé à dire, sa révélation est complète; mais il s'agit de comprendre ce qu'il a dit, d'en pénétrer les conséquences, celles

qui répugnent le plus au sens humain; il s'agit surtout de réduire en pratique ses enseignements divins. Et c'est là votre double office en nous, ô Esprit de vérité : vous seul pouvez le remplir efficacement. Heureux celui que vous enseignez intérieurement! Plus heureux encore celui à qui vous donnez *de faire la vérité*, toute la vérité, *dans la charité*! (Eph., IV, 15.)

III

Le Saint-Esprit est donc envoyé sur les apôtres; précédé par un vent impétueux qui annonce sa venue, il descend sur leurs têtes en forme de langues de feu, il les enveloppe et les compénètre comme d'un baptême de flammes, il les revêt de la vertu d'en haut, il les purifie et les transforme; et ainsi purifiés et transformés, il les unit ensemble pour faire d'eux tous un seul organisme vivant d'une vie supérieure,

qui est le corps de Jésus-Christ, qui est l'Église, et dont lui-même est l'âme. Voilà le mystère entier, le mystère vrai de la Pentecôte.

Ce serait glisser à côté de ce mystère et ne pas le comprendre, que de se représenter l'Esprit-Saint agissant sur les apôtres individuellement et séparément; il agit sur eux collectivement. Il transforme bien chacun d'eux, mais, nous le répétons, pour faire d'eux tous un même corps, lié en toutes ses parties par une soudure indissoluble, rattaché par une foi indéfectible à la tête divine qui est le Fils de Dieu glorifié, et devenu par là le corps mystique de Jésus.

Il descend précisément pour faire cette unité, et il demeure en cette unité, d'où il rayonne sur le monde, attirant les âmes au mystère de cette unité.

Car le corps qu'il anime, à savoir l'Église, est un organisme essentiellement vivant, dont la vitalité se mani-

feste par les langues de feu, par la parole brûlante, par le prosélytisme ardent. Etant le corps du Verbe, il est lui-même tout verbe. Dès le premier moment, il se fait entendre en toutes les langues du monde, pour montrer authentiquement qu'il est chargé de ramener à l'unité le genre humain dispersé par la confusion des langues. Et il s'acquitte de sa mission avec une énergie incoercible. « La parole de Dieu n'est pas liée », s'écrie le grand Apôtre qu'on avait enchaîné. (II, Tim., II, 9.) Elle se fait jour à travers tous les obstacles, elle se répand comme la lumière jusqu'aux extrémités du monde, elle abat et soumet les intelligences les plus hautaines (II, Cor., x, 51); au règne de Satan elle fait succéder partout le règne de Dieu.

Corps actif, l'Église n'est pas moins un corps résistant. Elle est revêtue de la vertu d'en haut. Elle est intraitable au fer et au feu, impassible à la souf-

france, indestructible par la mort. Le sang, qu'elle ne cesse de verser en abondance, bien loin de l'épuiser, la rajeunit et la féconde. Elle trouve sa joie dans la souffrance, elle triomphe par la mort de ses membres. Elle jette à la face des tyrans et de ses bourreaux le *non possumus* de la liberté chrétienne, devant lequel échoue toute violence, et par lequel toute ruse est déjouée.

Enfin l'Église est un corps visible, en ce qu'elle a des marques extérieures qui la rendent reconnaissable, une hiérarchie qui la constitue à l'état de société complète, des sacrements, signes sensibles qui lui agrègent ostensiblement des prosélytes. C'est la lumière sur le chandelier, la cité bâtie sur la montagne.

Auparavant le Saint-Esprit touchait bien telle ou telle âme, mais individuellement et comme isolément: il n'avait pas un centre d'action extérieur

et visible. Les âmes saintes de la loi antique n'avaient entre elles d'autre lien d'unité que leur foi commune dans le Christ à venir, ce lien était invisible : quant à la synagogue, elle était toute figurative en son économie extérieure, elle n'était pas comme telle la résidence du Saint-Esprit.

L'Église au contraire possède la réalité des choses, le dépôt intégral de la vérité, les sources de la grâce : et cette réalité a pris un corps, cette vérité est définie par une bouche humaine, ces sources de la grâce sont enfermées sous des signes sacrés qui en dispensent visiblement les effusions. Le Saint-Esprit est en elle, comme il était en Jésus conversant parmi les hommes ; il agit visiblement en elle, il opère par elle des miracles de guérison et de résurrection spirituelle, il console les âmes, il les éclaire, il les sanctifie, il les conduit à Dieu.

Étant ainsi animée et conduite par

le Saint-Esprit, l'Église est sainte, d'une sainteté inamissible comme l'hôte divin qui habite en elle. Néanmoins elle offre dans son sein un mélange de bons et de méchants : et ceux-ci paraissent même souvent plus que les premiers, parce qu'ils sont à la surface et que leurs vices sont malheureusement patents, alors que les bons restent à l'intérieur et visent à se cacher eux et leurs œuvres. La sainteté de l'Église sera-t-elle compromise et comme étouffée par ce mélange? Aucunement, elle en prend occasion de s'affirmer davantage ; Dieu se plaît à faire éclater devant les hommes les vertus et les bonnes œuvres, par lesquelles les humbles ne cherchent qu'à la glorifier; et puis l'Église se dégage de toute compromission avec le mal, en réprouvant les vices de ceux-là mêmes qu'elle tolère charitablement, en se tourmentant pour les corriger et les convertir, pour les amener, eux

qui restent dans l'unité de son corps, à l'unité de son esprit (1).

Elle n'a pas à craindre que le mal prévale en elle ; car elle a des promesses d'éternelle durée. Les individus peuvent, hélas ! perdre la grâce, se dérober à l'action du Saint-Esprit ; quelques éléments du corps de l'Église peuvent se désagréger et se séparer ; le corps lui-même ne se désagrégera pas, ne se dissoudra pas, ne périra pas ; il subsistera par la fermeté de l'Esprit de Dieu jusqu'à la fin des siècles, toujours vivant quoique toujours mortifié, toujours agissant quoique toujours pâtissant, publiant les paroles et gardant les promesses de la vie éternelle.

IV

O sainte Église catholique, épouse

(1) Voy. la lettre IV de Bossuet à une demoiselle de Metz sur *le Mystère de l'unité de l'Église* et les merveilles qu'il renferme.

de l'Agneau, que tu es belle dans l'économie de tes ministères, dans l'ordre invariable de ta hiérarchie dont la fermeté subsistante s'orne d'une inépuisable variété d'œuvres saintes ; que tu es belle surtout par ton unité mystérieuse, inviolable et sacrée, en laquelle, impénétrable aux regards humains, réside l'Esprit de Dieu, ton âme vivifiante !

O sainte Église de Dieu, mère de nos âmes, que tu es belle dans ta fécondité virginale ! Comme Marie, tu es vierge et épouse, épouse et mère. Tu es la vierge par excellence du Christ, toi dont la foi est incorruptible ; et par ta virginité même tu es son épouse, et tu es notre mère, tu enfantes nos âmes à la vie de la foi, à la vie supérieure de la grâce divine. Marie est la mère du Christ selon la chair ; tu es la mère selon l'esprit des membres du Christ ; en toi Marie déploie sa glorieuse fécondité, par toi et avec toi,

ô sainte Église, elle est notre mère(1).

Ah ! parfois, ô mère, tu es défigurée et noircie par les persécutions des impies, et aussi, hélas ! par les tristes défaillances de tes enfants ; mais alors même tu es belle encore, belle d'une beauté intérieure et inamissible, qui rayonne sur ton visage que les âpres rayons d'un dur soleil ont décoloré(2).

Ah ! nous t'aimons doublement, ô mère de nos âmes : et dans la splendeur secrète dont l'Époux céleste t'a revêtue, et dans les blessures que les impies t'infligent tous les jours. Nous t'aimons dans tes joies et dans tes souffrances ; dans ta force victorieuse et dans ta faiblesse sacrée.

Au milieu des puissances de ce monde armées de fer, et que Daniel

(1) Aug., *De Sancta Virginitate*, lib. I, 2.

(2) Nigra sum, sed formosa... Nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol, filii matris meæ pugnaverunt contra me (*Cant.*, 1, 4, 5).

représentait comme les grands fauves des forêts, tu nous apparais, ô sainte Église, pareille à la vierge chrétienne des premiers âges, Thécle ou Agnès, parmi les lions et les léopards, ou sur les bûchers.

Ta faiblesse sacrée soutient le monde, ô sainte Église, ta pureté sans tache en efface les souillures, la lumière qui rayonne de tes lèvres l'illumine et l'empêche de sombrer dans la nuit.

Ah ! nous t'aimerons plus encore, te connaissant mieux, ô sainte Eglise. Tu as tous les droits sur nos âmes, elles sont à toi ; sur notre sang, il t'appartient. En toi nous rendrons au Christ ton Epoux le témoignage de la pureté, et s'il le faut, par le Saint-Esprit, le témoignage du martyre.

CHAPITRE VII

SEPTIÈME JOUR DE LA NEUVAINE.

Le Saint-Esprit et le Chrétien.

I

L'apôtre saint Paul trace cette synthèse sublime : « Tout est à vous, dit-il aux chrétiens, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » (I Cor., III, 22-23.)

Tout est à vous ; car tout est le domaine de Dieu, et vous êtes les enfants de Dieu. Vous pouvez, comme saint François d'Assise, dans une extase d'amour, proclamer le soleil votre frère et les étoiles vos sœurs. Toute la création vous appartient. Et vous possédez les biens de ce monde à un tout autre titre que les riches, lesquels en sont les détenteurs superficiels et temporaires.

Vous êtes au Christ ; vous êtes le prix de son sang, vous êtes ses membres. Votre gloire est d'être au Christ votre tête, comme la gloire de l'épouse est d'être tout entière à son époux. (I Cor., XI, 3-7.)

Heureuse appartenance ! Dépendance mille fois glorieuse ! Qui aime sait combien il est doux d'appartenir au Christ, d'être du Christ.

Et le Christ est à Dieu. Il est Verbe de Dieu, il est Dieu et égal au Père. Comme homme, en son Humanité sainte, il est par excellence de Dieu et à Dieu. Dépouillée de sa personnalité propre, revêtue d'une personnalité divine, cette Humanité appartient essentiellement à Dieu, dont elle est l'instrument de choix et comme l'extension au sein des choses créées.

Par elle, par le Christ à qui nous sommes incorporés, nous sommes, nous chrétiens, rapportés et réunis à Dieu ; et en nous toutes choses sont

ramenées à leur premier principe et à leur dernière fin.

Comme chrétiens, nous sommes du Christ et au Christ. C'est l'ordre nécessaire. Le plus ne peut dépendre du moins; l'être infiniment supérieur ne peut être subordonné et rapporté à l'être inférieur. Et toutefois il est vrai de dire que le Christ est à nous et pour nous. Si vous en doutez, prêtez l'oreille à la grande voix de l'Église, écoutez le tonnerre et la mélodie du symbole: *Pour nous, hommes, et pour notre salut, il est descendu du ciel et il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit de la Vierge Marie.*

O merveille, ô stupeur! notre salut est la raison d'être de sa descente, de son Incarnation. C'est pour nous hommes, *propter nos homines*, qu'il s'est anéanti de la sorte. Le salut des âmes, la formation du chrétien, a déterminé le Saint-Esprit à faire son grand œuvre qui est la création de l'Homme-Dieu.

Pour nous l'Homme-Dieu ; pour nous la Vierge Marie ; pour nous, l'Église; pour nous, le Saint-Esprit ! Que dire en présence d'un tel spectacle, sinon répéter les paroles de Notre-Seigneur : *Dieu a tant aimé le monde!*

Reconnais, ô chrétien, ta dignité(1), s'exclame saint Léon ; apprends ce que tu vaux par ce que tu as coûté! Le Christ s'est immolé pour toi; et des mérites de son sang le Saint-Esprit s'applique à te former.

Ce n'est pas exagérer que de dire qu'il y a une application du Saint-Esprit à former le chrétien, et chaque chrétien; une application plus grande et plus soutenue que celle qu'il a mise à former le monde visible tout entier ! Qu'il nous donne de le suivre, lui l'artisan d'une puissance et d'une délicatesse infinies, lui le doigt de la droite

(1) Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam. — Leo, Serm. I. *De Nat. Dom.*

du Père, dans l'œuvre de cette quatrième création, le chrétien, membre du Christ, enfant de l'Église, enfant de Dieu !

II

Le Saint-Esprit s'est joué et s'est délecté dans la création et dans la formation de la Sainte Vierge. Là il ne rencontra jamais aucune résistance ; les éléments se fondaient d'eux-mêmes sous le souffle d'en-haut ; Marie se pliait, avec une docilité ravissante, à ses saintes inspirations. Elle était sa colombe, son unique, sa parfaite, sa bien-aimée ; elle n'eut jamais tache ni ride, péché ni imperfection ; la lumière éclatante de son âme ne fut à aucun moment voilée d'aucun nuage, si léger fût-il.

Mais nous, mais le chrétien, ou plutôt l'enfant d'Adam, ah ! ce n'est pas la même chose. Ici l'Esprit-Saint rencontre des résistances ; il doit faire

son œuvre avec des éléments dans lesquels est entré un germe de corruption.

Ce germe de corruption provient du péché d'Adam, et il entre en nous par notre génération de façon qu'il s'identifie avec notre nature.

Dès lors, il ne suffit pas de dire que cette nature est malade et a besoin d'être guérie, qu'elle est infirme et a besoin d'être restaurée. Guérison et restauration supposent un fond sain qui est accidentellement vicié, et qui a de quoi réagir contre l'influence délétère dont il est momentanément imprégné. Il faut aller plus loin, et proclamer que la nature a besoin de renaître, puisqu'elle est contaminée en sa naissance même.

Et c'est là en effet la formule qu'emploie Notre-Seigneur dans son dialogue avec Nicodème.

« En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un n'est pas né une seconde

fois, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.

« Nicodème répondit : Et comment l'homme peut-il renaître, alors qu'il est vieux ? Peut-il entrer de nouveau dans le sein de sa mère et renaître ?

« Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.

« Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. » (Joan., III, 3-7.)

La parole est formelle, il faut renaître, c'est la condition indispensable pour entrer dans le royaume des cieux. Notre-Seigneur appuie là-dessus à deux reprises avec une sorte de serment : en vérité, en vérité, je te le dis, il faut renaître de l'eau et de l'Esprit-Saint.

Ce qui est né de la chair est chair, ajoute le divin Maître. En raison de sa première naissance que la concupiscence a infectée, l'homme est chair, et

chair il restera; il est conduit par des instincts bas et grossiers qui ne s'élèvent pas au-dessus du sensible.

Pour devenir esprit, il lui faut une seconde naissance dont le principe soit l'Esprit même de Dieu. Et, comme l'homme est composé de corps et d'âme, l'Esprit de Dieu se servira, pour le régénérer, d'un élément matériel, l'eau, créature vierge et innocente (1).

Et ici se déroule un parallélisme saisissant et ravissant. Le Saint-Esprit s'est servi de la très pure Vierge comme d'un élément choisi pour former Jésus-Christ; il se sert d'une eau qu'il a purifiée et sanctifiée pour donner naissance au chrétien. « Ce qu'a été pour Jésus-Christ le sein de la Vierge, dit saint Léon, la fontaine baptismale l'est au chrétien (2). »

(1) Sit haec sancta et innocens creatura... (Bénédiction des Fonts.)

(2) Originem quam sumpsit in utero Vir-

Seulement, il y a une différence. Jésus est né, il a été conçu dans une très excellente sainteté ; le chrétien ne fait que renaître dans la grâce. L'être nouveau, l'être spirituel, l'être céleste produit par le Saint-Esprit en nous, ne fait pas disparaître l'être ancien, l'être charnel, l'être terrestre, issu d'Adam : il est simplement enté dessus.

Cet être nouveau, cet être de lumière et de grâce, réside dans la partie supérieure de l'âme ; il compénètre l'âme par les vertus théologales, éclairant son intelligence par la foi, lui rendant le goût du vrai bien par l'espérance, lui restituant le pouvoir complet du bien par la charité. Et de cette cime de l'âme, il rayonne sur la partie inférieure ; mais là il trouve une résistance. L'être ancien, issu

ginis, posuit in fonte baptismatis ; dedit aquæ, quod dedit matri. — Leo, serm. XXV, in *Nat. Dom.*, v.

d'Adam, s'y est comme cantonné ; le péché, c'est-à-dire la concupiscence, dit saint Paul, habite en moi ; la loi du péché est dans mes membres. (Rom., VII. 14-25.)

Et une lutte intestine commence qui durera toute la vie, lutte de l'esprit contre la chair, lutte de la chair contre l'esprit, l'un et l'autre ayant des tendances opposées qui les mettent en conflit. (Gal., v. 17.)

L'esprit sera sûrement victorieux de la chair, mais à la condition qu'il reste en communion intime avec l'Esprit de Dieu duquel il est né, et qu'il se soumette à sa direction. Et cette victoire ne sera définitive qu'à la mort. Jusque-là le travail de la vie chrétienne, son effort laborieux, est d'étendre progressivement le règne de l'esprit, au détriment de la tyrannie de la chair, laquelle doit être crucifiée et mortifiée pour que l'esprit vive et triomphe. (Gal., v, 24.)

Peu à peu l'Esprit de Dieu, par sa vertu unissante, tempère et efface la dualité qui est dans l'homme ; il amène la soumission des appétits à la raison qui elle-même se soumet à Dieu ; par suite, autant qu'il est possible ici-bas, il établit la concorde entre la partie supérieure et la partie inférieure de l'âme : entre l'homme nouveau et le vieil homme, ou plutôt entre l'homme intérieur et l'homme extérieur.

Celui-ci se dissout et meurt de jour en jour, tandis que l'homme intérieur se renouvelle et va de clarté en clarté. (II Cor., III, 18.) D'un côté, nous allons à la tombe ; de l'autre, nous sentons poindre et éclore en nous l'éternelle jeunesse qui provient de l'Esprit.

Nos prières doivent tendre toutes à ce que la victoire de l'esprit s'accentue chaque jour en nous et en tous. La sublime prière du Seigneur n'a pas de sens plus convenable, d'après

saint Augustin (1). Quand nous demandons à Dieu que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel, nous demandons sans doute qu'il en soit de la fidélité des hommes comme de celle des anges; mais, en demandant de devenir semblables aux anges, nous demandons que l'élément terrestre en nous-mêmes se joigne à l'élément céleste dans une commune adoration du nom de Dieu, dans une commune soumission à son empire, dans un accomplissement commun de sa volonté sainte; nous demandons que la chair concorde avec l'esprit et devienne à son tour par lui et avec lui obéissante au Seigneur (2).

(1) Aug., *Sermo Dom. in monte*, lib. II, cap. VI; — *Sermones* LVI, LVII, LVIII, LIX, in *Mat.* VI, *De Orat. Dom. ad competentes.*

(2) Quando ista pugna transierit, et concordia plena carnis et spiritus facta fuerit, fiet voluntas Dei, sicut in cœlo, ita et in terra. — Aug., Serm. LVII, in *Mat.*, VI, *De Orat. Dom.*

Et ici les horizons s'élargissent merveilleusement. Il en est du chrétien comme de l'Église elle-même. Celle-ci est placée au milieu du monde comme un principe de renouvellement et de restauration ; une par le Saint-Esprit, elle cherche à attirer à son unité les idolâtres, les hérétiques, les schismatiques, même les juifs opiniâtres; ce labeur est très ardu, car elle rencontre des résistances difficiles à user et à vaincre. De même le chrétien est renouvelé en partie, à savoir, dans la partie supérieure de son être, où réside le Saint-Esprit principe d'unité: et il travaille à attirer à cette unité la partie inférieure, et pour cela à réduire son opposition tenace ; de ces membres, qui ont servi d'instruments d'iniquité, il veut faire des instruments de justice (Rom., VI, 13); de ce corps où habite le péché, il veut faire un holocauste d'agréable odeur (Rom., XII. 1).

En ce travail et en cette lutte, rien n'est possible que par le Saint-Esprit.

Aussi est-il un sacrement destiné à nous le donner en plénitude. Il commence d'habiter en nous par le baptême, puisque nous y naissons de lui; mais par la confirmation, il s'établit en nous d'une manière plus stable, avec toute l'abondanee de ses dons sacrés.

III

La confirmation est un sacrement trop méconnu.

Dieu a voulu que la vie spirituelle répondit en nous à la vie physique. Après la naissance vient le développement qui amène peu à peu l'être vivant à la pleine proportion de ses formes et à la perfection qui lui convient. Ce développement spirituel, qui fait passer le chrétien de l'état d'enfance à la virilité de l'homme par-

fait, nous est procuré par le sacrement de la confirmation.

C'est le même principe qui nous fait naître et qui nous fait croître spirituellement, à savoir le Saint-Esprit. Mais comme son caractère propre est d'amener à perfection toutes choses, il paraît davantage dans l'accroissement que dans la production de l'être spirituel.

Par le baptême, nous sommes marqués d'un caractère qui emporte avec lui une capacité de dons surnaturels mais restreinte : le Saint-Esprit s'y trouve, mais en germe. Le caractère de la confirmation étend merveilleusement la réceptivité de notre âme ; et alors le Saint-Esprit s'y installe avec le cortège de ses dons, et par une effusion plénière de sa Personne divine. C'est pourquoi on dit qu'alors il est donné, qu'il descend dans l'âme, qu'il y fait sa résidence, qu'il y déploie toute sa vertu sanctifiante.

Oh ! que ce sacrement a des effets

étendus dans une âme bien préparée! C'est pour elle une Pentecôte intime. D'ignorante elle devient clairvoyante; de timide, forte; de languissante, fervente. Elle n'a plus l'hésitation de l'enfance, elle fait paraître en tous ses actes la résolution de l'âge mûr qui a conscience de sa vigueur. Elle est prête à confesser la foi, même par le martyre. Elle participe à la grande vie de l'Église, dont elle devient un membre actif et militant. Elle se sent reliée à Jésus-Christ, à cette mère, aux âmes ses sœurs, par une communion plus profonde. Elle s'écrie : Qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ ? Elle défie avec l'Apôtre la mort et la vie, toutes les puissances de l'air et de la terre, de l'en séparer jamais (Rom., VIII, 35, 39.)

Les résistances de la chair ne sont pas complètement éteintes, mais elles n'effraient pas l'âme qui en a facilement raison. Elle constate, avec de

grandes actions de grâces, que le renouvellement intérieur se fait en elle d'une façon plus rapide et plus décisive.

Déjà par le baptême l'âme reçoit l'esprit d'adoption ; le chrétien est enfant de Dieu par adoption, à la ressemblance de Jésus-Christ qui est fils de Dieu par nature. Par l'effet de la confirmation, ce caractère de l'adoption passe dans l'âme à un état pleinement lumineux, pleinement agissant. « L'Esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Il est dans nos cœurs, poussant en nous ce cri filial : *Abba Pater*. » (Rom., VIII, 15, 16.)

L'enfant, même adoptif, même héritier légitime, a besoin, quand il est jeune, d'être tenu dans la crainte ; et en cela, remarque l'Apôtre, il ne diffère en rien d'un serviteur ; mais quand il a grandi, la crainte n'est plus de mise, l'amour prend le dessus et devient le mobile de ses actes. Ainsi en est-il du

chrétien confirmé ; il doit se conduire uniquement en esprit d'adoption. (Gal., IV, 1-8.)

O Saint-Esprit, faites-nous comprendre ce qu'est cette adoption merveilleuse ! Participer à l'onction de Jésus-Christ, entrer avec lui dans la nuée lumineuse du Thabor, appeler Dieu *notre Père* avec une confiance toute filiale et un entier abandon, devenir participants de la nature divine elle-même par la grâce, avoir droit comme enfants à l'héritage éternel, que de grandeurs ! Et c'est la condition du chrétien.

Avant l'effusion plénière du Saint-Esprit, Dieu comptait sur la terre des serviteurs ; ils n'osaient pas se nommer ses enfants. Même dans l'âme des saints de la loi ancienne, il restait une secrète terreur vis-à-vis de Dieu ; ils n'allaient pas, ils ne pouvaient pas aller à lui avec un esprit d'adoption.

Cet esprit, vous nous l'avez donné

en Jésus-Christ, ô mon Dieu : merci ! merci !

IV

Il nous resterait à considérer le Saint-Esprit dans les autres sacrements, mais ce sujet nous entraînerait trop loin.

Nous l'avons montré à la base de la vie chrétienne, qui est le baptême, au sommet qui est la confirmation. Cela suffit pour donner à comprendre qu'il en embrasse et en pénètre toute l'économie.

Vous êtes dans l'eucharistie, ô divin Esprit, comme l'agent producteur de la transsubstantiation, comme attirant les âmes des communiants à l'unité d'esprit avec Jésus-Christ, comme travaillant à faire de tous les fidèles qui se nourrissent du même pain un seul cœur et une seule âme (1).

(1) Dom., *Resurrectionis*, post-communio.

Vous êtes dans la pénitence, vous que l'Église appelle la rémission des péchés (1). Il vous appartient à vous, de qui le baptême tire son efficacité, d'en restaurer l'œuvre dans les âmes pénitentes; et avec quels suaves ménagements ne le faites-vous pas!

Vous êtes dans l'extrême-onction, ô vous le Consolateur, ô vous le gage du salut, ô vous cette onction, dont l'huile sainte est l'emblème, qui seule peut tempérer les angoisses de l'heure dernière et calmer les affres du jugement de Dieu.

Vous êtes dans l'ordre; vous y communiquez aux hommes le caractère de Jésus prêtre éternel, vous préparez ainsi les instruments de vos opérations divines.

Vous êtes dans le mariage, pour sceller d'un amour surnaturel l'union des époux, et la rendre indissolu-

(1) Feria III, *Pentecostes*, post-communio.

ble en la formant à l'image de l'union de Jésus-Christ et de son Église.

En un mot, c'est vous et vous seul qui répandez la grâce par les canaux des sacrements, qui dispensez les divines *réalités* cachées sous les signes sensibles.

Mais vous n'êtes pas indispensablement attaché à ces signes consacrés. Vous soufflez où il vous plaît. Et nul ne sait d'où l'Esprit vient et où il va. (Joan., III, 8.)

Ah! n'abandonnez pas ceux que vous avez régénérés, ceux que vous avez marqués du signe du salut, à qui vous avez communiqué la plénitude de la vie de la grâce, et l'esprit d'adoption, gage de l'héritage éternel! (II, Cor., I, 22, V, 5. — Eph., I, 14.)



CHAPITRE VIII

HUITIÈME JOUR DE LA NEUVAINE

Les Dons du Saint-Esprit.

I

Le Saint-Esprit prend la direction de l'âme baptisée dont il est l'hôte; hôte très doux qui procure à l'âme une lumière indéfectible, un rafraîchissement très suave, un repos inénarrable; directeur qui se meut dans son centre le plus intime avec une subtilité merveilleuse, qui respecte sa liberté avec une grande révérence, qui en touche les ressorts avec une délicatesse et une efficacité divines (1).

Il se tient à demeure fixe dans cette âme; il y répand la charité, cette reine

(1) Voy. la prose si belle : *Veni Sancte Spiritus...*

des vertus (Rom., v, 5), cette huile sainte qui pénètre et vivifie tout; il y fait éclore et prospérer les vertus théologales de foi et d'espérance, qui préparent à la charité, et que la charité surélève jusqu'à une sorte d'évidence et de possession; il y met partout les vertus infuses, qui se surajoutent aux vertus naturelles, les transformant et les adaptant à l'état surnaturel de l'âme. Ainsi l'âme tout entière est divinisée par une communication ineffable des perfections mêmes de Dieu.

Mais ce n'est pas tout. Même ornées des vertus infuses, les facultés de l'âme ne sont pas encore pleinement disposées à recevoir les touches et motions du Saint-Esprit. Les vertus infuses sont substantiellement les mêmes que les vertus acquises; elles ont pour moteur corrélatif la raison éclairée par la foi, mais enfin la raison. Pour que l'âme reçoive directement les impulsions du Saint-Es-

prit, il est nécessaire que Dieu surajoute à ses puissances des aptitudes spéciales ; car Dieu, qui dispose tout suavement, prépare le mobile avant que de lui communiquer la motion (1).

Ces aptitudes spéciales, qui rendent l'âme impressionnable aux touches du Saint-Esprit, mobile à ses impulsions, docile à ses directions, c'est ce qu'on nomme les sept dons du Saint-Esprit.

Les sept dons ! Le septénaire sacré ! Les sept couleurs en lesquelles se divise cette sainte et béatifique lumière ; les sept notes harmoniques, dans lesquelles se joue le souffle d'en-haut, tirant de la lyre humaine une harmonie céleste à la louange du Christ !

Les sept dons, qui fécondent l'âme en la purifiant, tantôt comme une pluie abondante, et tantôt comme une

(1) *Sum. theol.*, Prima Sec., q. LVIII, art. 2.

fine rosée; qui en guérissent les blessures, qui en font disparaître les maux secrets; qui en assouplissent les ressorts, qui en échauffent les affections, qui en redressent les intentions et les voies; en un mot qui la restaurent et la fortifient, pour qu'elle se porte vers Dieu avec l'agilité des cerfs et la rapidité des aigles!

Ah! que l'âme est indigente, à laquelle manquent les dons célestes! Ah! qu'elle est riche, celle qui en est pourvue et décorée par le Saint-Esprit! Ils lui forment une dot splendide, qui lui permet d'aspirer aux noces du Christ-Époux. Elle n'a rien; mais le Saint-Esprit, ce père des pauvres, l'a dotée divinement; et elle monte vers Jésus-Christ du désert de ce monde, belle comme une fiancée, blanche comme une colombe, légère comme une fumée de myrrhe et d'encens!

II

Il nous sera bon de considérer en particulier chacun des dons célestes, et surtout d'en suivre l'enchaînement harmonieux, de les considérer comme un tout duquel on ne saurait détacher aucune partie sans le détruire absolument.

En Jésus-Christ, les dons du Saint-Esprit sont énumérés en commençant par la sagesse; car ils découlent des cimes du Verbe; et si le don de crainte remplit cette âme trois fois sainte, c'est comme un rejaillissement du don de sagesse dans les puissances, et surtout dans les puissances inférieures, que leur union à la divinité pénètre d'un saisissement inexprimable.

Mais quant à nous, il est utile, et même nécessaire de les parcourir en sens inverse, à savoir en commençant par la crainte pour finir par la sagesse.

En un sens, la crainte de Dieu est bien toute la sagesse (Eccl., 1, 20); en un autre, très légitime aussi, elle en est le commencement (1, 16); et c'est la sagesse qui consomme en nous, par son entier développement, l'œuvre de notre sanctification par le Saint-Esprit.

Gravissons donc l'échelle ascendante des dons sacrés; ils s'appellent l'un l'autre comme complément nécessaire. Les dons supérieurs s'appuient sur les inférieurs; et ceux-ci réclament les supérieurs comme leur couronnement et le terme vers lequel ils tendent. Il est impossible, une fois entré dans ce cycle, de s'arrêter autrement que dans la sagesse qui achève de former l'âme du chrétien à la ressemblance divine (1).

La crainte, premier don du Saint-Esprit, est un respect très profond,

(1) *Summa theol.*, Prima Sec., q. LXVIII, art. 5 et 8. — Voy. en particulier les deux citations de saint Grégoire le Grand.

et comme un tremblement qui nous saisit en présence de l'infinie majesté de Dieu; elle emporte avec soi une horreur indicible pour le péché, dont elle fait comprendre toute la malice; elle inspire une salutaire humilité, qu'aucune louange humaine ne peut troubler. Elle n'est pas la peur qu'inspirerait une puissance malfaisante, mais cette crainte révérentielle que produit sur une créature l'approche du Tout-Puissant. Que cette crainte est nécessaire à la base de toute la vie chrétienne! Et quelle illusionde croire que l'on peut s'en passer! Les grandes craintes, a dit un moraliste, produisent les grandes amours (1). Qui ne craint pas Dieu se flatte vainement de l'aimer.

Mais la crainte, tout en étant essentiellement distincte de la peur, tendrait à resserrer et à contracter l'âme (2), si elle n'était accompagnée

(1) JOUBERT.

(2) Hostiam nostræ precis immolamus ne

et couronnée d'un don, celui de piété, dont l'effet propre est une impression de dilatation et de paix. Tandis que la crainte nous fait envisager Dieu dans sa majesté redoutable, la piété nous le découvre comme le plus tendre et le plus aimable des pères. Elle met sur nos lèvres ce cri des enfants d'adoption, que saint Paul entendait monter des profondeurs de l'âme chrétienne : Père, Père! Elle nous inspire une robuste confiance parmi les plus terribles épreuves, nous faisant comprendre que Dieu châtie parce qu'il aime. Enfin elle imprime à nos cœurs ce suave élan vers les choses divines, qu'on nomme la dévotion. Rien, grâce à elle, ne saurait nous plaire ici-bas que le service de Dieu.

Mais cet élan de dévotion, comme tout

timor, dum plus justo trepidat, in desperationis foveam mergat. — GREG., *Mor.*, lib. XV, circa med.

mouvement de la partie affective, a besoin d'être éclairé et dirigé (1). C'est pourquoi le Saint-Esprit met aussitôt en nous le don de science, qui, tout en étant spéculatif en lui-même, s'étend à la pratique de la vie. Il comporte une notion juste de l'économie de notre sainte religion : des dogmes qu'elle prêche et des lois morales qu'elle impose ; du culte qu'elle prescrit et des pratiques qu'elle approuve. De la sorte la piété marche en assurance ; elle ne risque pas de tomber dans l'abîme de la superstition et du fanatisme. Oh ! comme elle a besoin d'être ainsi formée et dirigée par la science ! Celle-ci ne lui enlève rien de son élan, mais elle l'oriente vers le vrai but ; rien de sa tendresse, mais elle y met une note de virilité, de haute et surnaturelle raison.

Seulement la science elle-même,

(1) Ne pietas, dum se infra rectitudinem inclinat, intorqueat.

nous donnant une idée plus juste et plus étendue de nos devoirs, irait à nous décourager en nous convainquant de notre impuissance à les remplir, si elle n'était immédiatement suivie d'une nouvelle infusion de force (1). Le Saint-Esprit la répand en nous par un don spécial, appelé précisément la force, et qui est l'effet le plus significatif ou tout au moins le plus apparent de sa présence. Mais il s'agit ici d'une force surnaturelle, dépouillée de tout emportement, entée sur un fond de mansuétude et de patience, qui fait agir, mais aussi qui donne de supporter et de souffrir. L'âme qui en est revêtue ne craint ni l'adversité, ni les tourments, ni la mort; et de plus elle est inaccessible aux séductions de la vie. Tout en résistant à la violence jusqu'au martyre, elle lutte pour la cause de Dieu,

(1) Ne scientia, dum novit et non diligit inflet. Le découragement suit l'enflure.

sans s'épargner elle-même, sans se laisser rebuter par les obstacles, sans défaillir par la continuité de l'effort.

Ici se fait sentir la nécessité du don de conseil, qui est chargé de régler l'emploi de cette force merveilleuse, afin que le chrétien se possède lui-même dans son activité et dans son élan (1). Quand faut-il agir ? Quand est-il opportun de souffrir en silence ? Jusqu'où peut aller la condescendance et la tolérance ? Que réclame la vigueur des principes, l'imprescriptible exigence des droits de Dieu ? Graves questions de conduite, qui se posent à tout instant et dans la vie individuelle et pour la société chrétienne en général, et qu'il est impossible de résoudre comme il convient sans une assistance du Saint-Esprit ! Il se fait donc notre conseiller ; il nous apprend à diriger notre barque,

(1) Ne fortitudo, dum fiduciam præbet, præcipitet.

où il s'assied comme pilote ; et il nous confère une perspicacité admirable, une dextérité singulière, qui, dans les situations les plus perplexes, nous fait choisir ce qui revient le mieux à l'honneur de Dieu et à l'avancement de notre salut. Il nous donne en particulier, dit saint Augustin, le conseil de suppléer à l'insuffisance de notre justice par l'abondance de notre charité vis-à-vis du prochain ; de ne pas juger pour n'être pas jugé ; de faire miséricorde afin d'obtenir miséricorde.

Ce don de conseil, qui est tout pratique, qui s'étend aux détails mêmes de la vie, exige comme supplément le don d'intelligence qui est tout spéculatif. La pratique a besoin d'être ramenée de temps en temps à la théorie, pour ne pas fatiguer l'âme et l'exténuer en divisant à l'excès son attention (1). Il est nécessaire qu'elle échappe, au

(1) Ne consilium, dum se multiplicat, confundat.

moins par intervalles, aux complications trop minutieuses de l'existence, qu'elle remonte à la lumière des grands principes d'après lesquels elle doit s'orienter. Là elle respire à l'aise ; là elle rectifie l'insensible déviation qui aurait pu se produire dans sa conduite. Ce vigoureux coup d'aile lui vient du don d'intelligence. A sa lumière l'âme pénètre des choses qu'elle n'apprendrait point par l'étude seule : ce qu'elle est elle-même par suite des restes du péché originel, ce qu'est Jésus-Christ dans sa transcendante hauteur et ses ineffables abaissements, quelle est la nécessité de sa grâce médicinale et réparatrice. Elle comprend la crèche, elle comprend la croix, elle comprend l'eucharistie. Elle ne sait comment se donner assez à Jésus-Christ, en retour de ce qu'il s'est ainsi donné, de ce qu'il se donne ainsi.

Ces spéculations sont assurément très salutaires et très saintes. Et

toutefois l'âme n'en doit pas rester à la contemplation pure. De ces hauteurs elle pourrait être précipitée en bas par quelque ruse ou suggestion diabolique, si elle n'était pas équilibrée dans toutes ses facultés par un don supérieur encore (1). Il faut que le cœur soit complètement gagné, que la vie tout entière soit imprégnée de l'onction sainte qui ruisselle du front d'Aaron. Le don de sagesse, tout en résidant principalement dans l'intelligence, emporte avec lui cette influence pénétrante et fécondante qui envahit l'être tout entier.

Qu'est-ce que la sagesse ? Un goût très intime de Dieu et des choses divines; une saveur spéciale qui fait trouver Dieu partout et ne permet de goûter que lui en toutes choses (2); une

(1) Ne intellectus, dum subtiliter currit, oberret.

(2) « Sapiens est, cui cuncta sapiunt prout sunt », dit saint Bernard.

conformité de jugement avec lui, qui suppose une charité vraiment pure, et qui amène une conformité très parfaite avec la volonté divine ; en un mot une transformation en lui qui fait que l'on pense et que l'on juge, non plus humainement, mais divinement.

Cette sagesse est le sceau de la ressemblance divine dans une âme baptisée. Elle laisse cette âme dans l'état de la foi, mais le voile cachant les réalités éternelles est devenu transparent ; dans l'état d'espérance, mais il y a un avant-goût et un commencement de possession. Elle est comme une efflorescence de la charité dans la cime la plus intellectuelle de l'âme.

En cet état l'âme est devenue mystiquement l'épouse de Dieu ; elle est mûre pour les noces éternelles.

III

Nous entendons bien des personnes s'écrier, en lisant ces pages pourtant bien incomplètes : c'est trop grand, c'est trop beau pour nous ! Nous ne pourrions pas nous soutenir à une pareille altitude, dans une atmosphère aussi subtile.

Ne parlez pas ainsi, âmes pusillanimes ! Ces dons magnifiques sont vôtres ; et vous ne devez pas récuser cet héritage splendide acquis par le sang de Jésus-Christ.

Ces dons sont en vous par la confirmation comme des germes précieux qu'il s'agit de cultiver et de faire fructifier. Et le fruit qu'ils sont appelés à produire, c'est votre sanctification. Or il est nécessaire de travailler à se sanctifier.

Dites-moi, n'avez-vous pas indispensablement besoin de la crainte du

Seigneur, cette crainte qui fait redouter souverainement de lui déplaire par le péché ? Ne dites-vous pas *notre Père*, que seul le don de piété nous fait proférer avec un accent filial ? Le don de science, qui vous fait connaître nettement vos obligations envers Dieu, ne vous est-il pas nécessaire ? Ne vous faut-il pas la force pour remplir intégralement ces obligations, pour aller jusqu'au bout du devoir sans hésitation ni respect humain ? N'avez-vous pas des conseils à demander au Saint-Esprit pour de graves décisions à prendre, pour une vocation à embrasser ? Est-ce que les sereines clartés du don d'intelligence ne doivent pas éclairer vos horizons spirituels ? Enfin cette saveur divine (1), ce goût juste et délicat, qui fait qu'on ne s'arrête pas aux apparences et qu'on rapporte tout à Dieu comme au seul

(1) Da nobis in eodem spiritu recta sapere. Oratio *Pentecostes*.

bien solide et indéfectible, accepteriez-vous d'en être privées?

Croyez-moi, les dons du Saint-Esprit conviennent aux âmes les plus humbles ; lui, qui est le père des pauvres, ne dédaigne pas les petits. Il leur donne l'intelligence (Ps. CXVIII, 125), il leur infuse la sagesse. Nous avons vu les dons célestes en pleine activité dans certains ignorants et illettrés.

Il n'est pas de vallée où le Saint-Esprit ne descende; il n'est pas de cime où il ne transporte les âmes qui lui sont dociles et fidèles.

En même temps qu'il éclaire et dirige chaque âme, il vivifie et enrichit toute l'Église par ses dons sacrés dont les grâces extraordinaires, qu'on nomme *gratuitement données*, sont comme une extension en vue du bien commun.

Les états mystiques d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix, sont contenus dans les dons de sa-

gesse et d'intelligence. Le discernement des esprits, la pénétration des directeurs de conscience, émane du don de conseil. La force, portée à son degré le plus élevé, fait les martyrs. Les théologiens et moralistes sont éclairés par le don de science. La suave onction des confesseurs et des vierges coule du don de piété. L'humilité qui convertit et qui régénère, qui fait les vrais pénitents, est produite et établie solidement par le don de crainte. C'est ainsi que les dons précieux de l'Esprit d'amour, non contents de vivifier chaque âme, deviennent comme autant de courants d'eau vive qui arrosent l'Église, et font d'elle le jardin de l'Époux. « Retire-toi, Aquilon; viens, Auster, vent du Midi; souffle sur mon jardin, et mille arômes se répandront dans les airs. » (Cant., IV, 16.)

Oui, retire-toi, Aquilon, vent glacé de l'égoïsme et de la cupidité terrestre,

toi qui flétris les germes saints déposés dans l'âme chrétienne.

Et vous, ô Saint-Esprit, vent chaud du Midi, souffle bienfaisant, qui amenez les pluies tièdes avec les chaleurs fécondantes, venez, répandez-vous sur la face de la terre, sur les âmes, sur l'Église ; et la face de la terre sera renouvelée. *Et renovabis faciem terræ.*

CHAPITRE IX

NEUVIÈME JOUR DE LA NEUVAINE

Les Béatitudes.

I

Le Saint-Esprit a mission de conduire les âmes à leur fin, qui est la possession de Dieu, suprême et essentielle béatitude.

Dans la très sainte Trinité, il est le lien du Père et du Fils, et comme le terme où ils se reposent l'un dans l'autre, dans la jouissance d'un même et substantiel amour.

Dans la création, il a sanctifié le septième jour, qui est le jour du repos, figure du repos éternel, dans lequel Israël, l'Israël de Dieu, doit entrer. Saint Paul développe des considérations magnifiques sur ce repos des

âmes justes, en un jour qui est le grand jour de l'éternité, en un jour qui ne connaît pas de déclin. L'année sabbatique, l'année jubilaire, étaient d'expressives figures de ce repos, dans lequel toutes choses reviennent à leur principe ; chacune est marquée du nombre sept, qui est le chiffre du Saint-Esprit. (Héb., IV, 3-12.)

O Saint-Esprit, béatitude substantielle, vous acheminez les âmes au repos dans la lumière de gloire, et dans la possession de Dieu : repos actif de l'intelligence unie à l'acte pur, de la volonté exultant et s'épanouissant dans l'éternel amour.

Mais dès maintenant commence quelque chose comme le printemps de cet été céleste; déjà bourgeonne pour ainsi dire en nous la suprême béatitude. En attendant qu'elle nous enlève, nous ravisse et nous absorbe, elle qui est éternelle et qui est unique, les béatitudes germent temporellement dans

notre âme au souffle du Saint-Esprit.

Saint Augustin a montré clairement le lien qui existe entre les dons du Saint-Esprit et les béatitudes. Elles sont au nombre de huit. Mais la dernière, comme l'explique le saint docteur, est une résultante des sept autres. Qu'il est doux de suivre cette nouvelle gradation de lumière (1) !

La crainte produit la pauvreté en l'esprit (2), à savoir l'humilité et le détachement du cœur. La piété fait les âmes douces vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis du prochain, vis-à-vis d'elles-mêmes. La science vraie amène les saintes larmes, parce qu'elle nous découvre, avec les devoirs que nous avons à remplir, la difficulté au bien qui est en nous. La force se manifeste par une faim et une soif de justice, qui est comme insatiable. Le conseil nous donne d'entendre que le grand

(1) Aug., *Sermo Domini in monte*, lib. I, c. IV.
(2) Le grec a l'article : τῷ πνεύματι.

moyen d'obtenir miséricorde est de faire miséricorde. L'intelligence purifie le cœur, qui est l'œil intérieur par lequel on voit Dieu. La sagesse pacifie l'âme, met l'accord parfait entre ses puissances, et complète en nous la ressemblance divine.

Les demandes du *Notre Père* entrent à leur tour en cette harmonie (1). Le nom de Dieu est sanctifié par les humbles, par les pauvres en l'esprit; son règne arrive sans résistance en ceux qui sont doux; l'obstacle à l'accomplissement de sa volonté est détruit par les larmes ; le pain quotidien est le rassasiement qui répond à la faim de justice ; le pardon des offenses est le propre des miséricordieux ; le cœur pur échappe plus facilement aux ruses et aux tentations de l'ennemi qu'il pénètre et déjoue ; le pacifique est délivré du mal intérieur, péché et concupiscence,

(1) Aug., *Sermo Domini in monte*, lib. II, c. II.

autant qu'on peut l'être en cette vie.

Cette prière aux sept demandes, c'est le Saint-Esprit qui la prononce en nous avec des gémissements inénarrables ; cette profusion des sept dons, c'est lui qui en est l'auteur ; ce septénaire de béatitudes, couronné par une octave en laquelle on revient comme au point de départ, c'est également lui qui le produit en nous, si nous sommes fidèles à ses inspirations.

Ces béatitudes, saint Thomas d'Aquin ne veut pas les nommer des états, mais des actes. Car l'âme n'est heureuse qu'autant qu'elle agit et d'une manière excellente, qu'autant qu'elle se développe et s'actualise elle-même en se rapprochant de son terme qui est d'être unie à Dieu l'acte pur (1).

Elles sont, d'une certaine manière, simultanées : en ce sens que, du moment où l'âme est mise en possession

(1) *Sum. theol.*, Prima Sec., q. LXIX.

des dons du Saint-Esprit, elle entre dans la pauvreté d'esprit, elle s'imprègne d'une réelle douceur, elle éprouve des regrets et des besoins qui se traduisent par des larmes, elle sent une faim de justice, elle est portée à la compassion, elle commence à se purifier, elle goûte les prémices de la paix intérieure. Et toutefois on peut non moins justement les considérer comme successives, parce que chaque béatitude n'atteint sa perfection qu'après que la béatitude antérieure est arrivée à la sienne, parce que pour elles comme pour les dons du Saint-Esprit il y a une gradation du moins parfait au plus parfait (1).

C'est à ce point de vue que nous nous arrêterons. Nous suivrons les béatitudes comme les phases de notre vie spirituelle, comme les étapes d'un exode émouvant où le Saint-Esprit prend la direction de notre âme pour

(1) C'est manifestement la pensée de saint Augustin dans son *Sermo Domini in monte.*

la conduire de la captivité d'Égypte à la Terre promise, des misères de l'exil aux félicités de la patrie, des périls de la terre au repos bienheureux du ciel.

II

La première phase de la vie spirituelle est une phase de dépouillement ; car la condition indispensable pour aspirer à la possession du Créateur est de se détacher des choses créées. L'Esprit-Saint opère ce dépouillement, pénible et dur en lui-même, avec suavité, et comme par une pénétrante chaleur qui fait que l'âme rejette bien loin le vêtement des choses terrestres, et même qu'elle se vide d'elle-même, de l'amour-propre et du propre esprit (1). Elle n'est pas plutôt réduite à cette pauvreté, elle n'a pas plutôt fait le vide intérieur par une humilité sin-

(1) Incipit beatitudo ab humilitate. (Aug.)

cère, qu'elle éprouve la sensation intime d'une plénitude inconnue. Dieu l'investit et l'envahit de toutes parts ; ou plutôt il jaillit de son fond le plus intérieur, et se répand en elle comme l'eau s'épanche dans un bassin vide. Elle possède le royaume des cieux parce qu'elle devient elle-même le royaume de Dieu. Bienheureux les pauvres en l'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

La seconde béatitude correspond à une phase de consolations spirituelles qu'on pourrait appeler aussi la phase de pénétration de l'âme par Dieu. Dieu prend possession de l'âme qui s'est dépouillée de tout pour s'attacher à lui. Il la pénètre, et en la pénétrant, il répand en elle des douceurs enivrantes auprès desquelles toutes les joies mondaines sont insipides. Et il les répand avec d'autant plus d'abondance, que l'âme se laisse pénétrer plus facilement et sans résistance. Il agit en elle par la vérité qui réjouit, et par la grâce

qui délecte. Oh ! alors, bienheureux les doux ! Car être doux, nous dit saint Augustin, c'est n'opposer aucune résistance à la vérité (1). L'âme douce se repose en Dieu, et Dieu se repose en elle. Elle entre en possession de la Terre promise où coule le lait et le miel ; elle possède toutes choses par l'élévation et la modération de ses désirs. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre.

La troisième phase est une phase de correction et de larmes saintes. La vérité, entrant dans l'âme, y verse une lumière qui réjouit d'abord, puis qui produit des révélations douloureuses. Quand l'âme, au lieu de se délecter simplement en Dieu, est amenée à se replier sur elle-même, elle se voit difforme et souillée sous l'éclat de cette lumière très pure (2). Elle s'aperçoit

(1) Aug., *loco citato*, lib. I, c. III, IV... Non resistit, quod est mitem esse.

(2) Incipit scire quibus nodis sœculi hujus

qu'elle est encore en cette région de dissemblance, que saint Augustin déplorait. Des yeux malades ne peuvent supporter longtemps l'irradiation d'une lumière grandissante. Que faire? Ce que fait l'être faible et impuissant : l'âme pleure, souffre, lutte, prie. Mais heureuse est-elle, même en cette voie de formation pénible et crucifiante! Car Dieu même essuie et console les larmes qu'elle verse ; il l'encourage par une ferme espérance qu'elle arrivera à une conversion parfaite. Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Arrive ensuite une phase de travail et d'efforts généreux. L'âme conduite par le Saint-Esprit ne s'attarde pas à pleurer ; elle se sent une faim et une soif de justice qui ne lui laissent aucun repos, elle est stimulée par un aiguillon qui la fait agir. Elle tient tête à

per carnalem consuetudinem et peccata teneatur.

tous les vices. Elle s'essaie généreusement à la pratique des vertus (1). Elle cherche, autant qu'il est en elle, à accomplir toute justice. Il lui semble qu'elle n'en fera jamais assez. Le Saint-Esprit la soutient en ces efforts qu'aucune difficulté ne rebute. Il rassasie cette âme en lui donnant cette justice vraie qui provient de la foi, et dont elle est affamée. Elle a le sentiment que l'œuvre de sa réforme intérieure avance, et que Dieu commence à se complaire en elle. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car il seront rassasiés.

L'âme entre alors en une phase de charité compatissante et d'œuvres de miséricorde. Elle comprend que sa justice, mise en regard de la justice de Dieu, sera toujours défectueuse ; que l'unique moyen de combler cette

(1) Labor est, ubi vehementer incumbitur ut sese animus avellat ab his quibus pestifera dulcedine innexus est.

lacune, inhérente à la créature pécheresse, est de faire miséricorde, afin que Dieu nous fasse miséricorde (1). Elle se prodigue donc elle-même dans les œuvres qui ont pour objet le soulagement spirituel et corporel du prochain ; elle s'y épanche comme un fleuve qui déborde. Elle se donne elle-même, après avoir donné tout ce qu'elle a. Elle ne compte pas. Oh ! qu'elle est divinement récompensée de cette profusion ! Dieu la prend entre ses bras, l'attire sur son cœur; elle nage par avance dans l'éternelle miséricorde. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

La sixième phase est une phase d'illumination et de contemplation. Par l'humilité et la douceur, grâce aux larmes saintes, aux œuvres de la vie

(1) Perseverantibus in labore, datur evadendi consilium... ut qui se a potentiore adjuvari vult, adjuvet infirmiorem.

active, à la pratique de la miséricorde, lentement, mais sûrement, l'âme s'est purifiée. Elle est saine dans ses affections, elle est renouvelée dans son être intime (1). L'œil intérieur, n'étant plus malade, peut fixer la vérité sans être ébloui. Oh ! la douce prise de possession de la vérité éternelle! Oh ! l'aimable vision de Dieu qui transparaît au fond de l'âme comme d'une eau devenue limpide ! Il ne se révèle pas encore face à face; mais il se découvre par une réverbération de lui-même dans les puissances de l'âme. Ah ! bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

La septième et dernière phase est une phase d'union. Désormais renouvelée en esprit, ayant perdu l'image de l'homme terrestre pour revêtir l'homme céleste, conduite de clarté en

(1) Cordis munditia, de conscientia bona bonorum operum, valens ad contemplandum illud bonum...

clarté, de vertu en vertu, l'âme est préparée pour les noces spirituelles. Elle est en paix. Les appétits inférieurs sont soumis à la raison qui elle-même est soumise à Dieu (1). Tout est dans l'ordre, et dans un ordre ferme et tranquille. La ressemblance divine éclate dans l'âme ainsi pacifiée. Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu !

Maintenant les persécutions peuvent venir et sévir avec rage, l'âme ne risquera pas d'être renversée (2). Elle est la maison bien bâtie sur la pierre. Elle est la montagne de Sion qui ne sera pas ébranlée. Elle est la cité sainte qu'arrose un fleuve de paix, en dépit de l'ennemi qui assaille désespérément ses murailles. Bien plus, ces persécutions, ces calomnies, cette

(1) Cuncta obtemperant spiritui hominis, cum et ipse obtemperet Deo.

(2) Septem sunt quæ perficiunt ; nam octava clarificat, et quod perfectum est demonstrat.

haine des hommes, amènent un surcroît de joie intérieure. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

Ainsi s'épanouissent dans l'âme les huit béatitudes. En elle aussi mûrissent les fruits du Saint-Esprit qui sont, au témoignage de l'Apôtre : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté (Gal., v, 22). Par ces fruits l'apôtre entend les actes savoureux des diverses vertus, qui entrent en exercice sous le mouvement du Saint-Esprit. Ayant reçu la greffe de la grâce, pleine d'une sève divine, l'âme ne saurait produire que des fruits exquis. Elle s'en nourrit et s'en sustente elle-même. L'âme tranquille, dit le sage, est un banquet continuel (Prov., xv, 15).

D'après ce que nous avons dit des

béatitudes, il nous paraît acquis que les cinq premières se réfèrent plus spécialement à cette période de la vie spirituelle que les auteurs nomment la vie purgative, parce que l'âme y fait sa principale occupation de se purifier et de se convertir. La sixième vise la période dite de la vie illuminative, parce que l'âme y reçoit de grandes et pénétrantes lumières sur les mystères de la foi. Enfin, la septième concerne la suprême période nommée de la vie unitive, parce que l'âme y consomme heureusement son union avec Dieu.

III

Ici encore bien des âmes s'écrieront : toutes ces merveilles ne nous concernent pas ! Nous leur répondons :

Vous ne connaissez pas la bonté et la prodigalité du Saint-Esprit. Vous ne vous rendez pas compte des conditions qu'il est nécessaire de remplir,

pour mériter de posséder Dieu un jour.

Ne faut-il pas se dépouiller de toute attache déréglée aux choses de la terre? Ne faut-il pas accepter la vérité, toute la vérité, avec douceur, même quand elle nous reprend et nous blesse? Ne faut-il pas pleurer ses péchés, lutter contre ses passions et ses mauvaises habitudes? Ne faut-il pas remplir courageusement tout son devoir, et accomplir tous les commandements, et surtout le premier qui consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses ? Ne faut-il pas être compatissant et miséricordieux pour le prochain ? Ne faut-il pas appliquer son intelligence à comprendre les mystères de la foi ? Ne faut-il pas désirer d'être uni à Dieu en toutes choses, par une exacte conformité de notre volonté avec la sienne ?

Eh bien, voilà le résumé et l'essence des béatitudes; voilà toute la vie spirituelle ramenée à ses éléments

les plus simples et communs à tous.

Courage donc, âme chrétienne! Les trésors du Saint-Esprit sont à vous; et vous les découvrirez dans le fidèle accomplissement de vos devoirs quotidiens en vue de plaire à Dieu. Vous trouverez là des joies cachées, un bonheur intime, de secrètes béatitudes. Vous serez étonnée de voir jaillir du fond de vous-même ces sources rafraîchissantes dont parle le Sauveur, et qu'il promet à ceux qui croient en lui, et qui vivent de leur foi. (Joan., VII, 38.)

Invoquez le Saint-Esprit, ô chrétiens! Il est plein de douceur pour les petits, de condescendance pour les faibles. C'est lui la colombe; il envoya le Sauveur annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il ne vient pas dans le tourbillon et dans la tempête; il vient comme un souffle léger; ce qui n'empêche pas qu'il soit un feu opérant des transformations merveilleuses. Il est en même temps l'eau vive,

la flamme, l'onction ; car il est la charité (1).

Oh ! ne craignez pas ce divin Esprit, qui traite notre âme avec une souveraine délicatesse, et lui procure des joies enivrantes.

Il n'agit pas en nous, comme s'il venait du dehors et nous imposait une contrainte; mais il agit comme du fond de nous-mêmes, et fortifie notre liberté en nous inclinant suavement vers le bien, vers le vrai bien.

Nous sommes créés pour le bonheur, nous avons un instinct impérieux qui nous porte à sa recherche: l'Esprit-Saint s'empare de cet instinct, le surnaturalise, et, le détournant des biens trompeurs où il s'égare, il le dirige vers le vrai bien qui est Dieu lui-même. Il agit donc dans le même sens que notre nature prise en ce qui lui reste de bon. Il ne saurait par suite

(1) Fons vivus, ignis, charitas, et spiritalis unctio.

en aucune manière nous violenter.

Là où il contrarie la nature prise en mauvaise part, c'est quand il travaille à nous détacher des biens faux et trompeurs, dans lesquels nous sommes engagés par la concupiscence. Mais c'est une sainte et nécessaire violence ; et l'onction d'en haut adoucit les déchirements qui en résultent.

Quand l'âme est généreuse, elle sent qu'elle devient libre au fur et à mesure qu'elle se dégage ainsi : libre d'aller à Dieu sa vraie fin, libre de suivre sa destinée première, libre de convoler à la seule vraie béatitude.

Elle ne sait comment remercier l'Esprit de Dieu qui a brisé ses chaînes honteuses, qui lui a restitué la parfaite liberté des enfants de Dieu.

Venez donc, ô Saint-Esprit, vrai libérateur des âmes, moteur souverain des cœurs; venez, inclinez-nous vers Dieu, conduisez-nous à notre fin.

Faites-nous reconnaître, par une

pénétrante lumière, qu'en Dieu et en Dieu seul est notre finale béatitude.

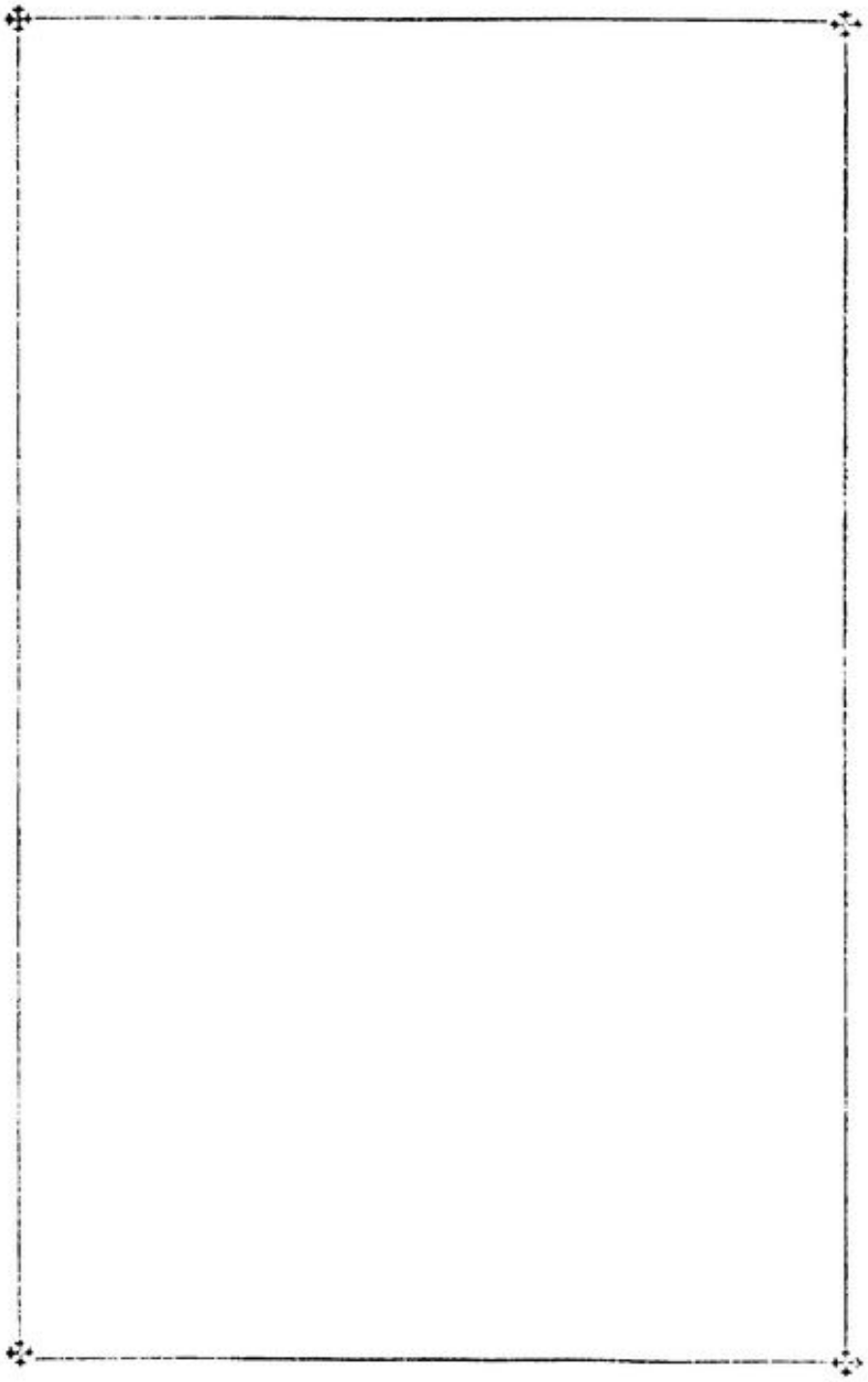
Détachez-nous des biens trompeurs, imprimez-nous une impulsion douce et puissante qui nous porte vers le Bien par essence duquel tous les autres biens dérivent, et qui est, comme dit saint Augustin, le Bien de tout bien, *Bonum omnis boni* (1); à savoir vers Dieu, mais Dieu connu surnaturellement par la foi, désiré surnaturellement par l'espérance, aimé surnaturellement par la charité.

Durant notre ascension vers lui, daignez soutenir nos âmes par l'avant-goût des célestes béatitudes, et les nourrir des fruits que vous produisez.

Donnez-nous le mérite des vertus, donnez-nous le succès du salut, donnez-nous la joie éternelle.

Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.

(1) Aug., *De Trinit.*, lib. VIII, cap. III.



CONCLUSION

L'ESPRIT CHRÉTIEN

Notre conclusion sera la parole de saint Paul qui nous sert d'épigraphe : Quiconque n'a pas l'esprit du Christ n'est pas à Lui. (Rom. VIII, 9.)

Il y va, non pas seulement de la perfection, mais du salut. Seuls les membres vivants du Christ seront sauvés. Or, pour être membre vivant du Christ, il faut être animé de son esprit. Ceux qui ne participent pas à cet esprit n'ont point la vie en eux ; et ils seront retranchés de son corps comme des membres morts, retranchés de la vigne comme des sarments inutiles.

Mais qu'est-ce que l'esprit du Christ, ou l'esprit chrétien, sinon un esprit qui nous pousse à imiter en tout

Jésus-Christ, qui tend à former en nous la ressemblance de Jésus-Christ?

C'est l'esprit de foi, qui nous retire des biens visibles pour nous porter vers les biens invisibles. C'est un esprit de sincère humilité, de pureté courageuse, d'inaltérable charité. C'est un esprit noble et généreux, qui ne recule pas devant le sacrifice, et qui, après avoir beaucoup fait pour Dieu, compte pour rien tout ce qu'il a fait.

Cet esprit est en lutte constante avec la chair, qu'il mortifie, qu'il attache à la croix de Jésus-Christ. Il est en opposition irréductible avec l'esprit du monde, dont il réprouve et réprime énergiquement la triple concupiscence. Il est l'antithèse de l'esprit du mal qui corrompt, divise, ruine et perd les âmes; il les purifie, il les unifie, il les édifie, il les sanctifie.

Cet esprit chrétien résulte en nous, et uniquement, de la présence et de

l'action du Saint-Esprit dans nos âmes.

Règne-t-il aujourd'hui chez la plupart des chrétiens? Il suffit, hélas ! de jeter les yeux sur l'état du monde pour répondre négativement.

Il est un grand nombre de chrétiens qui ne sont plus chrétiens que de nom, qui vivent dans une apostasie pratique, loin des sacrements, loin de Dieu.

Il en est d'autres qui ont réduit la religion à un minimum de pratiques extérieures accomplies sans âme ; c'est ce que, naguère, un docte et courageux évêque appelait le système du moins possible dans la société chrétienne (1).

Il est des femmes délibérément mondaines, pour qui la religion est un objet de sotte risée et de sarcasme stupide.

(1) Mgr Isoard, évêque d'Annecy.

Il en est d'autres qui, tout en faisant de la dévotion à leurs heures, se rencontrent avec les mondaines sur tous les terrains : mêmes parures, mêmes allures, mêmes lectures, mêmes conversations, mêmes futilités, mêmes facilités.

Nous nous demandons comment l'esprit chrétien pourrait bien régner en ces chrétiens qui se croient en règle quand ils ont fait à Dieu l'aumône d'une demi-heure par semaine, alors que leur cœur est souvent livré à des affections coupables; en ces chrétiennes, que l'œil le plus exercé ne pourrait distinguer des mondaines les plus déclarées.

L'esprit chrétien fait envisager sous un tout autre jour la religion et ses conséquences pratiques.

Le vrai chrétien n'oublie pas qu'il y a un commandement d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, d'après lequel il doit à Dieu tout son cœur,

toute son âme, toutes ses forces, tout son esprit. Par suite, il ne croit jamais en faire assez pour reconnaître les droits de Dieu en le servant fidèlement.

Pour lui, la religion est une conviction très profonde qui embrasse toute la vie, une communion à la vérité totale qui rejaillit dans tous les actes; c'est une réciprocité d'amour et de dévouement envers Jésus-Christ, lequel, s'étant sacrifié pour nous, mérite qu'on se sacrifie pour lui.

Pour la vraie chrétienne, la dévotion est une chose très élevée et très pure, délicate et généreuse, aussi éloignée d'un vain formalisme que du respect humain, qui vise à se cacher pour les yeux du Père céleste, et qui, toutefois, édifie le prochain par une fidélité exemplaire à tous les devoirs, de quelque nature qu'ils soient. Cette dévotion, elle aussi, pénètre la vie tout entière, se montre dans toutes les actions, règle toutes les démarches, et

toujours d'une manière noble, aisée, sans apprêt ni contrainte, comme quelque chose qui vient de source, et qui, montant du fond du cœur, s'épanche sur tout l'extérieur pour le former à l'image d'un intérieur où le Saint-Esprit habite.

La vraie chrétienne refuse de se plier en esclave aux exigences malsaines du monde, aux caprices insensés de la mode ; elle a de saintes fiertés, des intransigeances qui sont de salutaires et nécessaires leçons.

Et cependant elle est bonne, douce, humble, prévenante, patiente, indulgente en paroles, charitable en actions, empressée à toute bonne œuvre, prodigue de son dévouement.

Ajoutez à ce tableau qu'elle est heureuse, qu'elle porte dans son cœur des joies secrètes, des consolations très pures, une calme et sereine confiance en Dieu.

Cette vertu chrétienne, que nous

essayons de dépeindre, atteint facilement l'héroïsme ; si la souffrance arrive, elle la supporte de telle sorte qu'il y a là un spectacle digne de Dieu et des anges.

Voilà comment le Saint-Esprit donne aux âmes qui lui sont fidèles d'entendre la religion et de pratiquer la dévotion.

Qu'il y ait beaucoup de ces chrétiens et de ces chrétiennes, que lui seul peut former, et le monde sera renouvelé ; du fond de pareils cœurs, le règne de Dieu se répandra sur la surface de toute la terre.

Mais considérons encore l'état du christianisme à notre époque et dans la société contemporaine. Il est des commandements qu'on estime impossibles ; il est des devoirs très graves, notamment ceux du mariage, qui intéressent à si haut point l'avenir des sociétés, que l'on déclare impraticables ; il est des situations, pleines de

dangers et de péchés, que l'on tient pour irrémédiables. On ne croit plus qu'il y ait dans la grâce de Dieu, dans la prédication de l'Évangile, dans le bon usage des sacrements, de quoi guérir toutes les plaies, fortifier toutes les faiblesses, assurer toutes les victoires.

Le jansénisme dogmatisait qu'il est parfois impossible d'observer certains commandements, parce que la grâce manque. Le naturalisme contemporain arrive à la même conclusion, en partant d'autres prémisses. Il ne dit pas que la grâce manque, mais il prétend que l'énergie de la volonté suffit à tout. Et la pauvre volonté, laissée à sa faiblesse, destituée du secours d'enhaut, subit de tristes nécessités et se résigne à des chutes qu'elle estime inévitables.

Cette situation n'est-elle pas lamentable? Et d'où provient-elle, de quelle cause? De ce que l'esprit chrétien n'est

pas là pour soulever la nature au-dessus d'elle-même et au-dessus des obstacles; de ce que le Saint-Esprit n'est pas appelé pour *aider notre infirmité*, soit dans la prière, soit dans l'action (Rom., VIII, 26).

Appelons-le donc d'une voix suppliante. Mais d'abord, apprenons à le connaître, sachons qu'il est le transformateur des cœurs, le moteur souverain des volontés; ayons confiance en la divine efficacité de la grâce, par laquelle est rendu possible tout ce qui est impossible à la nature.

Et puis, ô chrétiens, mettons-nous pleinement sous sa conduite; soyons heureux et fiers d'avoir en nous ce conseiller si admirable, ce consolateur si doux, cette vertu d'en-haut toujours victorieuse.

N'éteignons pas l'Esprit qui nous anime ainsi (I Thes., v, 19) et qui, dans sa douceur, nous rend les maîtres du monde, les conquérants pacifiques

grâce auxquels Jésus-Christ règne sur la terre. Ah ! gardons-nous bien d'éteindre cet Esprit dans le flot fangeux des affections mondaines, des terrestres concupiscences.

Ne l'attristons pas non plus (Eph., IV, 30). Pas de ruptures avec cet hôte divin ; pas de froissements aussi. Il est délicat, il ne cherche pas à s'imposer, il n'use pas de contrainte ; il se donne, il fait agir par amour, il répand l'huile de l'allégresse. Ne l'attristons point par de grossières résistances, par une attache mesquine à nos idées et à notre propre sens, par l'ennui obstiné d'une âme qui regrette les oignons d'Égypte tout en cherchant le lait et le miel de la Terre promise.

Laissons à cet esprit toute liberté de nous conduire et de nous sanctifier. Que cette pure flamme brille en nous dans toute sa clarté radieuse, et fasse exhaler à notre âme les parfums de toutes les vertus.

Ici se présente à notre esprit un épisode bien touchant des Saintes Écritures (1).

C'était dans les jours sombres qui marquèrent la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. Le temple de Salomon tombait sous les coups du vainqueur. Les prêtres prirent le feu sacré qui brûlait sur l'autel; ils l'emportèrent secrètement dans une vallée, et là, ils le cachèrent dans un puits profond et desséché, où ils le protégèrent du mieux qu'ils purent.

Les années douloureuses de la captivité passèrent. Néhémias fut envoyé par le roi de Perse pour la restauration de Jérusalem. Arrivé parmi ces ruines, il donna l'ordre aux descendants des prêtres qui avaient caché le feu sacré d'aller le chercher et le reprendre. Mais, bien entendu, ils ne le trouvèrent plus ; à la place où on

(1) II Mach., cap. I, 19-23.

l'avait déposé, il n'y avait qu'une eau épaisse. Néhémias commanda qu'il lui fût apporté de cette eau et il en fit arroser les victimes qu'il avait immolées, ainsi que le bûcher et tout ce qui était là pour le sacrifice. Or, à un moment donné, le soleil, qui était voilé par un nuage, se montra et darda ses rayons ; aussitôt, à la vive surprise des assistants, un grand feu s'alluma sur l'autel et consuma les sacrifices.

Nous ne voulons pas rapprocher le siècle qui finit des temps de la ruine de Jérusalem ; nous préférons y voir les préludes de la restauration, par Néhémias. Il y a bien des analogies entre les deux époques. Le feu divin a disparu de l'âme de beaucoup de chrétiens ; à sa place, on ne trouve souvent qu'une eau épaisse. Pourtant, ne perdons pas courage, inspirons-nous de la foi de Néhémias. En cette eau est cachée l'étincelle du feu sacré. Préparons le sacrifice, arrosons-le

comme nous pourrons de nos prières, même imparfaites. A un moment donné, Dieu dissipera le nuage où il se voile, il fera luire son soleil ; et le feu sacré, un grand feu, s'allumera sur l'autel et consumera heureusement le sacrifice, en illuminant toute l'Église de ses flammes.

Ce feu sacré est le symbole de l'esprit chrétien qui reparaîtra dans les âmes baptisées, comme en une Pentecôte nouvelle, rallumé par les puissantes et brûlantes irradiations du Saint-Esprit.

FIN.



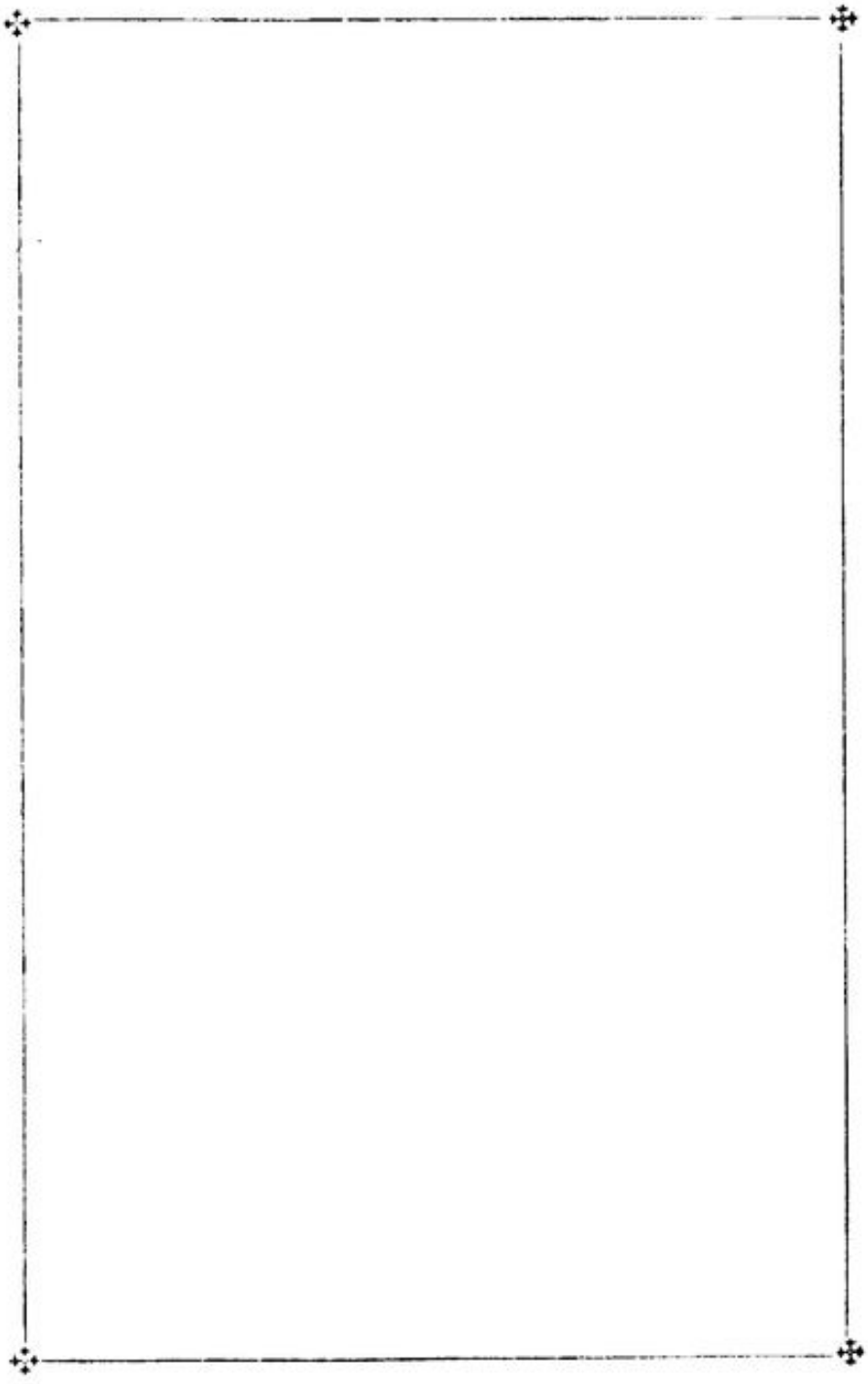
TABLE DES MATIÈRES

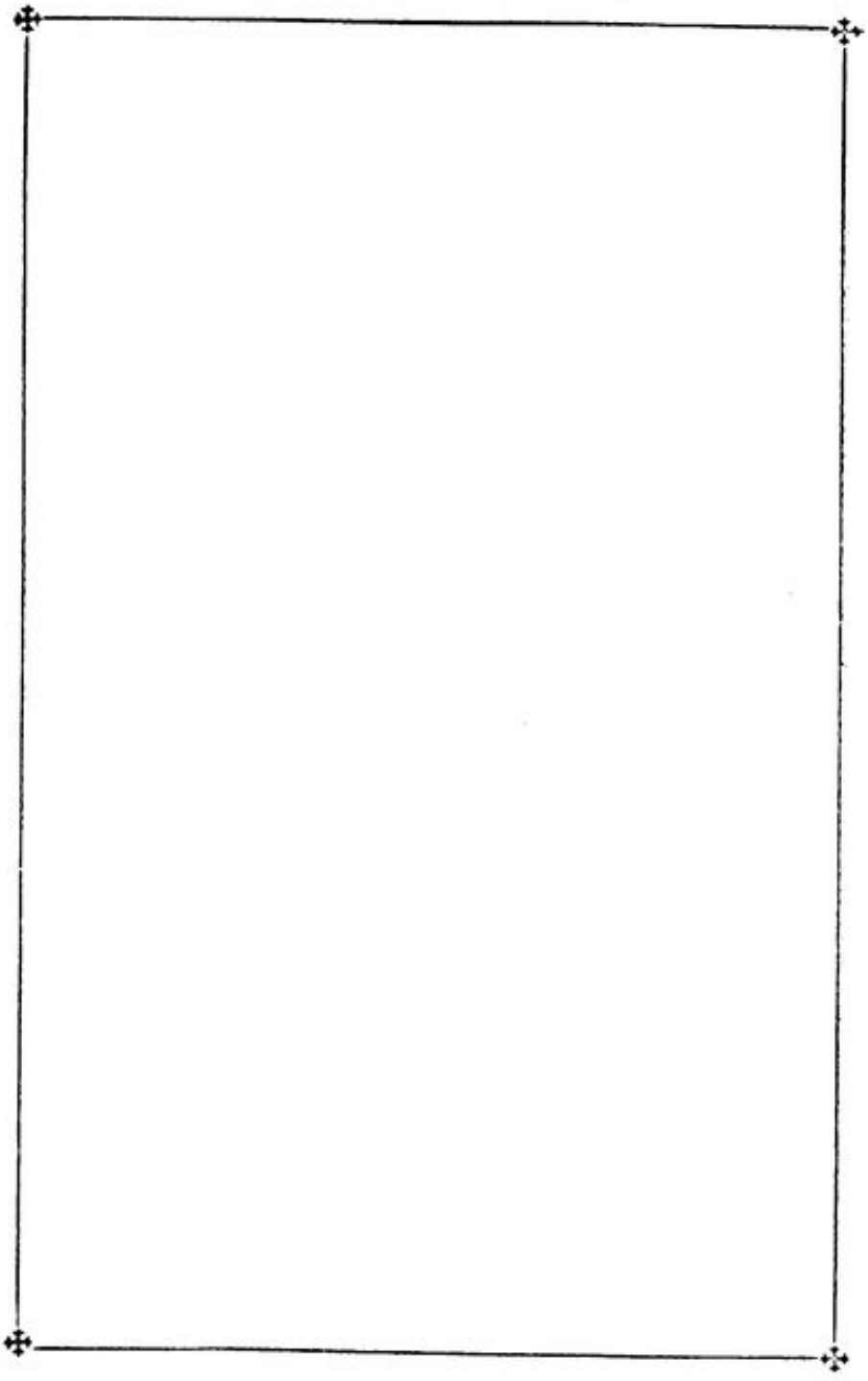
INTRODUCTION..... 1
Premier jour de la neuvaine : Le Saint-Esprit dans la Trinité..... 21
Deuxième jour : Le Saint-Esprit, la création et les anges..... 39
Troisième jour : Le Saint-Esprit et l'humanité avant Notre-Seigneur..... 59
Quatrième jour : Le Saint-Esprit et la très sainte vierge..... 79
Cinquième jour : Le Saint-Esprit et l'Homme-Dieu Jésus-Christ..... 101
Sixième jour : Le Saint-Esprit et l'Église. 127
Septième jour : Le Saint-Esprit et le Chrétien..... 149
Huitième jour : Les dons du Saint-Esprit. 171
Neuvième jour : Les béatitudes..... 191
CONCLUSION : L'esprit chrétien..... 213

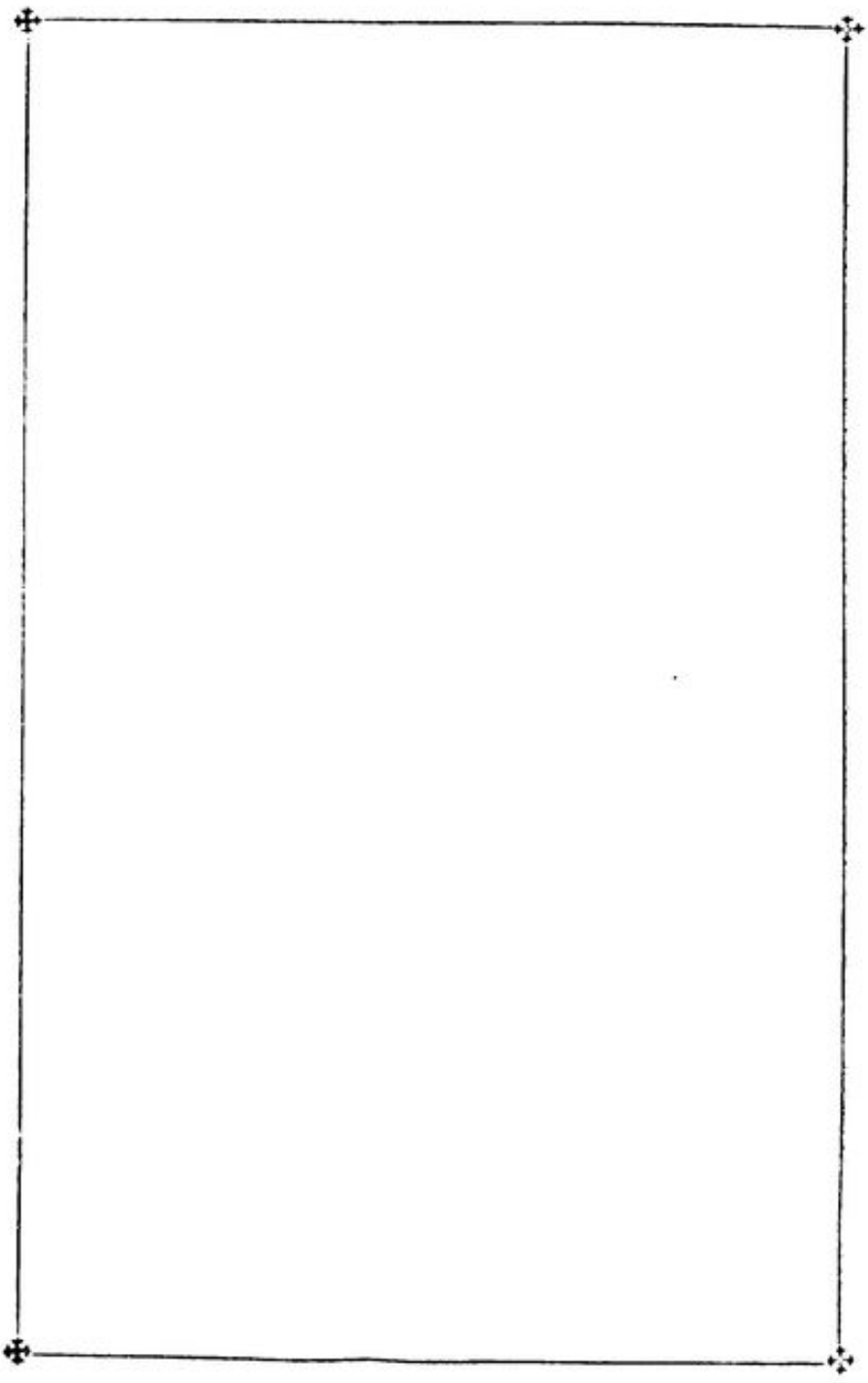
FIN DE LA TABLE.

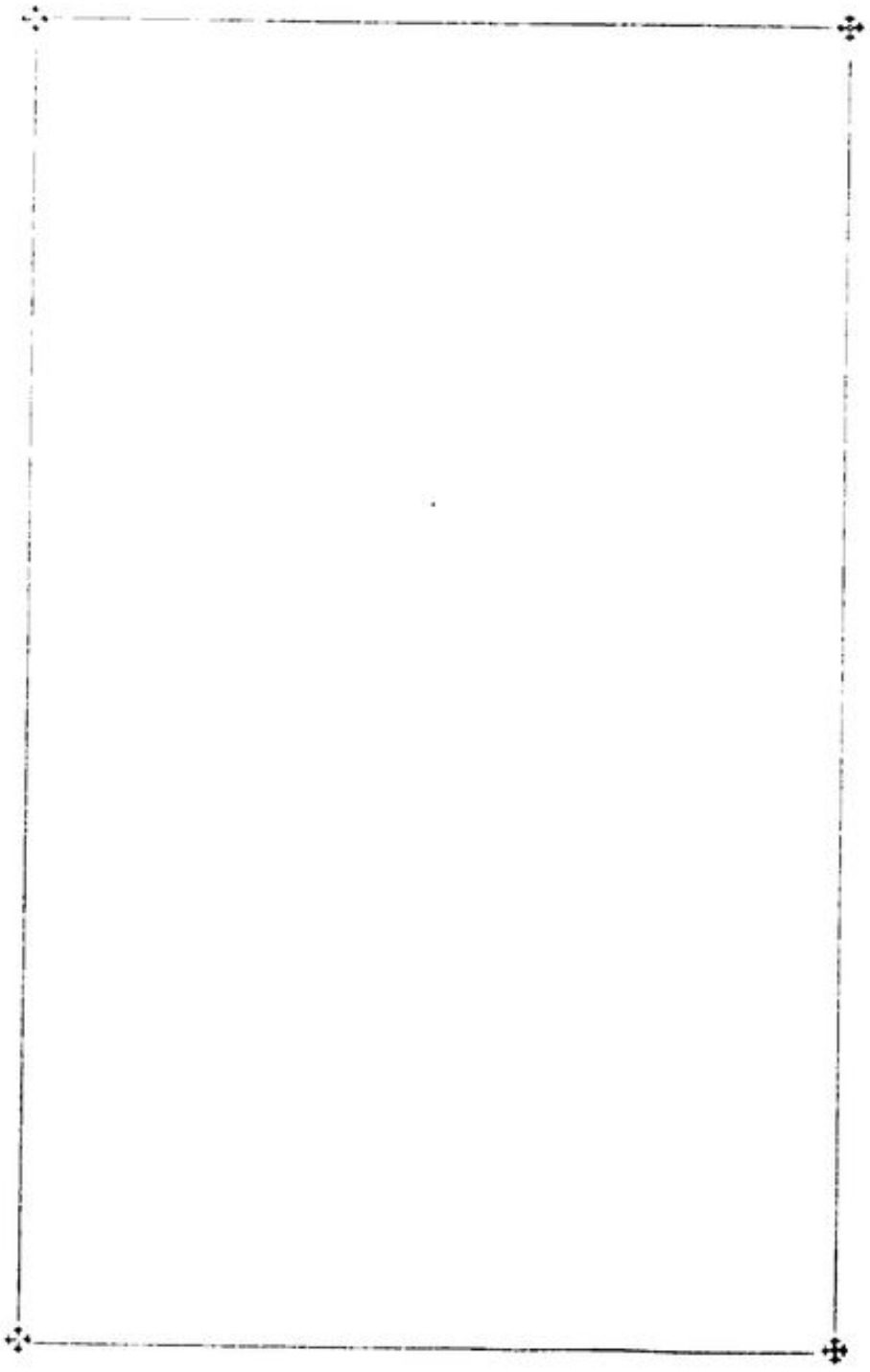
240-98. — CORBEIL, Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.

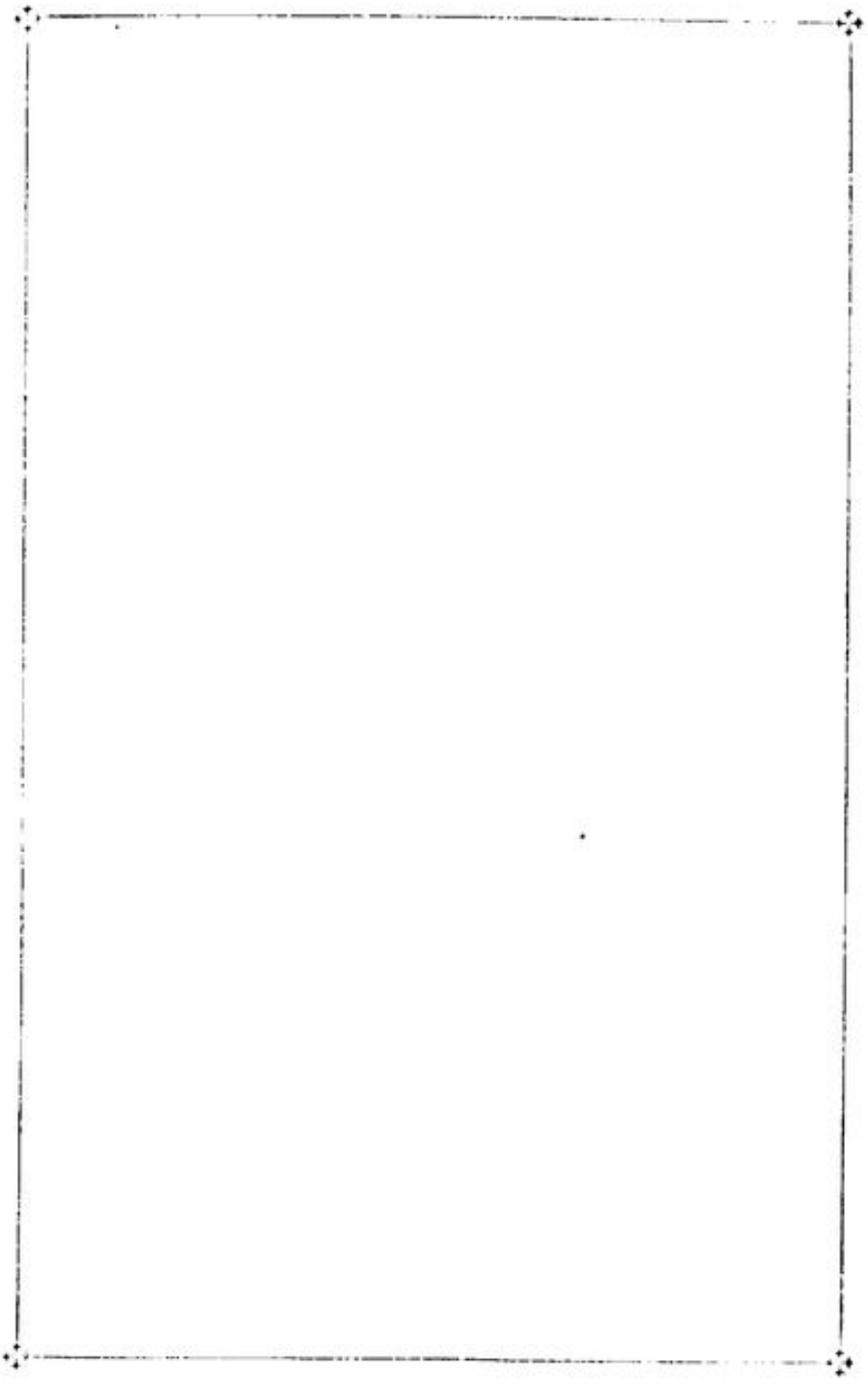


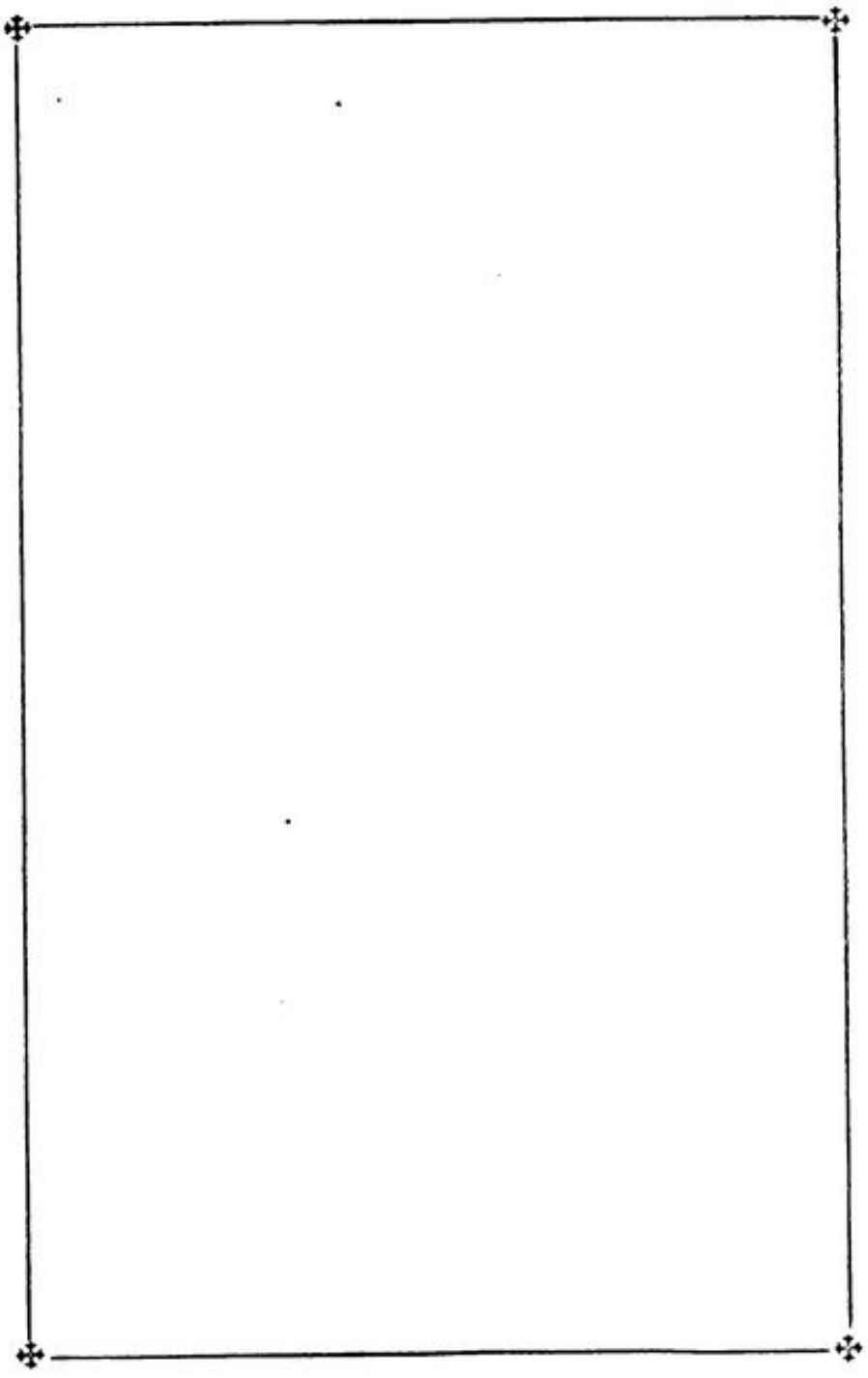


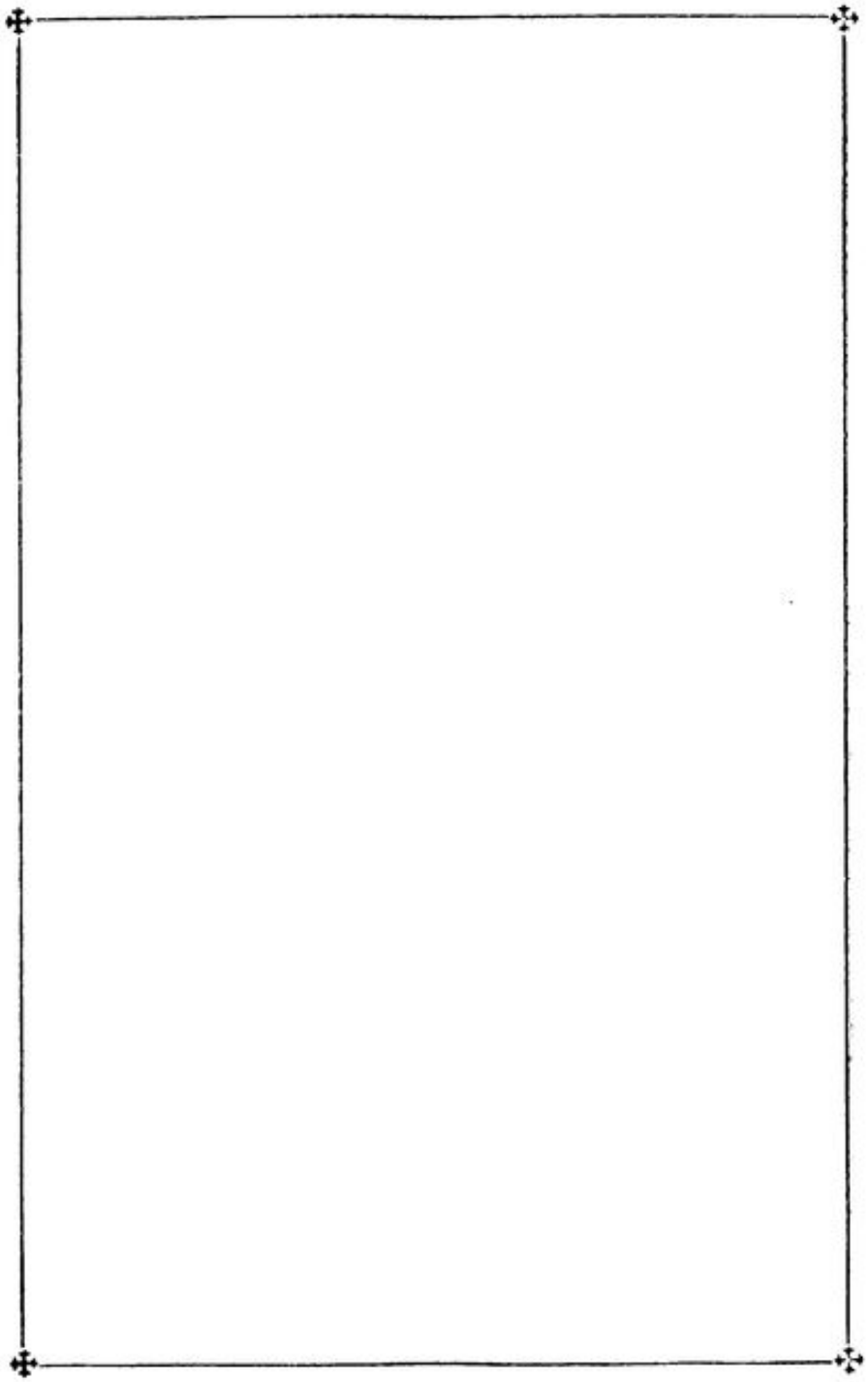


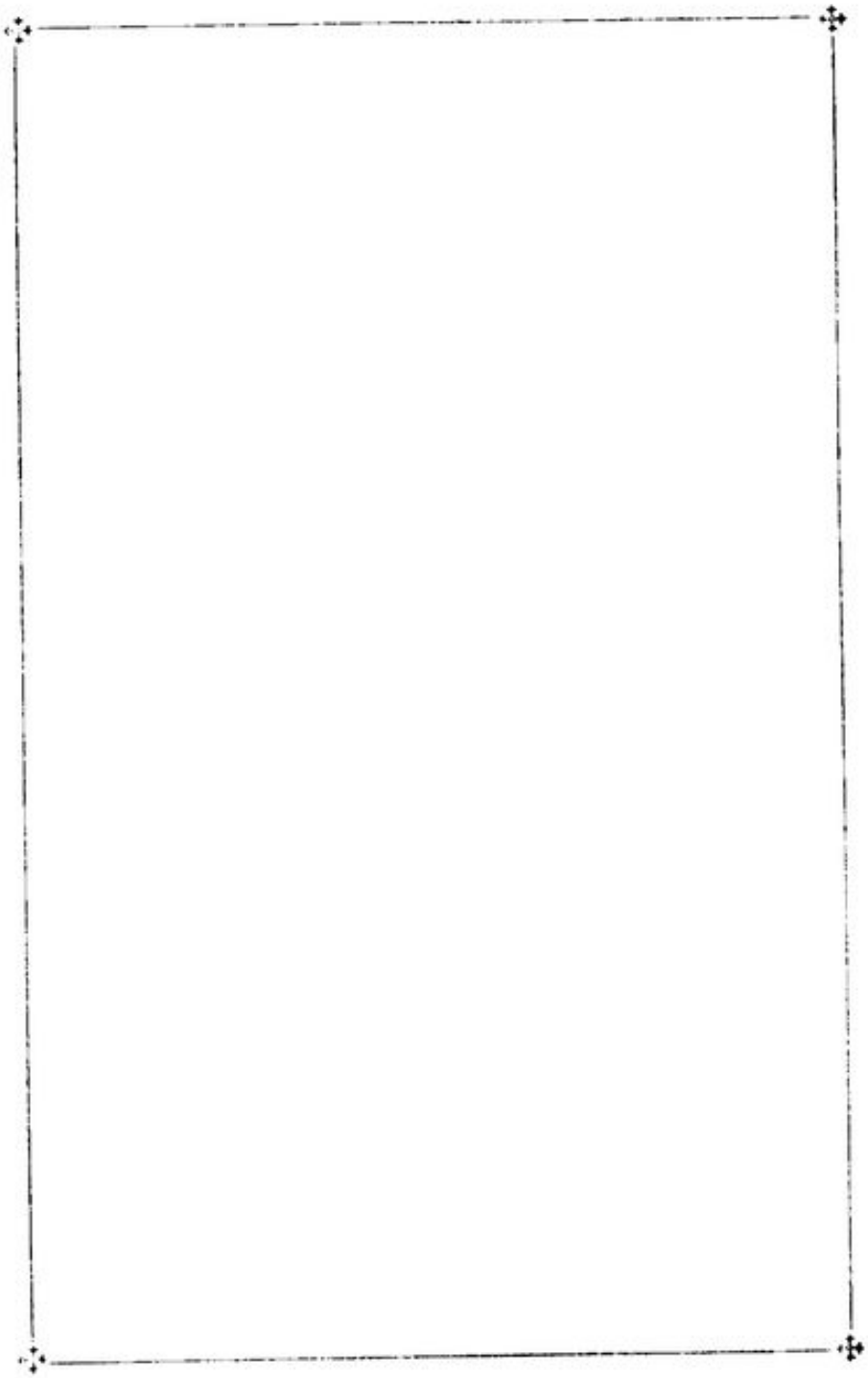


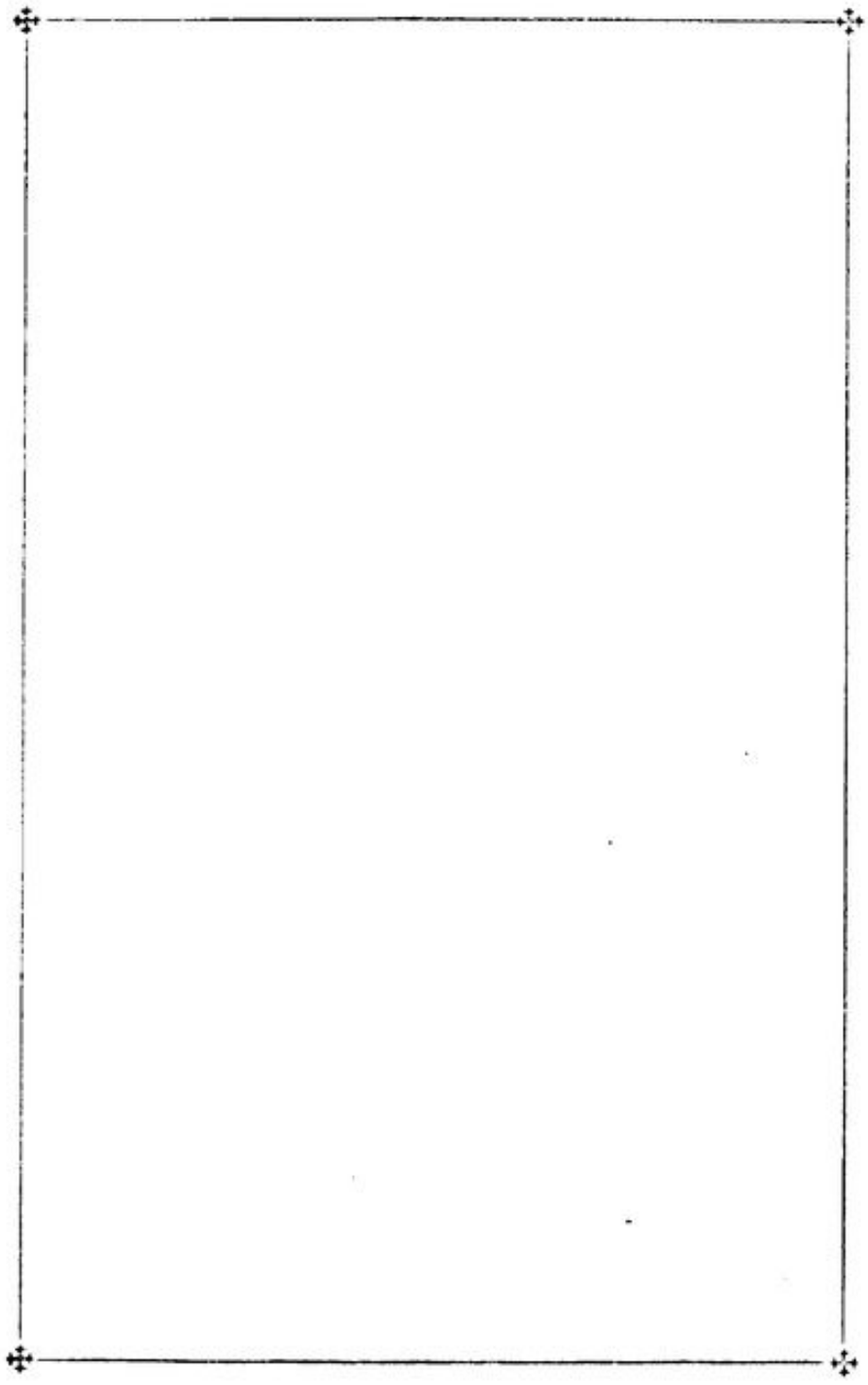












156.050

